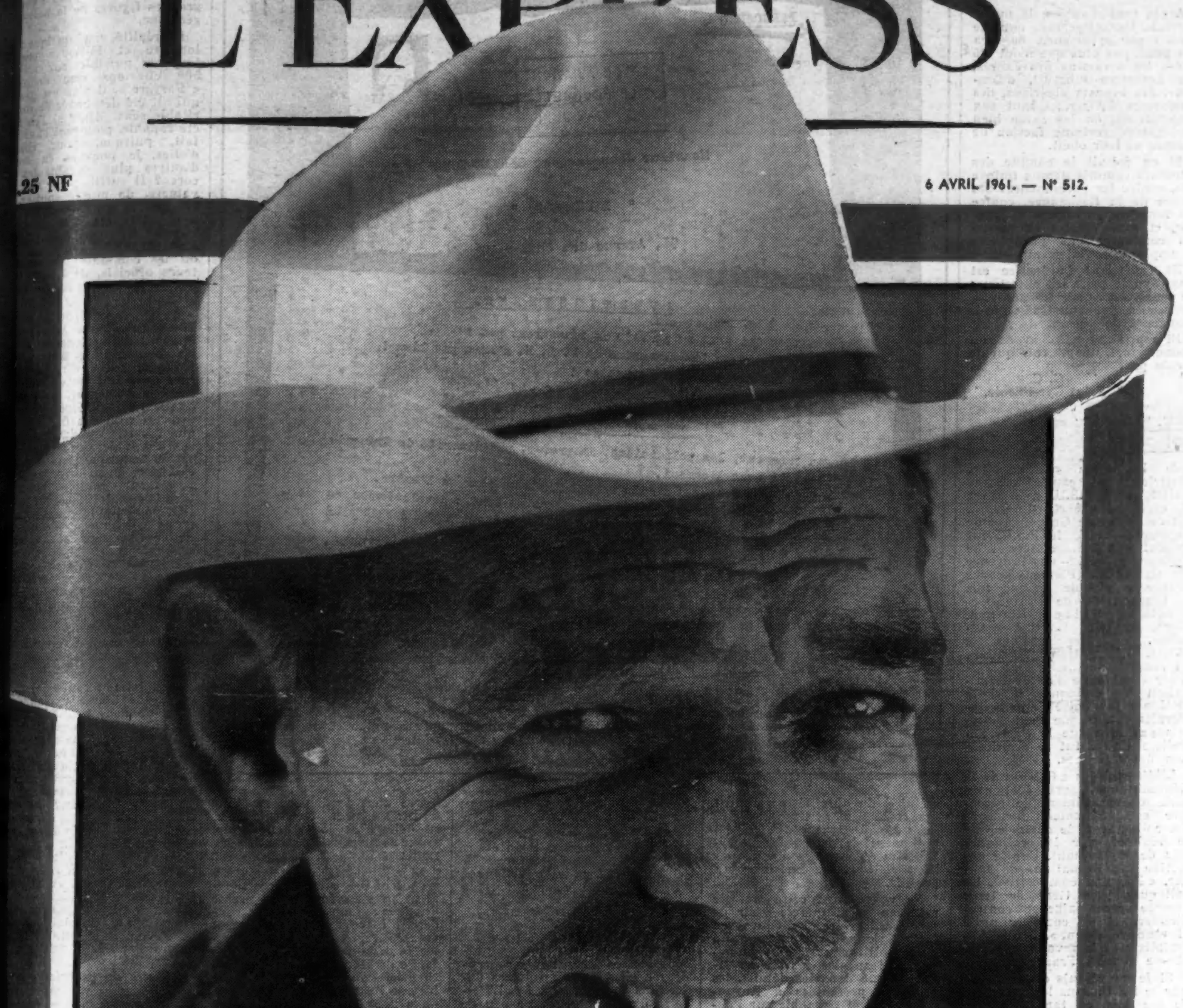
L'EXPRESS

1,25 NF

6 AVRIL 1961. — N° 512.



(Magnum-E.-Erwitt.)

CLARK GABLE *(Voir pages 33-34.)*

« Tous ensemble, nous ne valons pas Hector. »

(Homère, « L'Iliade ».)

EVIAN ET LE CRIME

Après tant d'autres, le maire d'Evian. Un crime qui, nous le savons par expérience, ne sera pas puni, pas plus que n'ont été punis les assassins des Jaurès, des Lemaigre-Dubreuil, d'Oradour, des avocats algériens, des gendarmes d'Alger... Quant aux inspirateurs, on les salue bien bas. Quand certaine faction de l'armée ne leur obéit.

Si on faisait le compte des attentats commis depuis quinze ans, contre les permanences des partis de la Résistance, contre les hommes politiques de gauche, et qu'on mette en regard les condamnations prononcées et appliquées, on serait édifié.

Et cependant la justice est impitoyable pour les objecteurs de conscience, pour les non-violents, les journalistes et les... mangeurs de pigeon.

Et cependant nous avons un pouvoir fort, un pouvoir qui ne recule pas.

G. C.
Saint-Cyr-l'Ecole.

P.S.U. ET COLLOQUES

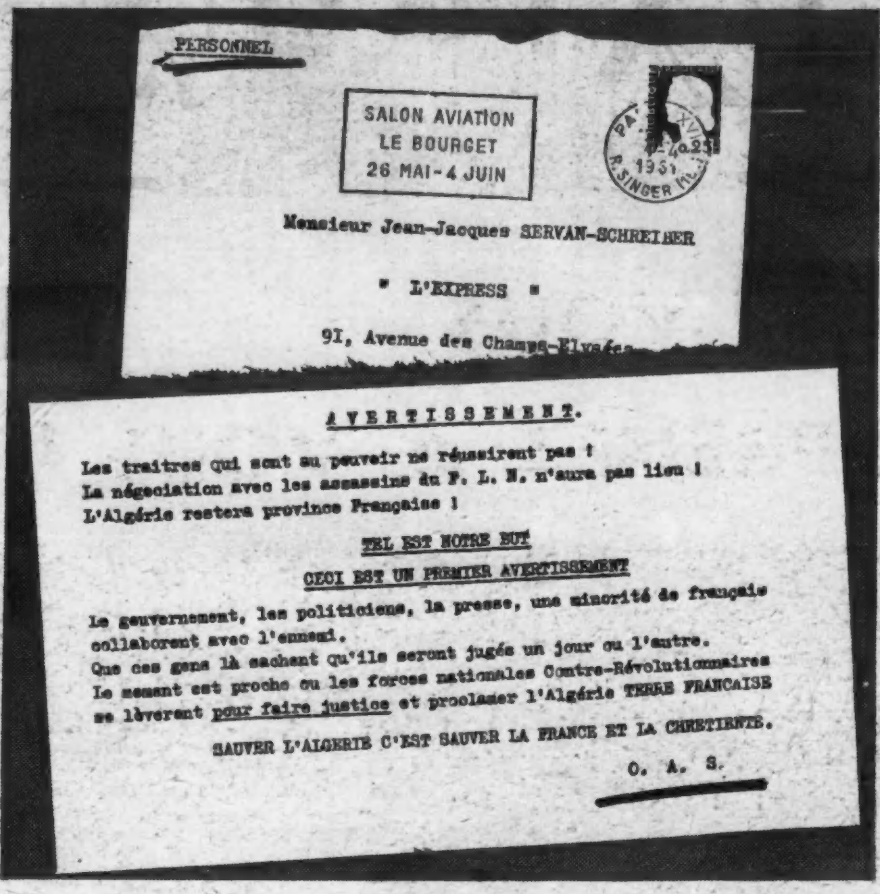
Je lis, dans « L'Express », l'article de mon camarade Serge Mallet, sur le P.S.U., dont il est dit qu'il fut « le coordinateur... des colloques de Grenoble et de Royaumont ». Si le P.S.U. fut présent aux trois colloques de Royaumont, Aix-en-Provence et Grenoble (Pierre Mendès France a présidé chaque fois la Commission de l'autodétermination ; Gilles Martinet, Pierre Stibbe, Charny, moi-même, etc., représentions le parti), si la motion majoritaire du congrès de Clichy fait référence à la charte d'autodétermination des colloques et si la motion minoritaire l'adopte intégralement, on ne peut toutefois pas dire que le Parti Socialiste Unifié fut le coordinateur des colloques.

L'éditorial des « Cahiers de la République » d'avril 1961 rappelle opportunément le caractère essentiellement juridique des colloques et le désir de voir se réaliser, par les colloques dits de Royaumont, l'unité objective des formations de gauche. « Par leur composition, les colloques permettent de tenir compte de ces exigences contradictoires et de concilier unité et renouvellement », écrit l'éditorialiste de la revue que dirige Pierre Mendès France.

Si je me réjouis du rôle joué par le P.S.U. dans les colloques, je me dois, en tant que secrétaire du Comité permanent des colloques, de rappeler que le « coordinateur » fut essentiellement le bâtonnier René-William Thorp, soutenu par l'Association des Juristes qu'il préside.

Ne voyez dans cette amicale mise au point que le désir de sauvegarder les colloques en évitant leur annexion par un parti politique ; l'évolution politique française justifie en effet, jusque dans les détails, les analyses présentées à Royaumont, Aix et Grenoble sur l'autodétermination et sur les conditions de son succès.

CHARLES HERNU,
Ancien député de la Seine,
Directeur politique du « Jacobin ».


PERSONNEL

SALON AVIATION
LE BOURGET
26 MAI-4 JUIN

Monsieur Jean-Jacques SERVAN-SCHREIBER

" L'EXPRESS "

91, Avenue des Champs-Elysées

AVERTISSEMENT.

Les traitres qui sont au pouvoir ne réussiront pas !
La négociation avec les assassins du F. L. N. n'aura pas lieu !
L'Algérie restera province Française !

TEL EST NOTRE BUT

CECI EST UN PREMIER AVERTISSEMENT

Le gouvernement, les politiciens, la presse, une minorité de français collaborent avec l'ennemi.
Que ces gens là sachent qu'ils seront jugés un jour ou l'autre.
Le moment est proche ou les forces nationales Contre-Révolutionnaires se lèveront pour faire justice et proclamer l'Algérie TERRE FRANCAISE

SAUVER L'ALGERIE C'EST SAUVER LA FRANCE ET LA CHRETIENTE.

O. A. S.

Chaque semaine, nous recevons actuellement, à « L'Express », des lettres de menaces signées d'initiales variables désignant des groupuscules clandestins. Des lettres de même nature sont envoyées à un certain nombre d'hommes politiques, de journalistes, de fonctionnaires... Nous publions ici, pour l'information de nos lecteurs, le fac-similé de l'enveloppe et du texte de la dernière en date, reçue mardi après-midi.

« L'HISTOIRE D'UN PARJURE »

Je souhaitais pouvoir reprendre et réfuter les multiples objections opposées ici à « L'Histoire d'un Parjure ». Le peu de lignes dont je dispose me l'interdit. Je m'en tiendrai donc, en dehors de toute polémique, à une seule considération, essentielle.

Si « L'Histoire d'un Parjure » a soulevé des controverses tellement passionnées que la presse ultra m'a, sans ambages, condamné à mort, aucun argument valable n'est encore venu ébranler sa démonstration. Il est plus facile de jeter le doute sur l'authenticité des textes ou la probité de l'auteur, et de confondre, dans la même réprobation, Sidi Hamdan et son « Miroir », admirable et décisif témoignage qu'a légué à son peuple une des grandes figures de la nation algérienne.

En réalité, sauf quelque involontaire et fâcheuse coquille toujours possible, sur près de 500 citations que donne le « Parjure », il n'en est pas une qui ait été détournée de son véritable sens. Même si j'en avais été capable, pourquoi l'aurais-je fait, puisque, pour chacune d'elles, je pouvais en donner d'autres plus accablantes encore ? Il suffit, pour s'en convaincre, de puiser (puiser, hélas ! est le mot) dans l'inavouable littérature que nous ont laissée les Bugeaud, Clauzel, Saint-Arnaud, Montagnac, etc., ou les communiqués et Moniteurs officiels, déplorable enfer que je me suis bien gardé d'exploiter.

Devant la confrontation entre l'estimation du « Miroir » (dix millions d'Algériens en 1830) et les deux millions dénombrés en 1872, on a fait dire au « Parjure » que la France aurait massacré la différence. C'est oublier que les deux chiffres concernent deux générations différentes et que j'insiste sur deux points essentiels : 1° Ce dépeuplement est dû beaucoup plus aux famines, aux épidémies, au bouleversement catastrophique des taux de natalité et de mortalité, inévitables conséquences d'une politique de refoulement, de confiscations et de cantonnement, qu'aux massacres des combats. 2° Quatre chapitres sur sept sont consacrés à démontrer que la France et les Français ne sont nullement coupables d'une politique de domination imposée par une infime minorité toute-puissante, dont ils furent, après les Algériens, les premières victimes.

Les Irlandais sont passés en quelques dizaines d'années de près de neuf millions à moins de quatre. Cela veut-il dire que l'Angleterre a massacré la différence ? Certes non, mais est-il un historien anglais assez malhonnête pour nier ce dépeuplement et la responsabilité de ses maîtres d'alors ? Pourquoi n'aurais-je pas sérieusement considéré les estimations de Sidi Hamdan, quand les géographes les mieux autorisés de l'époque donnaient deux à trois millions pour la Tunisie, et sept à dix millions pour le Maroc, évaluations nullement invraisemblables ? Les spécialistes de la « Revue Africaine » voyaient alors dans le « Miroir » « la

(*Suite du courrier page 4*)

LA CHUTE DES CHEVEUX : Un désordre que l'on sait combattre aujourd'hui

La science moderne est allée déjà très loin dans la définition des causes et dans la recherche des remèdes concernant la carence du cuir chevelu. Perdre ses cheveux n'est pas un phénomène normal. Pas plus que les démangeaisons ou l'irritation de la peau du crâne.

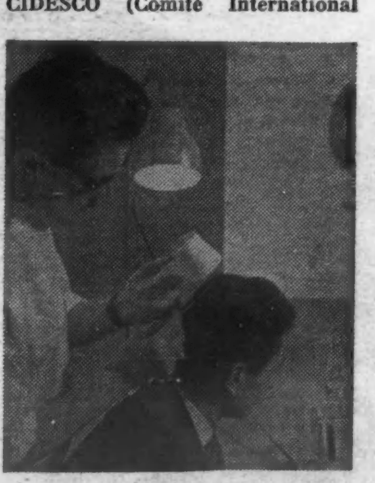
Les cheveux trop gras, ou tellement secs qu'ils se cassent, même l'apparition de pellicules sont des menaces de calvitie.

Pour agir efficacement sur le comportement du cheveu, il faut intervenir « à la base », c'est-à-dire au niveau du cuir chevelu, là où les cheveux se nourrissent et se renouvellent par de mystérieux phénomènes chimiques.

Il est donc indispensable de ne traiter la calvitie qu'avec des méthodes scientifiques. Ces méthodes évoluent sans cesse et des découvertes importantes ont été faites récemment.

Karl Edam, docteur en médecine et en pharmacie de l'Université de Gœttingen, a prouvé qu'une calvitie traitée à temps peut facilement s'enrayer et qu'une nouvelle vigueur peut être communiquée au système capillaire.

Ses travaux lui ont valu le Prix CIDESCO (Comité International d'Esthétique et de Cosmétologie au congrès de Lucerne en 1959).


UN « THRICOLOGUE » EN ACTION

Opération « régénérescence »

Or il n'existe actuellement en France qu'un seul institut de régénération capillaire qui applique les méthodes de ce savant. Il s'agit du laboratoire Labo-Capil.

Les spécialistes de cet Institut ont déjà fait leurs preuves : ils ont obtenu des résultats étonnants.

L'opération « régénérescence » a lieu en deux phases : l'examen du système capillaire, le traitement proprement dit.

L'examen

Un fiche est établie après analyse du cuir chevelu. Les causes de l'alopécie sont ainsi déterminées.

Le « Thricologue » (spécialiste capillaire) expose alors pourquoi les cheveux tombent et la manière d'y remédier. La nature, la durée et le prix du traitement sont également communiqués au consultant.

Le traitement

Chaque séance de soins dure 25 minutes environ et comporte :

— la mise en condition du cheveu,

— des massages manuels ou infrasonores,

— des applications de formules biochimiques.

● Pour les Parisiens : Labo Capil est ouvert toute l'année de 10 h. 30 à 20 heures, du lundi au vendredi et le samedi de 10 h. 30 à 17 heures.

● Pour les non-Parisiens : Labo-Capil a mis au point un traitement qui peut être appliqué à domicile.

LABO CAPIL
Institut du cheveu et du cuir chevelu

25, pl. Vendôme, Paris-1er. OPE. 86-67
40, rue d'Isly, Alger. Tél. : 63-00-17
Résidence Negresco, Nice
Tél. : 88-39-51.

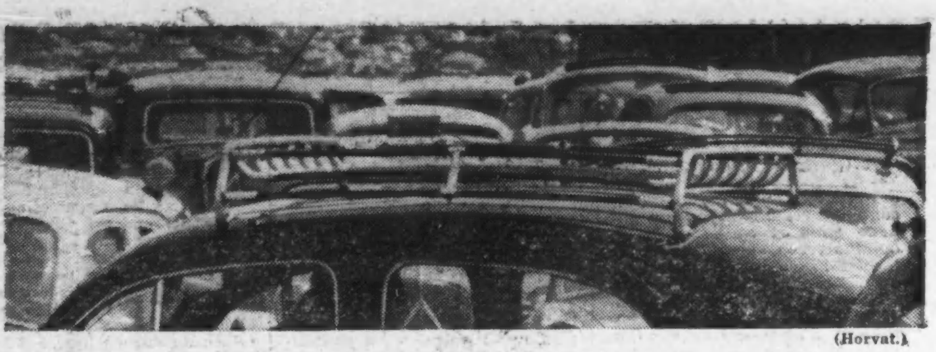
COMMUNIQUE.

yougoslavie

VACANCES 1961 ENCORE MOINS CHÈRES !
NOUVEAU COURS TOURISTIQUE : 1 NF = 121,5 dinars au lieu de 81 en 1960.
Côte ensoleillée parsemée d'îles, lacs, rivières, montagnes, folklore unique, contrastes étonnants.
Renseignements : A votre Agence de Voyages ou à l'Office de Tourisme Yougoslave, 3, Chaussée d'Antin - Paris 9e - Tél. PRO. 14-34

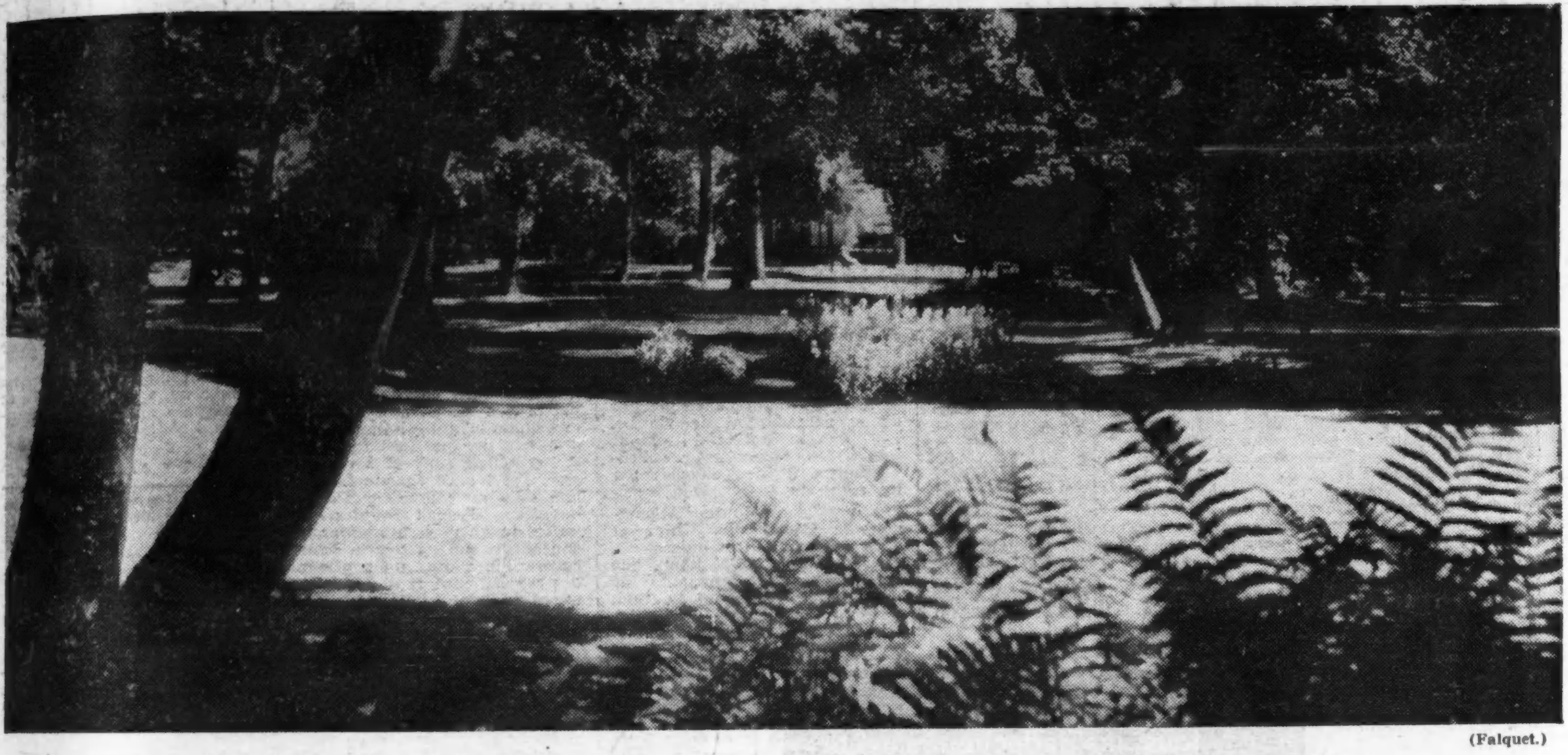
art et cheminée
30 rue d'estienne d'orves montrouge seine • alé. 03-68
Visitez notre exposition permanente

(Lajoux.)



(Horvat.)

DÉFATIGUEZ-VOUS :
APPRENEZ A VOUS DÉTENDRE



(Falquet.)

Le premier congrès de médecine psychosomatique qui a réuni à Vittel en juillet 1960 les plus éminentes personnalités médicales du monde entier, a mis l'accent sur la nécessité d'une vraie détente scientifiquement conduite pour parer aux multiples et graves conséquences d'un mal sournois : le surmenage.

Un nouveau mal du siècle

La vie sédentaire et trépidante des villes, le bruit continuel qui ébranle les nerfs, l'air vicié et débilitant, un travail trop intense et mal réparti, des repos insuffisants et mal employés en « distractions » fatigantes, une hygiène alimentaire déplorable, l'accumulation des toxines, les soucis de tous ordres : familiaux, financiers, professionnels, sociaux, etc., et aussi l'insécurité qui est le signe du XX[e] siècle... voilà, parmi bien d'autres, les causes principales du surmenage qui nous menace tous.

Sournois et féroce...

Le surmenage est d'autant plus redoutable qu'il ne surgit pas d'un coup, mais s'installe sournoisement, prenant son temps.

La saine fatigue qui suit un effort est une réaction normale et une bonne nuit de sommeil suffit pour en avoir raison.

C'est quand elle est systématique et habituelle que la fatigue devient dangereuse : lassitude, apathie, sourde inquiétude en sont les premiers symptômes.

Bientôt l'épuisement succède à cette première étape : des troubles organiques et psychiques apparaissent ; une réaction d'autodéfense se produit souvent, donnant une fausse impression de forme qui n'est en fait qu'un survoltage dangereux. A ce point de la maladie — car il faut bien considérer le surmenage comme une véritable maladie — la porte est ouverte à tous les accidents parmi lesquels les troubles cardio-vasculaires et la dépression nerveuse ainsi que les psychoses et névroses de toutes sortes.

Le surmenage attaque les groupes

S'attaquant aux hommes les plus chargés de responsabilités, le surmenage s'attaque du même coup aux groupes humains de création, de direction et de production.

Il est évident qu'un chef d'entreprise surmené, sur qui repose la vie interne et externe d'un groupe, devient pour cette entreprise un facteur de désordre à partir du moment où il n'est plus capable d'assurer avec sérénité et lucidité ses fonctions de jugement, de prévisions, de coordination et de contrôle. Sa « carence » rejaillit en cascade à tous les échelons de la hiérarchie... Combien d'entreprises, par ailleurs très saines, s'anémient et se désagrègent simplement parce que leur chef est surmené et ne prend pas ce mal au sérieux ?

Echec au surmenage : la détente

Que pouvons-nous faire contre le surmenage ?...

Bien sûr, il y a les calmants, excitants, tranquillisants... mais ils ne résolvent pas le problème, ils le reportent à plus tard, à trop tard ! Ils suppriment les symptômes, mais non les effets.

Le seul remède contre le surmenage, c'est la détente.

Une cure de détente devrait s'intégrer dans le calendrier de travail de toute personne exerçant une fonction de responsabilités. Elle efface en quelques jours les effets de onze mois de surmenage ; elle prépare à des vacances vraiment profitables et à une nouvelle année plus efficiente et moins fatigante.

Un modèle : la cure de détente de Vittel

Véritable remise en forme psychosomatique, la cure de détente telle qu'elle est intelligemment pratiquée à Vittel, n'a rien de commun avec une cure thermale : il faut bien insister sur ce point. Elle n'est pas centrée sur l'ingestion d'eau minérale ; elle n'est pas non plus une « mise au régime », bien au contraire, puisque une cuisine « bien de chez nous », saine, riche en vitamines y est de rigueur.

Cette cure se déroule pendant dix jours minimum, à l'écart de la station et de son animation, dans un cadre de verdure, à l'orée de la forêt. Le magnifique parc de Gérémoy et ses environs, protégés contre toute intrusion extérieure, sont exclusivement réservés aux curistes de la détente. Cette harmonieuse symphonie de verts tendres et profonds est déjà — de l'avis des spécialistes de la détente — un puissant calmant nerveux, une irrésistible invitation à la paix et à la joie.

Une cure « sur mesure »

Tout contribue à Vittel à une détente profonde, réelle, impossible à réaliser artificiellement dans le milieu habituel : un accueil amical et intime — on se croirait en vacances chez des amis ! — une compréhension attentive et discrète, des conseils médicaux « sur mesure », une vie harmonieusement équilibrée, jamais contraignante, où sont judicieusement alternés les repos, les activités compensées, les distractions, les promenades dans le parc ou la forêt, des exercices privés de détente et de relaxation... tout de suite vous retrouvez un sommeil profond depuis longtemps oublié, une remise en route de toutes vos facultés physiques et intellectuelles, une parfaite maîtrise de vous-même... C'est une véritable résurrection !

Le training autogène

Ces effets, loin de se limiter au seul temps de la cure, se prolongent tout au long de l'année et cela d'autant plus que vous apprenez à Vittel une méthode éprouvée de relaxation en profondeur : le « training autogène », dérivé de la fameuse méthode du professeur Schultz.

Grâce à elle, vous pouvez vous relaxer simplement et facilement n'importe où et n'importe quand : ainsi vous récupérez plus vite après une activité fatigante ; vous supportez sans effort un travail plus important et plus efficient.

Sérieuse, appuyée sur les plus récentes découvertes de la psychosomatique, la cure de détente de Vittel, encouragée par les plus grands spécialistes de la fatigue et de la relaxation active, est pour vous — candidat au surmenage et à ses séquelles — un moyen sûr de retrouver et de conserver votre meilleure forme physique et intellectuelle au milieu de vos activités professionnelles.

CURE DE DETENTE DE VITTEL : Saison du 10 juin au 15 septembre. Conditions spéciales en juin et septembre. Pour tous renseignements complémentaires, adressez-vous en vous recommandant de « L'EXPRESS », à la Société des Eaux Minérales de Vittel, service Cure et Détente, à VITTEL, Vosges (tél. 3), ou 44, avenue George-V, PARIS-8[e] (tél. ELYsées 95-33).

Cette page spéciale d'annonce est présentée par Vittel, 44, avenue George-V, Paris (8[e]).

(Suite de la page 2.)

description technique... la plus complète et la plus exacte que nous ayons rencontrée », et M. de Montvéran, président de la Société Française de Statistique, saluait son « *véridique auteur* ». Personne ne contestait l'authenticité du seul livre dont la Commission d'Afrique fera mention pour en reconnaître implicitement le bien-fondé et son traducteur, le Tripolitain Hassouna Deghiz, comptait parmi les arabisants et les hommes politiques orientaux les plus estimés de son temps.

Sidi Hamdan, loin d'être un ennemi de la France, souhaitait pour son pays son alliance et son appui, mais il est vrai, comme l'écrit G. Esquer, qu'il fut « l'un des plus irréductibles ennemis de l'*occupation* française ». Il prévoyait en effet les inévitables désastres qu'une occupation menée sous l'égide des Clauzel ou autres théoriciens et praticiens de la « guerre poussée à fond », entraînerait pour nos deux peuples. Le «Miroir» est un pathétique et prophétique cri d'alarme. Si « L'Histoire d'un Parjure », en lui faisant écho, déplore que, de 1830 à 1870, il ne se soit pas trouvé un homme d'Etat assez ardemment patriote pour mettre fin à une entreprise aussi évidemment contraire aux intérêts de la France, rendre un pays à son peuple et deux nations à elles-mêmes, est-ce là manquer de patriotisme ? Le porte-parole des étudiants d'Afrique noire au Congrès de Caen répond à cette question : « Où sont les vrais amis de la France ? Ce sont ceux qui disent la vérité... » C'est mépriser son pays que de penser que la vérité puisse lui faire peur et le déshonorer. Et c'est tout le contraire d'un patriotisme authentique.

MICHEL HABART.

Mots croisés n° 286

286	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2						■		
3								
4					■			
5			■					
6				■				
7							■	
8						■		
9			■					
10								

Horizontalement. — 1. Attend la quille. — 2. Eut une idée trop favorable de sa descendance. Un ascendant, après une répétition. — 3. Devant le gardien. — 4. Ne va plus au marché. Désinence de noms d'habitants. — 5. Initiale et finale d'une préfecture méditerranéenne, mais non maritime. Journée record, dans une ville solennelle et médiocre. — 6. Vit malheureusement l'arrêt des Alliés en 1944. Si près et hors de portée ! — 7. Pauvre symboliste. — 8. Cette ville malheureuse a donné son nom à un poème immortel. Une quantité indéterminée. — 9. Article qui sonne comme une partie de voiture. Mordue pour éviter un éclat. — 10. Permet de fixer l'adversaire.

Verticalement. — I. Remplaça l'amant en titre, avec une relative ingénuité. — II. Exige la pluralité, pour l'annonce d'un renouveau. — III. Permit, il y a vingt ans, des connaissances nocturnes. Fut répété dans la souffrance. — IV. Voués à la perte par pure convention. Semble avoir eu moins d'autorité qu'Omphale. — V. Mérite la cour d'assises ou la croix de guerre. N'est plus aussi nécessaire, quand l'abattage est mécanique. — VI. Sa défense peut blesser son adversaire. Ne dépasse pas la mesure. — VII. Ses toiles seraient mal vues au salon. Ne procure aucune foulure. — VIII. Moins sombre.

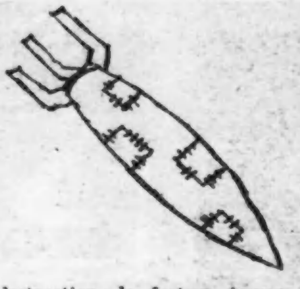
285	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	A	R	M	E	M	E	N	T
2	B	E	A	T	I	F	I	E
3	E	C	R	I	T	■	N	R
4	N	O	N	E	■	O	I	R
5	C	R	E	N	E	R	■	O
6	E	R	■	N	U	B	A	R
7	R	I	M	E	R	■	B	I
8	A	G	A	■	E	R	O	S
9	G	E	R	A	N	I	U	M
10	E	R	I	S	T	A	L	E

Solution du n° 285

LA BOMBE DU PAUVRE

Michel Bosquet dans le dernier numéro de « L'Express », affirme que les engins français sont « techniquement dépassés ». Sur quelles bases de comparaison fonde-t-il son affirmation ?

Sans vouloir entamer une discussion sur les essais nucléaires ou sur la force de frappe, il semble que pour des engins d'une telle puissance de



destruction, le facteur important soit avant tout leur efficacité opérationnelle, c'est-à-dire leur rendement et leur sûreté de mise à feu. Destiné, d'autre part, à n'être utilisé qu'une seule fois, un engin ne risque pas de se démoder ni de vieillir, son danger potentiel restant intact. Les techniques de l'explosion sont bien effacées par les résultats !

A part sans doute l'Allemagne, le Canada, la Chine et deux ou trois autres puissances, c'est manquer de réalisme que d'écrire qu'une quinzaine de pays, dont l'Afrique du Sud, peuvent construire seuls des engins et procéder à leurs essais, même s'ils sont théoriquement capables de les concevoir. Cela exige une expérience technologique, une assise industrielle, des moyens financiers trop importants pour beaucoup. La production du plutonium exige un ensemble industriel très lourd comme celui de Marcoule par exemple (si G1 fonctionnait effectivement à pleine puissance avant 1958, G2 et G3 ne furent mises respectivement à pleine puissance qu'à partir d'avril 1959 et avril 1960).

En résumé, la « bombe du pauvre » n'est pas encore à la portée de toutes les bourses ! Sans être acculés à trouver une solution à bref délai, espérons que les divers gouvernements en profiteront pour avoir la sagesse et le désir sincère de trouver une formule de désarmement réel et effectif.

F. MERCHIR,
ingénieur atomiste,
Bourg-la-Reine.

GEORGES BATAILLE A ORLEANS

Permettez-moi de protester avec vigueur contre votre présentation photographique de la Bibliothèque d'Orléans et contre la légende qui l'accompagne.

Vous saisissez M. Bataille traversant la salle de lecture. Devant lui, deux personnes travaillent. Deux personnes que nous reconnaissons, que nous estimons. Au-dessous de l'image, vous placez alors votre commentaire : « Ce qu'il y a de plus risible au monde ». Cette phrase, prise au hasard dans l'œuvre de Georges Bataille, devient ici une faute de goût.

Je ne fréquente pas les livres de Georges Bataille. Mes préoccupations, mes pensées sont aux antipodes de celles qu'il exprime. Je connais, en revanche assez bien le bibliothécaire Georges Bataille, que mes fonctions m'ont appelé souvent à rencontrer. J'ai trouvé chaque fois un homme d'une courtoisie et d'une ouverture d'esprit infinies, inquiété jusqu'au scrupule par les soucis de son métier (défense contre l'incendie, aménagement des rayons, confort des lecteurs, mise au point bibliographique) et, de plus, entouré d'amitié par ses collaborateurs comme par ses employés. M. Bataille, en effet, fait deux parts dans sa vie. Ne mêlez pas, je vous prie,

la Bibliothèque d'Orléans à cette philosophie du désespoir.

JEAN SOULAS,
professeur au lycée d'Orléans, membre de la commission d'inspection et d'achat de la Bibliothèque d'Orléans.

LE SUICIDE DE ZWEIG

Jean Daniel publie dans « L'Express » du 13 octobre un article sur les Nations Unies dans lequel je relève une erreur qu'il y aurait lieu de rectifier. En effet, l'écrivain Stephan Zweig ne s'est pas suicidé au Mexique, en 1939, mais à Petropolis, Brésil, en 1942.

ROBERT LÉVY,
Santiago-du-Chili.

Tirage des I P R
Raymond Séguin
16, r du Faub. Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées PARIS
« L'EXPRESS » S. A. Presse-Union.
La resp. de la publication :
J.-J. Servan-Schreiber.

toutes les possibilités,
tous les perfectionnements
avec la caméra C 8 L
PAILLARD
BOLEX
et le pan cinor 40 Réflex
télémétrique

Prix : 1500 NF

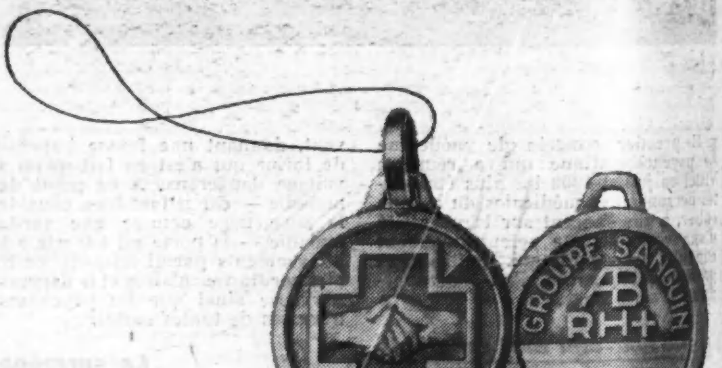
La nouvelle caméra 8 mm C 8 L possède les qualités mécaniques qui font la réputation mondiale des appareils PAILLARD BOLEX.

**Ensemble à visée réflexe et mise au point télémétrique.
Objectif à focale variable 5 fois 8 à 40 mm.**

- 7 cadences de prise de vues de 12 à 64 i./sec.
- obturateur variable permettant les fondus ouverts et fermés.
- **posemètre à cellule derrière l'objectif,** mesurant la quantité exacte de lumière qui traverse l'objectif et impressionne la pellicule.

PAILLARD
BOLEX
22, avenue Hoche, PARIS 8e
Démonstration et vente chez les concessionnaires PAILLARD BOLEX

Andrey 12



Sauvé par sa **médaille**

RHÉSOR !

Les statistiques d'accidents prouvent que,
dans 9 cas sur 10, les victimes dont on connaît le

"GROUPE SANGUIN"

sont sauvées par transfusion de sang.

Faites porter à ceux qui vous sont chers...
et donc aussi à vous-même,

la médaille RHÉSOR

qui, en cas d'accident, permet d'agir sans délai.

La médaille RHESOR existe en or contrôlé, plaqué or, argent contrôlé.
En vente chez tous les bijoutiers. Création MAS à Valence.

6 AVRIL 1961.

L'EXPRESS

8e ANNEE. — N° 512.

Cette semaine

● EVIAN-MELUN

...le rapprochement a déjà été fait. Mais ce pessimisme est-il justifié ? La négociation d'Evian, longuement préparée, connaîtra-t-elle le sort lamentable de la rencontre de Melun ? Jean Daniel est allé enquêter, pour « L'EXPRESS », à Tunis auprès du gouvernement F.L.N. Il a cherché à savoir quel était, derrière les « susceptibilités » apparentes, le motif réel de l'attitude des chefs algériens. Il a découvert que la tactique des négociateurs français avait rallumé, sur un point précis, une méfiance fondamentale qui se rapporte à un épisode, jusqu'à présent secret, de l'affaire de Melun. Ce n'est pas la malheureuse phrase de M. Joxe qui a déclenché la crise, mais ce qu'elle recouvre, vu de Tunis (pp. 6, 7, 8).

M. JOXE A L'ELYSÉE.

● PLASTIC

L'assassinat du maire d'Evian, l'attentat qui a fait quinze blessés à la Bourse de Paris, les explosions devant l'appartement de M. François Mitterrand et devant la banque Rothschild (où travaille M. Pompidou) ont tous pour auteurs les mêmes commandos activistes. Et les lettres de menaces continuent d'arriver chaque jour. Pourquoi la police française est-elle incapable d'empêcher ce nouveau terrorisme ? P.-M. de La Gorce, à Paris, et Jacques Derogy, à Genève, ont enquêté pour « L'EXPRESS » sur ce nouveau phénomène. Et notre rédacteur scientifique explique quelle est cette matière qui fait maintenant la manchette sanglante des quotidiens : le plastic (pp. 8,9).

LA BOURSE APRÈS L'EXPLOSION.

« SUPERMAG », RUE DE RENNES.

● SUPERMARCHÉS

La nouvelle aventure financière dans laquelle se lancent les grandes puissances économiques françaises est l'installation d'un réseau national de « Supermarchés ». Elle porte sur des milliards et va transformer la vie quotidienne des foyers français. Elle commence par une guerre à mort dans le petit village de Landerneau. Le rédacteur économique de « L'EXPRESS », Michel Bosquet, explique en effet que l'affaire n'est rentable, pour les banques, que si M. Edouard Leclerc, de Landerneau, est d'abord discrédité. Car ses « magasins-témoins » faussent les données de l'opération (pp. 12, 13).

● FELTRINELLI

Qui est-ce ? Un jeune Italien de 34 ans qui vient de fêter à Milan l'anniversaire de l'extraordinaire Institut littéraire qu'il a fondé. A cette réception, qui était tout le contraire d'un cocktail classique, il y avait à la fois les magnats de l'industrie et les chefs politiques de l'extrême - gauche. Egalement parmi les invités : François Erval, chef du service littéraire de « L'EXPRESS », qui raconte l'aventure de Giangiacomo Feltrinelli, homme-type du grand capitalisme italien 1961, avec qui il a passé trois jours dans son château (pp. 28, 29).

FRANÇOIS ERVAL (A GAUCHE) AVEC FELTRINELLI.

● L'AMOUR

est devenu la préoccupation lancinante, l'obsession, la recherche éperdue de l'Amérique moderne. Un film-choc, « Les Misfits », qui arrive cette semaine en France, en est le plus étonnant témoignage à ce jour. C'est aussi, sans doute, le premier film autobiographique américain. Conçu et écrit par le dramaturge Arthur Miller pour Marilyn Monroe, dont il allait divorcer, et Clark Gable, qui allait mourir, ce spectacle a vivement frappé Madeleine Chapsal et Morvan Lebesque, envoyés par « L'EXPRESS » à une projection privée avant la sortie du film (pp. 33, 34).

JOHN HUSTON, MARILYN ET ARTHUR MILLER.

LA NÉGOCIATION

Melun bis

Jean Daniel est allé enquêter à Tunis sur la véritable raison de l'ajournement de la conférence d'Evian. Un incident, demeuré secret, qu'il révèle ici, explique l'attitude du F.L.N.

M. Hachémi Chérif (au centre), avocat de Ben Bella, a l'île d'Aix. (Dandare.)
Le troisième est malade.

ON finissait par ne plus rien comprendre : ainsi l'accord sur les négociations d'Evian pouvait être suspendu par un mot ? Reconfirmé par un autre mot ? Une entente si laborieusement préparée pendant des semaines et après six années de guerre pouvait être mise en question par une phrase ou, mieux, par une « préposition ». Une « maladresse » de Paris, une « susceptibilité » de Tunis et, aussitôt, s'évanouissaient tous les espoirs ? Cette guerre dont déjà une opinion lasse et non informée croyait pouvoir parler au passé, voilà qu'on annonçait à nouveau sa permanence et son intensification...

C'était beaucoup trop simple. Après enquête, ce que recouvrent « maladresse » et « susceptibilité » est hélas assez sérieux et même assez grave pour qu'à tout moment on puisse — quelle que soit l'issue de la présente crise — s'attendre à la déconvenue, redouter l'échec, bref, craindre le pire. Il y a de la complexité dans cette situation, non de l'incohérence. Pour comprendre, il faut reprendre les événements d'un peu loin.

Pour l'instant

Au cours des contacts secrets Pompidou - Boumendjel, c'est-à-dire au milieu du mois de février, dans une résidence de Lucerne, on en vient à aborder la procédure de la négociation. M. Boumendjel pose directement la question du M.N.A. et de Messali. Il est pratiquement interrompu dans son développement et ses mises en garde par M. Pompidou, lequel affirme : « *Rassurez-vous, nous savons très bien que Messali ne représente rien, du moins pour l'instant* » (cette phrase est soulignée). Le contexte prouve que cette expression « *du moins pour l'instant* » signifie : avant l'arrêt des combats. Donc avant une conclusion heureuse des négociations.

M. Boumendjel précise néanmoins : « *Nous ne pouvons pas empêcher le général de Gaulle ou le gouvernement français de recevoir qui bon leur semble, mais il faut que nous nous entendions sur la forme des contacts.* »

M. Pompidou en convient, on arrive à une formule : tandis que MM. de Leusse et Boulahrouf prennent des notes, il est admis que la France procédera à des consultations avec tout ce qui n'est pas le F.L.N. et à des pourparlers avec le F.L.N. lui-même.

L'atmosphère est si favorable, le contact humain si positif que les partenaires entendent se faciliter les choses les uns aux autres. En consultant d'autres que le F.L.N. le gouvernement français aura l'air, dans une première phase, de ne pas céder sur son désir proclamé de traiter avec toutes les tendances. En appelant le F.L.N. par son nom, en procédant avec lui à des négociations solennelles, la France reconnaît ce qui est, à savoir le pouvoir exclusif du F.L.N. d'arrêter la guerre et donc, au moins, de jeter les bases de la paix.

L'interview de Messali

Lorsqu'on se sépare, les représentants algériens s'attendent à apprendre qu'un jour, discrètement, M. Louis Joxe aura reçu successivement MM. Messali Hadj, Pierre Laffont et le Bachaga Boualem. Pour MM. Boumendjel et Boulahrouf, le double n'est plus possible : le F.L.N. ne sera pas traité comme une « tendance » mais comme l'interlocuteur dont on attend la paix, les « tendances » ne représentant que les différents secteurs d'une opinion qui s'exprime dans la paix à l'intérieur du jeu français.

On en est là lorsque arrive, le lundi 27 mars, une note française exprimant le point de vue des « milieux autorisés » et précisant que des pourparlers ont eu lieu avec Messali Hadj. Dans la nuit de lundi à mardi, Europe n° 1 diffuse un entretien avec Messali au cours duquel ce dernier annonce qu'il demande à participer séparément, mais dans la même ville, aux négociations d'Evian. Il paraît espérer que satisfaction lui sera donnée. La nouvelle provoque à Tunis une émotion intransmissible à Paris, où personne n'y prête attention. Mardi soir, le porte-parole du G.P.R.A. déclare en parlant et de la note et de l'interview de Messali : « *Si cela se confirmait, ce serait extrêmement grave.* »

Le mercredi, réunion du G.P.R.A., au complet, à Tunis. Les ministres algériens savent que, tandis qu'ils délibèrent, les ministres français sont, eux aussi, réunis pour discuter des négociations d'Evian. Ils savent aussi que le lendemain, jeudi, est le jour fixé pour la publication simultanée, à Paris et à Tunis, du communiqué annonçant l'ouverture, le 7 avril, des négociations. Ils décident donc d'alerter le gouvernement français. Fait très important : mercredi soir, les Suisses sont informés que le G.P.R.A. ne pourra envoyer sa délégation à Evian le 7 avril si les pourparlers avec lui sont mis sur le même plan que les consultations avec d'autres organisations.

Les Suisses, plus précisément le département des Affaires extérieures de la Confédération helvétique, acceptent une nouvelle fois de se charger de cette mission et font connaître, après exécution de la mission, que M. Louis Joxe en personne a été prévenu. Le jeudi 30 mars, le commu-

Croisières organisées par des Agences Agréées

FIAT
Concessionnaire
DE LA 500 A LA 2100
Vous les verrez toutes et pourrez toutes les essayer
PERSHING MOTORS
22, boulevard Pershing
PARIS 17e
ETOILE 11-52

— En attendant, négocions toujours avec les autres tendances...

piqué convenu est publié. Détente à Tunis : il y a fidélité complète aux conventions et, pour la première fois, le F.L.N. est nommément désigné.

Du bout des lèvres

Nommément désigné, donc reconnu. On estime que Messali s'est avancé et qu'en tout cas la réaction algérienne a fait avorter une manœuvre. C'est alors, dans la nuit du jeudi 30 au vendredi 31, qu'on apprend à Tunis la déclaration de M. Louis Joxe dans laquelle il se disait prêt à rencontrer les représentants du M.N.A. « comme ceux du F.L.N. » Le G.P.R.A. décide de siéger dès le vendredi matin.

Dans quelle atmosphère ? C'est ce qu'il importe de préciser car le nombre des fausses nouvelles a été, depuis quelques jours, désarmant. De ce que les ministres algériens ont paru plus soulagés qu'attristés de leur décision de ne plus se rendre le 7 avril à Evian, on a vite conclu que l'affaire Messali n'était qu'un prétexte. Et on a parlé de la pression soviétique, du résultat du voyage de M. Ahmed Francis à Moscou, des divisions intérieures, de l'annonce de la conférence de presse du général de Gaulle du 11 avril, etc... Il se peut que l'une au moins de ces interprétations ait été partiellement juste. Mais l'incident lui-même suffit à tout expliquer, à la condition de bien le situer.

Il y a eu, au conseil des ministres du G.P.R.A., deux réactions différentes mais convergentes. Les uns ont déclaré tout simplement qu'Evian, à la lumière de cette rupture des engagements, ne devenait plus qu'un piège dans lequel il ne fallait pas tomber. Selon eux, le général de Gaulle indiquait qu'il voulait priver les pourparlers d'Evian de tout prestige et de toute importance, qu'il s'agissait d'une manœuvre d'intimidation destinée à montrer au monde la division des Algériens en plusieurs phalanges et, surtout, à préparer un avenir où l'indépendance serait accordée du bout des lèvres et « comme à des Congolais ».

Ils s'appuyaient sur un précédent retentissant mais resté secret jusqu'ici : au moment de Melun, tandis que les entretiens commençaient, une opération a eu lieu dont les conséquences ont été fatales. L'un des chefs de la willaya 4, celle qui comprend la zone d'Alger-Blida-Médéa, a été conduit à Paris où il a rencontré un militaire de haut grade et des personnalités de l'Elysée, sinon même le général de Gaulle. Ce commandant de l'A.L.N. prétendait s'informer directement des intentions françaises. Après cette initiative, qu'il avait prise tout seul, il informa ou, plutôt, tenta d'informer Tunis mais seulement un mois plus tard. Ce fut en vain. Selon ce que j'ai pu apprendre sur cette histoire, dont on ne parle pas volontiers à Tunis, le commandant de willaya aurait été jugé par les siens, condamné à mort et exécuté.

Je n'ai pu obtenir une certitude sur ce point et mon enquête ne m'a pas permis non plus de déterminer si cette opération avait été réellement à l'origine de l'intransigeance française qui a conduit à l'échec de Melun. Il reste, pourtant, que M. Boumendjel en a parlé à M. Pompidou et que M. Masmoudi en a parlé au général de Gaulle lui-même comme d'une affaire révélant un état d'esprit avec lequel il fallait définitivement rompre si on voulait aboutir à quoi que ce soit.

La menace de division

Certains ministres du G.P.R.A. n'ont eu aucune peine à rapprocher l'opération de la willaya 4 de l'incident Messali : *« On veut nous diviser, c'est l'obsession française, pour nous donner l'indépendance et tuer notre révolution. La situation n'est donc pas mûre ».*

« *Non,* répondent les autres (et c'est la seconde réaction), *on ne veut pas nous diviser : on veut montrer que l'on peut nous diviser en soulignant nos points faibles et l'on n'agite la menace de division que pour nous faire céder sur d'autres points et nous placer en état d'infériorité. Ainsi, par exemple, pour Messali : le gouvernement français sait bien que ce n'est pas pour nous un vrai problème, qu'il y a longtemps que le vieux leader*

→

L'opinion publique et la négociation

Au cours du dernier week-end (la négociation d'Evian étant publiquement ajournée) l'Institut Plans et Etudes Cambessedès a procédé à un sondage d'opinion dans le département de la Seine. « L'Express » en donne ici les résultats.

QUESTION 1. — ***« Vous-même personnellement, pensez-vous qu'aujourd'hui, la fin des combats en Algérie exige le recours à la négociation avec le F.L.N., ou puisse être obtenue autrement ? »***

— exige la négociation avec le F.L.N.	43 %
— peut être obtenue autrement	22 %
— sans opinion	35 %
	100 %

QUESTION 2. — ***« Pensez-vous que le Gouvernement français aurait dû ou non rechercher cette négociation avec le F.L.N., depuis plusieurs années ? »***

OUI	39 %
NON	26 %
Sans opinion	35 %

QUESTION 3. — ***« Parmi les trois tendances politiques de la Gauche, du Centre et de la Droite, y en a-t-il une, à votre connaissance, qui était d'avis, depuis plusieurs années déjà, de recourir à la négociation avec le F.L.N. pour arriver à une cessation des combats en Algérie ? »***

OUI	45 %
NON	12 %
Sans opinion	43 %

A ceux qui ont répondu « oui » à cette 3e question ont été posées deux autres questions, dont voici les résultats.

QUESTION 3 bis. — ***« Laquelle de ces tendances ? »***

Gauche	78 %
Centre	17 %
Droite	5 %

QUESTION 3 ter. — ***« Donnez-vous raison à cette tendance d'avoir préconisé cette politique depuis plusieurs années ? »***

OUI	44 %
NON	20 %
Sans opinion	36 %

EDDY
SHIRTMAKER - TAILOR
AU CARREFOUR DE
L'ELEGANCE EUROPEENNE
IMPORTATIONS EXCLUSIVES
CHAMPS-ELYSEES - LIDO - PARIS

n'a plus aucune audience. Mais en faisant de lui un objet de litige même provisoire, on nous force à réagir et on nous contraint de donner à Messali une importance qu'il n'a pas à nos yeux. L'opération Messali était dans l'air. Nous pensions qu'elle devait être plus discrète et plus tardive pour être efficace. M. Louis Joxe n'a peut-être commis qu'une erreur, mais c'est une erreur dont nous devons profiter. Elle nous rend service. »

Arabes contre Arabes

La conclusion est ici la même : la situation n'est pas mûre.

L'une des raisons supplémentaires de la réaction du F.L.N., c'est l'exceptionnelle réputation de sérieux, d'habileté et de libéralisme dont jouit M. Louis Joxe. Les Nord-Africains qui l'ont connu à New York, à Alger ou à Paris ont longuement fait son éloge auprès du F.L.N. et se sont particulièrement réjouis de sa désignation à la tête de la délégation française. Ne pouvant donc s'en prendre à M. Joxe, c'est le général de Gaulle lui-même que l'on a mis en cause, ce qui rendit l'affaire plus grave. De Gaulle n'a décidément pas encore séduit les Algériens, qui ont pour lui, à côté d'un mélange de respect et de crainte, une véritable et indéracinable méfiance. Les Algériens le traitent en adversaire de grande envergure et s'irritent de sa prétention à être un réconciliateur. Lorsque l'annonce de la conférence de presse du 11 avril a été publiée, un Algérien s'est écrié, rageur : « *Il entend nous fixer le cadre dans lequel il veut bien accepter que nous discutions.* »

Cela dit, il est bien certain que l'incident Messali est survenu dans un contexte d'embarras. La maladie de M. Belkacem Krim a posé un problème politique qu'on ne peut saisir que si l'on fait un effort pour comprendre l'histoire de ceux dont nous voulions faire des « associés ».

En principe, au cours des négociations prochaines, il sera question de problèmes devant conduire à l'arrêt des combats. Or cette guerre révolutionnaire n'a pas seulement opposé des étrangers les uns aux autres : des Arabes ont pris la décision de faire mourir d'autres Arabes pour construire une patrie.

Les responsabilités de la paix

C'est une décision grave qui s'est soldée par des milliers de morts et qui doit être jutifiée par des résultats tangibles. La décision d'arrêter les combats devient de ce fait encore plus importante que celle de les commencer. N'importe qui ne peut pas la prendre. Ils sont seulement quelques-uns (malgré l'unité autour d'Abbas, malgré la « collégialité » et l'horreur du culte de la personnalité) à être dotés du prestige des initiateurs et de l'autorité des responsables. Ce sont des hommes comme Belkacem Krim, Ben Bella ou Boudiaf. Eux seuls étaient du premier groupe, eux seuls pourraient sans contestation inviter les autres à l'arrêt des combats. Or le premier est malade. Les deux autres attendent depuis deux mois leur libération ou leur transfert.

Tout cela ne diminue en rien la combativité, l'organisation de la guerre, la diplomatie des combats, mais il est normal que le G.P.R.A. se sente embarrassé au moment d'assumer les responsabilités de la paix. Comment ne pas comprendre, alors, qu'il ait été comme soulagé par les erreurs et les manœuvres de l'adversaire, qui lui permettaient de surseoir avec bonne conscience ?

Cela paraît si normal que l'on devine difficilement pourquoi, après avoir fait le saut décisif, après avoir pris la remarquable initiative de négocier, le général de Gaulle continue d'hésiter — malgré ses promesses à Bourguiba et malgré les conseils, connus, de Louis Joxe — à libérer Ben Bella, Boudiaf et les autres ministres internés. Ils sont, dit-on, une monnaie d'échange. On fait savoir à M. Boulahrouf que, sous réserve de l'acceptation d'une trêve par le F.L.N., les internés de l'Ile d'Aix seraient immédiatement libérés. Comment n'a-t-on pas compris que c'était aller au devant d'un refus ?

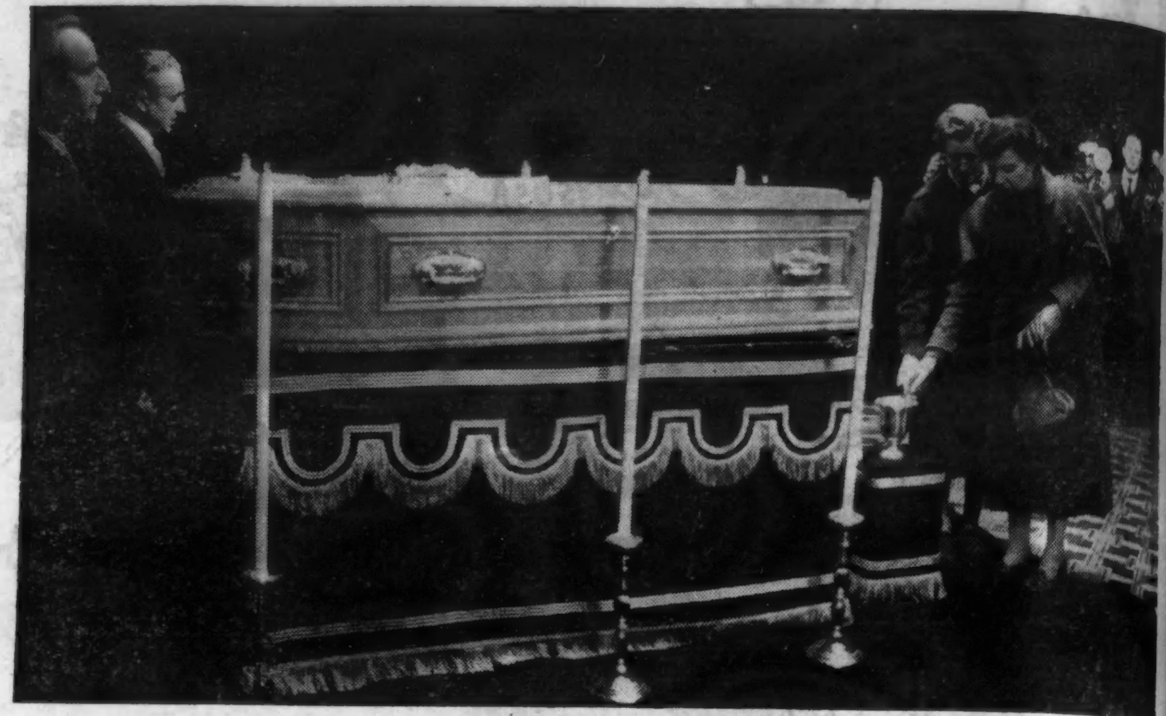
Comment croire, aujourd'hui encore, que l'on diminue la représentativité du F.L.N. en compliquant sa tâche, alors qu'il a suffi au contraire de la présente crise pour qu'aussitôt les Etats-Unis sortent avec éclat de leur réserve et que l'ambassadeur américain à Tunis s'entretienne pendant deux longues heures avec MM. Boussouf et Yazid, reçus comme ministres du G.P.R.A. ?

En vérité, la voie de l'indépendance algérienne étant désormais tracée, personne ne songerait à déplorer que, pour défendre des droits et des intérêts légitimes, la France ait sa propre stratégie. Au contraire, elle a le devoir de décoloniser dans l'ordre et avec le maximum de soin. Personne ne songerait à s'en plaindre, pas même les Algériens. L'un d'entre eux m'a dit : « *Si nous avions en face de nous un interlocuteur qui nous propose une association provisoire simplement destinée à une entreprise, disons, anti-Congo, une entreprise destinée à éviter à l'Algérie les bouleversements de la décolonisation, nous serions les premiers à nous réjouir* ». Or ce qui frappe le plus, dans la crise actuelle, c'est, du côté français, une méconnaissance de la psychologie algérienne qui risque de conduire à l'objectif exactement opposé : toute tentative de division, en effet, ne peut que compromettre les lendemains de la paix.

JEAN DANIEL.

sous le signe
du printemps
-confort
-élégance
-nouvelle
collection
masculine
HOLMES
22, AV. VICTOR-HUGO
PARIS - PAS. 57-08
PUBLICIS A

PAIX et DÉTENTE
avec LA CROISIÈRE EN MER
125 PROGRAMMES
vous sont proposés
dans la Brochure envoyée gratuitement par la
COMPAGNIE FRANÇAISE DE TOURISME
3, Rue VIGNON - Paris (8e) - RIC. 77-09



LE CERCUEIL DE M. CAMILLE BLANC.
Des complicités sur l'autre rive.
(Dalmas.)

RÉSEAUX

L'esprit de Genève

Notre envoyé spécial Jacques Derogy rentre de Suisse, où étudiants algériens et militants F.L.N. côtoient les « pieds noirs » émigrés et les agents des groupements activistes.

LE jour même où le maire d'Evian, M. Camille Blanc, était tué par une bombe au plastic placée sur le rebord de sa fenêtre, deux personnalités du Département politique fédéral de Berne — le ministère suisse des Affaires étrangères — recevaient de leur côté des lettres de menaces. Il s'agissait de MM. Olivier Long, ministre plénipotentiaire, délégué auprès de l'Association européenne de libre-échange siégeant à Genève, et Giovanni-Enrico Bucher, premier chef de section au Département politique.

Ces deux hommes, dont on a peu parlé en France, avaient joué en effet un rôle déterminant dans les contacts qui ont préparé, pendant plusieurs mois, la conférence d'Evian, Le premier a servi d'intermédiaire à peu près permanent entre les émissaires français et algériens. Le second s'est plus particulièrement occupé de l'organisation matérielle des rencontres et de la réception des émissaires. C'est lui qui, mardi, a reçu M. Taïeb Boulahrouf, venu le prévenir que le G.P.R.A. ne serait pas au rendez-vous du 7 avril.

M. Olivier Long était bien placé pour devenir le M. Bons Offices discret mais efficace de ces échanges de vues. D'origine française, cet homme de quarante ans, qui est un ami personnel de M. Louis Joxe, a pu nouer des relations tant à Paris qu'à Tunis à la faveur des négociations commerciales qu'il conduit régulièrement dans le cadre de l'Europe des Sept.

Le 3 février, un contact direct avait été établi en territoire suisse entre un fonctionnaire du Quai d'Orsay, M. Chaillet, et M. Saad Daleb, secrétaire général des Affaires étrangères du G.P.R.A. Par la suite, les conversations préliminaires franco-algériennes devaient se développer par la « voie suisse ». C'est ici qu'intervient la personnalité de M. Taïeb Boulahrouf, chef du bureau F.L.N. de Rome, lequel, paradoxalement, avait été naguère expulsé de Suisse où il militait clandestinement sous le pseudonyme de « Pablo ».

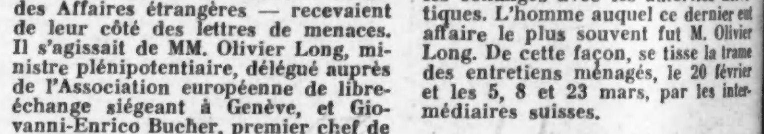
C'est par une rencontre avec un représentant suisse de l'Association Internationale des Juristes, M. Lalive, que M. Taïeb Boulahrouf avait amorcé les échanges avec les autorités helvétiques. L'homme auquel ce dernier eut affaire le plus souvent fut M. Olivier Long. De cette façon, se tisse la trame des entretiens ménagés, le 20 février et les 5, 8 et 23 mars, par les intermédiaires suisses.

« Neutralité active »

En préparant ainsi le terrain à une véritable négociation entre deux parties belligérantes, MM. Long et Bucher n'ont fait que développer la politique de « neutralité active » dans laquelle le président Petitpierre a décidé d'engager la politique suisse. Au Palais Fédéral comme au Département politique, on ne cache plus le rôle personnel joué par le président.

Sa conception de la « neutralité active », M. Petitpierre l'a exposée au cours d'un dîner offert par l'Association de la presse étrangère :

« *La neutralité ne nous oblige pas à demeurer sans réaction devant les*



(Dalmas.)
LA VOITURE DU MAIRE D'EVIAN, APRÈS L'ATTENTAT.
Le canot à moteur : une diversion.

événements qui bouleversent le monde et qui mettent la paix en danger. »

Dans ce même discours, le président suisse a insisté sur l'idée que *« l'accession à l'indépendance de la plupart des peuples qui avaient été dominés au cours des siècles pourrait ouvrir une ère nouvelle de collaboration, dans leur intérêt réciproque, des pays les plus avancés économiquement et socialement avec ceux qui sont encore au début de leur développement ».*

Il n'est pas douteux que cette idée a dominé l'évolution de l'attitude suisse à l'égard du conflit algérien. Si environ vingt-six mille de ses citoyens sont établis en Algérie, la Suisse n'a pas investi un centime au Sahara et elle comprend maintenant que sa contribution à hâter l'heure de la paix en Algérie peut lui ouvrir les portes de l'Afrique.

D'autre part, Berne s'inquiète du déséquilibre qu'entraîne en Europe le renforcement de la puissance allemande et souhaite que la France puisse se libérer le plus tôt possible de ses entraves nord-africaines pour lui faire contrepoids.

Mais d'autres facteurs ont joué dans ce passage de la neutralité passive à une neutralité active qui aboutit à faire recevoir M. Boulahrouf par le premier chef de section du Département politique et à expulser l'activiste lillois Philippe de Massey, qui, installé encore récemment à l'hôtel Adriatica de Genève, s'occupait des finances des organisations ultras.

Une faune internationale

Il s'est produit une évolution de l'opinion publique suisse à laquelle le président Petitpierre — influencé d'autre part par un grand juriste genevois ami de M. Boulahrouf — n'a pas été insensible. Elle a été provoquée par les rapports de la Croix-Rouge internationale sur les camps et les tortures, par l'action de nombreux prêtres catholiques et protestants en faveur des réfugiés algériens, par l'hébergement de Français insoumis et l'activité de diverses organisations de soutien au F.L.N.

La présence algérienne en Suisse revêt un aspect multiforme. Il y a d'abord les Algériens titulaires du baccalauréat et admis officiellement à poursuivre leurs études avec l'aide de bourses que le F.L.N. leur fait parvenir par le canal tunisien. Ceux-là ne font pas de politique. Mais on trouve à Genève des représentants du Croissant Rouge (Croix-Rouge algérienne), des syndicalistes de l'U.G.T.A. et de l'U.G.M.A., des chargés de mission officieux en contact avec les délégations étrangères. On y rencontre également des cadres politiques du F.L.N. occupant des fonctions officielles avec des passeports de la Ligue Arabe, des agents de liaison et des clandestins de la Fédération de France, qui bénéficient de la complicité de réseaux français et suisses.

Tous ces éléments vivent au milieu d'une faune internationale où les « pieds noirs », repliés avec leurs capitaux sur les bords du Léman, se sont taillé une place et où grouillent également les réseaux activistes, les ultras et les agents des services secrets.

Ortiz et Kovacs

Ce n'est pas sans frayeur que les Suisses voient s'abattre sur eux une pluie de lettres de menace, qu'ils entendent dire que les condamnés à mort Joseph Ortiz et Kovacs font des apparitions sur leur territoire, qu'ils apprennent que les plastiqueurs qui ont tué le maire d'Evian ont bénéficié de complicités sur leur rive — même si le canot à moteur fuyant peu après l'attentat en direction de Montreux n'a été, comme on a tout lieu de croire, qu'une opération de diversion.

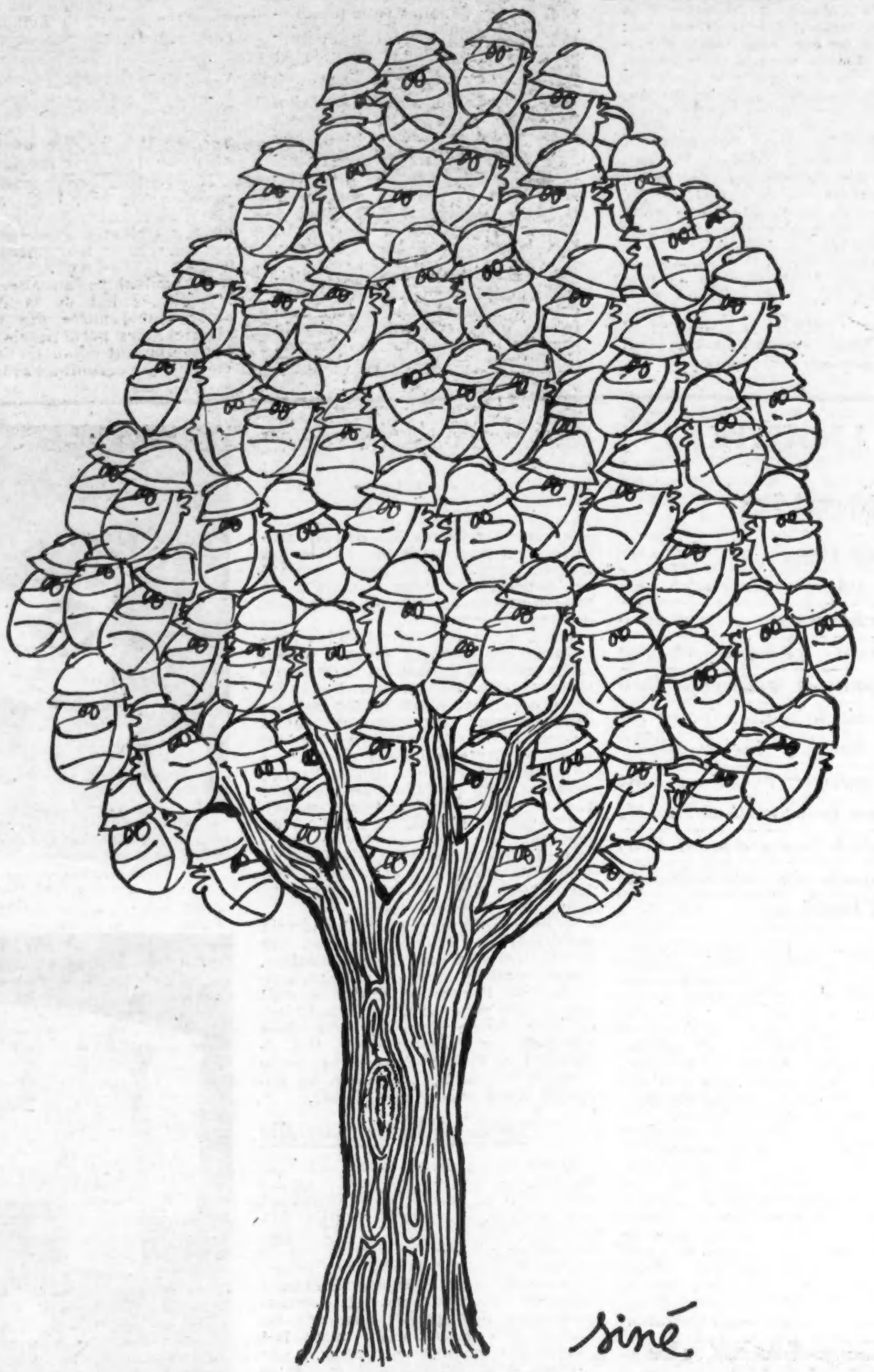
La population helvétique a hâte de voir se terminer une guerre qui s'introduit de plus en plus dans sa propre vie quotidienne. Enfin, l'encouragement prodigué ouvertement par des personnalités américaines tant aux intermédiaires suisses qu'aux intermédiaires F.L.N. — au point qu'un militant de la tendance prochinoise parlait de « négociations téléguidées par Kennedy » — a poussé les Suisses à reconnaître *de facto* au G.P.R.A. la qualité de belligérant. D'où cet empressement à mettre à la disposition de la délégation algérienne détachements en uniforme et hélicoptères de l'armée.

Il faut y voir la manifestation de la nouvelle « neutralité positive » des autorités helvétiques, soucieuses avant tout de faire triompher « l'esprit de Genève », qui permit, en 1954, de mettre fin à la guerre d'Indochine.

JACQUES DEROGY.

LEQUEL EST-CE ?

par SINÉ



Malgré l'aspect inoffensif de cet arbre que Siné est allé « croquer » à Evian, un certain nombre de C.R.S. y sont cachés !

Un ultra, déguisé lui aussi en C.R.S., a réussi à y pénétrer : découvrez-le !

REPONSE : c'est le seul qui sourit (vers le bas, à droite).

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101 RUE DES MOINES - PARIS 17

Et badadi...
et badadoit...
la meilleure eau,
c'est la
BADOIT
EAU MINERALE NATURELLE
ELY 1428

PLACEMENT
SÉCURITÉ
UN
APPARTEMENT
LAFONT ET Cie
104 Bd HAUSSMANN - PARIS 8e - ANJ. 42-104

POLITIQUE

● Objectif de M. BALAFREJ, ambassadeur itinérant du Maroc, arrivant à Paris : préparer une visite du roi Hassan II au général de Gaulle.

● Perspective de détente dans les relations franco-marocaines : Rabat parle maintenant de « l'autodétermination » de la Mauritanie, et non plus de son « annexion » au Maroc.

● A la conférence de Yaoundé, M. HOUPHOUET-BOIGNY a reproché au président du Sénégal, M. Senghor, d'avoir reconnu la Chine communiste et le Nord-Vietnam. Réponse de M. Senghor : le général de Gaulle n'est pas mécontent de pouvoir se servir, le cas échéant, de notre intermédiaire, plutôt que de passer par un Etat étranger.

● La nouvelle « UNION AFRICAINE ET MALGACHE », comportant une organisation commune de défense, les négociations militaires entre la France et les pays de l'Entente vont reprendre à Paris sur une nouvelle base.

● Le gouvernement français ne veut garder dans les PAYS DE L'ENTENTE que trois bases : Bobo-Dioulasso en Haute-Volta, Cotonou et Bimbereke au Dahomey.

● Les Etats africains d'expression française ou anglaise cherchent une coordination de leur politique en matière d'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR : les Lettres seraient réservées à l'Université de Dakar, le Droit à Abidjan, les Sciences à Lagos, la Médecine à Brazzaville, l'art vétérinaire à Libreville, etc.

● Les milieux politiques africains jugent que le rapprochement entre le Sénégal et la Guinée sera facilité par l'arrivée à Conakry du premier ambassadeur de France, M. JEAN-LOUIS PONS, personnalité connue pour ses sympathies envers les jeunes Etats africains.

● La démarche de l'ambassadeur américain à Tunis, recevant lundi deux ministres algériens, a été décidée à Washington où le refus du F.L.N. d'aller à Evian a beaucoup inquiété M. KENNEDY.

Ne voulant pas paraître intervenir dans la négociation, le gouvernement américain ne pouvait prévenir officiellement Paris de la démarche de son ambassadeur à Tunis : il a préféré avertir officieusement M. Joxe lui-même.

Ne voulant pas paraître faire pression sur le F.L.N., les diplomates américains à Paris ont juré qu'ils n'étaient pas au courant de la démarche de leur ambassadeur à Tunis.

Ne voulant pas paraître ignorer le véritable but de la démarche américaine auprès des ministres algériens, les porte-parole français ont tacitement admis qu'ils avaient été mis au courant, à l'avance.

ENQUÊTE

D'où viennent-ils ?

● ***Depuis plusieurs semaines maintenant, des charges de plastic éclatent presque chaque jour en métropole. Que fait la police pour rechercher les « plastiqueurs » ? Où en sont ses investigations? P.-M. de la Gorce a mené l'enquête au ministère de l'Intérieur.***

PRESQUE chaque nuit, depuis quinze jours, des hommes — on ne sait qui, on ne sait combien — risquent la peine de mort : les « dévastations » telles que celles provoquées par les explosions de plastic, valent à leurs auteurs, selon l'article 93 du Code pénal dans sa nouvelle version, d'encourir la peine capitale, qu'il y ait ou non mort d'homme.

Chaque explosion, en accumulant dans les dossiers du ministère de l'Intérieur les indices qui devraient permettre d'en découvrir les auteurs, met en branle un formidable mécanisme de contrôle et de surveillance. Dans les heures qui suivirent la mort du maire d'Evian, toute la ville de Lyon et ses faubourgs ont fait l'objet d'une opération policière de grande envergure portant sur tous les groupes activistes connus dans la ville. Opération vaine : aucun indice sérieux n'a été relevé. Jusqu'à maintenant, les contrôles n'ont pas « cerné » la source des attentats. En réalité, les services de police procèdent essentiellement « par élimination ».

Connus et surveillés

Les petits groupes qui ont servi d'auxiliaires aux services spéciaux dans la lutte contre les réseaux F.L.N. à l'étranger et qu'on a baptisés avec plus ou moins de raison « Main rouge », ne sont pas considérés comme suspects dans les affaires actuelles : il s'agit en effet d'hommes qui dépendent entièrement des services français, qui sont connus et dont les activités sont surveillées. Sans doute quelques-uns d'entre eux peuvent-ils essayer de jouer les francs-tireurs, mais il est peu probable qu'ils disposent d'assez de liberté d'action pour pouvoir le faire. A tort ou à raison, on estime dans les milieux officiels compétents que les cadres des services spéciaux sont assez disciplinés pour ne pas prêter la main à des opérations devenues aussi nettement antigouvernementales.

On n'exclut pas, en revanche, l'hypothèse que certains groupes d'officiers aient pu guider les hommes de main chargés des attentats. Les soupçons pouvaient alors porter sur les officiers mutés en métropole ou en Allemagne pour leurs liaisons avec les ultras — ou simplement pour leurs opinions activistes — depuis l'année dernière. En pratique, ces officiers peuvent faire l'objet d'une surveillance facile : ils sont rattachés à un état-major ou à un corps de troupe, ont un emploi du temps régulier et vérifiable. Toute une série de contrôles ont été faits. Pour le moment, ils n'ont donné aucun résultat.

D'autres officiers, par attachement passionné à l'Algérie française, ont quitté l'armée depuis l'année dernière. Leurs contacts avec les milieux activistes de France et d'Algérie sont étroits. Ils pouvaient, eux aussi, être soupçonnés de jouer un rôle dans l'activité des « plastiqueurs ». Ces officiers font l'objet d'une surveillance presque constante. Là encore, les enquêtes n'ont encore rien donné.

Le meurtre de Marseille

Quant aux groupes activistes eux-mêmes, les services de police savent qu'ils sont en voie de constitution un peu partout, mais sans coordination sérieuse. Ces groupes, jusqu'à maintenant, se manifestent surtout par la diffusion de tracts, l'expédition de lettres de menaces ou d'avertissements adressés aux journaux et hommes politiques de gauche, aux députés U.N.R., aux « gaullistes » ayant fait partie des réseaux du 13 Mai. Ces groupes sont actuellement implantés surtout à Lyon, à Marseille, à Oran, à Maubeuge. En fait, la police les a déjà identifiés en partie ; elle ne croit pas qu'ils soient à l'origine des attentats.

Des enquêtes portent actuellement, en Algérie, sur les anciens membres du mouvement de Robert Marcel, en fuite, le M.P. 13 qui, ayant peu participé aux événements du 24 janvier, sont restés plus à l'abri des recherches que les hommes du Front National Français (F.N.F.) de Joseph Ortiz, et, en France, sur les adhérents ou les sympathisants de « Jeune Nation ». Une perquisition a été également effectuée, mardi dernier, après l'explosion d'une bombe à la Bourse, au siège du Front National Combattant.

Les anciens membres de Jeune Nation — inscrits jusqu'au début de cette année — sont presque tous connus des services de police. Mais leur recrutement se fait sans cesse parmi des jeunes gens d'à peine vingt ans, dont les liens avec le mouvement ne sont plus matérialisés par une adhésion en bonne et due forme. Ces jeunes garçons gardent maintenant un contact très discret et ne participent plus à des manifestations publiques, à des chahuts ou à des diffusions de mot d'ordre par affiches ou par tracts. C'est, finalement, parmi cette « frange » de très jeunes sympathisants, que se recrutent presque certainement, selon les enquêtes actuelles, les manipulateurs de plastic. Une preuve en a été fournie très récemment à Marseille, à l'occasion du meurtre d'un Algérien. Deux jeunes adhérents de « Jeune Nation » avaient été soupçonnés et suivis. Leur surveillance a conduit au meurtrier, qui n'appartenait pas et n'avait jamais appartenu « officiellement » à un mouvement activiste. Il se tenait simplement en contact avec eux afin de leur prêter la main en cas de « coup dur ». Il n'était donc pas fiché aux services de police.

(AGIP.)

DES MANIFESTANTS DE « JEUNE NATION ».
Dans la frange des non-inscrits.

(Y. Ledellou.)

LE SIÈGE DU F.N.C.
Par élimination.

(A.D.P.)

M. ROBERT MARTEL A LA TRIBUNE DU M.P. 13.
Plus à l'abri des recherches.

Partant de là, ces services doivent explorer systématiquement tous les milieux où se recrutent les membres officiellement identifiés de « Jeune Nation » ou des autres groupes ultras. C'est un travail long, qui exige patience et méthode. Est-il ralenti par les complicités dont bénéficieraient quelques-uns de ceux qui ont inspiré ces attentats ? Bien entendu, on se refuse à l'admettre, même à titre d'hypothèse, dans les services chargés des enquêtes. Mais si les jours passaient sans que ces enquêtes aboutissent, on ne pourrait empêcher les soupçons de grandir. On ne l'ignore pas, au ministère de l'Intérieur.

P.-M. DE LA GORCE

TECHNIQUE

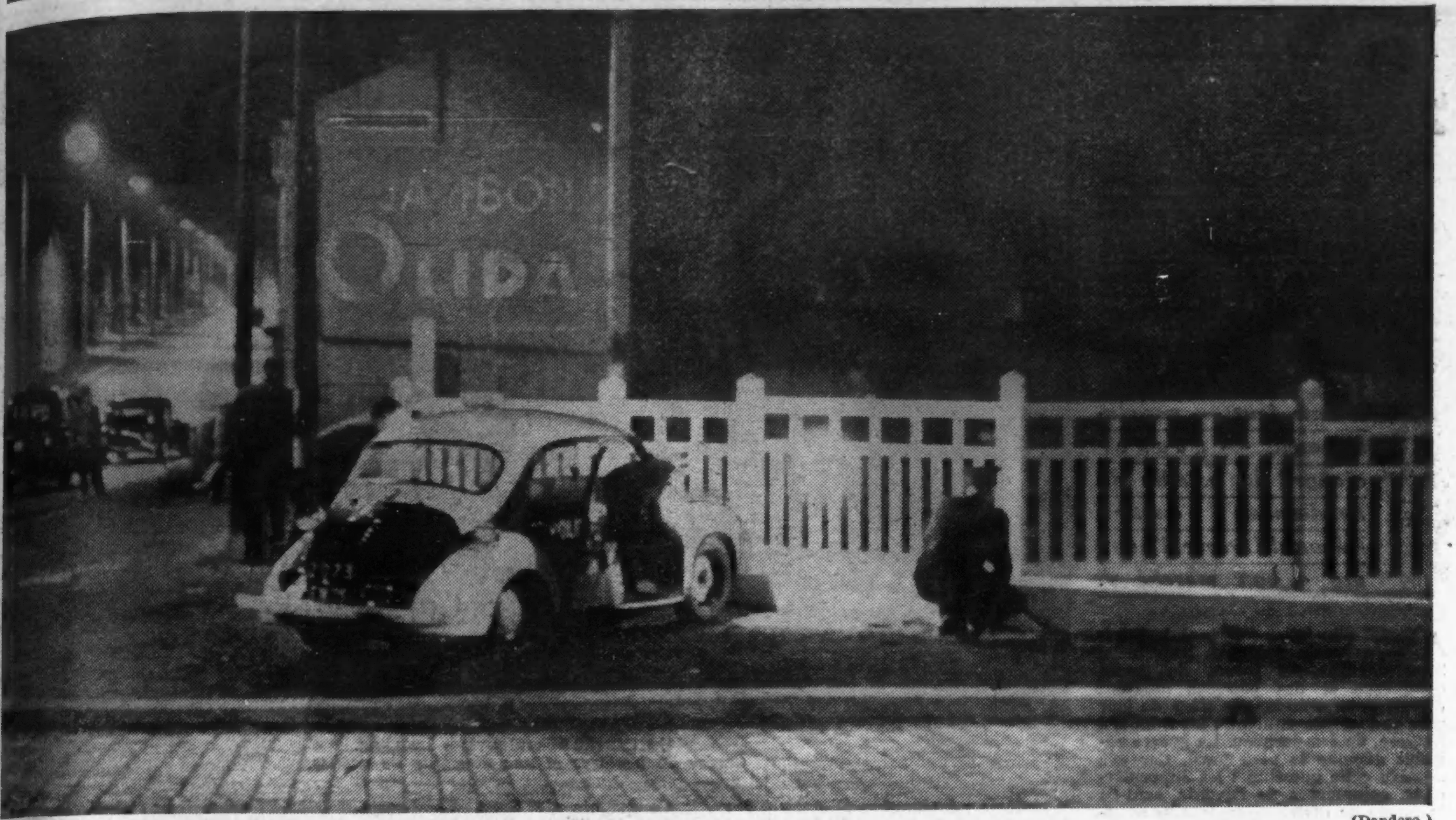
Le plastic

● ***Pourquoi les attentats des commandos ultras se font-ils tous au plastic ? Qu'est-ce que le plastic ? Notre rédacteur scientifique explique les « avantages » considérables de cet explosif très moderne... et la difficulté de le fabriquer.***

LE plastic est tragiquement à la mode...

Depuis la guerre, il est responsable de la plupart des attentats qui ont troublé la paix publique. On ne dynamite plus, on « plastique ». Pourquoi

Lorenzo
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
43, rue de Rennes - LIT. 84-20



(Dandero.)

BOUCLAGE DE POLICE APRÈS UNE EXPLOSION.
Comme une boule de chewing-gum.

cet engouement ? Qu'est-ce que cet outil de base du saboteur moderne ?

Quoique le nom prête à confusion avec les très pacifiques matières plastiques (l'orthographe « plastique » a même été adoptée officiellement par l'armée pour désigner ces explosifs), il n'y a en fait aucune ressemblance physique ou chimique entre la matière de nos ustensiles ménagers et la charge qui a coûté la vie au maire d'Evian. Le vocable est dû à l'apparence de l'explosif, qui se présente comme une pâte plastique malléable, analogue à l'argile ou à la pâte à modeler.

Cette circonstance le rend très commode à l'emploi : il suffit de prélever dans le pain de plastic la quantité nécessaire, puis de la pétrir pour lui donner la forme appropriée à l'usage. On colle une charge de plastic comme une boule de chewing-gum sur l'objet à détruire. Le détonateur peut être simplement noyé dans la masse. La mise en place est rapide, discrète et commode. De plus, le transport est facilité : on peut partager la charge, lui donner une forme très maniable. On peut, par exemple, appliquer des emplâtres de plastic à même le corps, sous les vêtements. Comme la matière est peu sensible aux chocs, à la chaleur, aux frottements et à l'humidité, le transport ne comporte qu'un minimum de risques.

La bataille du rail

En revanche, le plastic est très sensible à l'action d'un détonateur, et la mise à feu ne présente pas de difficultés.

Les explosifs se classent généralement en deux catégories, selon la vitesse à laquelle la réaction se propage. Si cette vitesse est relativement faible (moins de 2.000 mètres par seconde), l'explosif est dit propulsif ; le dégagement des gaz au cours de la déflagration se fait progressivement et ceux-ci exercent une poussée plutôt qu'un choc. Ces explosifs sont utilisés dans les armes à feu. Au contraire, si la vitesse à laquelle l'explosion se propage dans la charge dépasse 7.000 mètres par seconde, l'explosif est brisant ; sa détonation s'accompagne d'une onde de choc puissante. C'est précisément le cas du plastic, dont la puissance dépasse même celle de la mélinite, du T.N.T. ou de la dynamite ordinaire. Ses propriétés brisantes ajoutent à ses qualités d'explosif de sabotage, car un « bourrage » (qui consiste à entourer l'explosif d'une enveloppe pour empêcher les gaz formés de s'échapper avant d'avoir produit l'effet destructif) n'est pas indispensable, ce qui rend plus facile la mise en œuvre.

Tout cet ensemble de raisons explique qu'on retrouve le plastic dans tous les attentats.

Sa fabrication s'est énormément développée au cours de la seconde guerre mondiale, et les parachutages ont vulgarisé le plastic parmi les résistants. Outil majeur des saboteurs, il a notamment contribué à la bataille du rail, détériorant les voies et le matériel roulant. Une charge relativement petite venait à bout de l'acier très dur et fait pour résister à d'énormes efforts.

Pas dans une cuisine

Si le plastic possède aux yeux du conspirateur une multitude d'avantages, il présente un inconvénient essentiel : il est absolument impossible d'en fabriquer dans une cuisine. Au contraire de la poudre noire, que les anarchistes ont jadis tant fait parler, et qu'il leur était possible de fabriquer en mélangeant les ingrédients achetés chez le marchand de couleurs le plus proche, le plastic est un produit très élaboré, dont la fabrication relève de la synthèse organique moderne et exige des moyens qu'un bricoleur ne saurait réunir dans sa cave. C'est là une des raisons de sa perfection : le plastic est un mélange subtil de constituants dont chacun a été créé pour jouer un rôle particulier dans les propriétés de l'ensemble.

Il serait plus exact de parler des plastics au pluriel plutôt que d'un corps particulier, car le vocable désigne toute une famille d'explosifs présentés sous l'aspect d'une pâte malléable. On y compte même la dynamite-gomme, obtenue en remplaçant la charge inerte (sable, kieselguhr, etc.) de la dynamite proprement dite par 2 % environ de trinitrocellulose (coton-poudre) ou par de la penthrite — autre explosif solide. Mais, le plus souvent, on entend par plastic des mélanges complexes, généralement à base d'hexogène. Ce dernier corps se présente sous forme de cristaux solides ; c'est un explosif très brisant, dont la vitesse de propagation de la flamme dépasse 8 kilomètres par seconde. On le prépare en opérant une nitration poussée sur un autre composé, obtenu par synthèse à partir du formol, et appelé hexaméthylène-tétramine. Il se trouve curieusement que ce composé intermédiaire est universellement connu (sous le nom d'urotropine) en tant que médicament des voies urinaires. L'action de l'acide nitrique transforme ce corps bienfaisant en redoutable cyclo-triméthylène-trinitroamine, plus simplement appelé hexogène. Par adjonction d'autres explosifs, on transforme ce solide en masse pâteuse. Ces additifs sont généralement à base de nitroglycérine — la même que dans la dynamite-gomme — ou de nitrate de glycol qui lui est apparenté. De plus, un troisième constituant — le dinitrocumène — est ajouté. On prépare ce dernier en soumettant à une nitration poussée le cumène — un des corps essentiels de la synthèse organique et matière première de nombreux produits chimiques.

On voit ainsi que les constituants du plastic font intimement partie de la grande famille des produits de synthèse industrielle et, à moins de laboratoires d'une importance incompatible avec la clandestinité, il serait difficile à un particulier d'en fabriquer.

Un mot encore des détonateurs. La **mise à feu se fait généralement, dans les actes de sabotage, par l'intermédiaire d'un allumeur à retardement, ce qui permet aux auteurs de se mettre à l'abri. Ces allumeurs sont de plusieurs types, mais les plus usités sont soit à mouvement d'horlogerie, soit à retardement chimique.**

Jusqu'à vingt jours

Dans le premier cas, l'allumeur est muni d'un mouvement analogue au réveille-matin et qui peut être réglé entre 15 minutes et 20 jours environ. C'est notamment le cas du Feder 504 allemand. Ils sont assez précis et peuvent être utilisés pour constituer des pièges, deux charges explosant à faible intervalle de temps. Leur léger tic-tac peut parfois permettre de les déceler.

Les allumeurs à retard chimique sont munis d'un fil métallique qui retient le percuteur. Au moment de la mise en œuvre, on écrase une ampoule de verre contenant un liquide corrosif qui ronge alors le fil dont la rupture intervient après un temps déterminé par son diamètre. Le percuteur est alors précipité par un ressort sur l'amorce constituée par un explosif sensible au choc. Le retard peut être de 30 minutes à 30 heures, il est généralement moins précis que dans le cas précédent. Cependant, on peut encore faire exploser deux charges à bref intervalle, la mise à feu de la seconde se faisant par une mèche lente dont l'allumage est assuré par la première détonation. Ce type d'allumeur fut très en vogue pendant la seconde guerre, où on a utilisé des appareils d'aspect très semblable à celui d'un stylo ordinaire.

Cet aperçu suggère l'idée que les derniers attentats mettaient en œuvre un matériel qu'on ne saurait réaliser à l'échelle artisanale. Etant donné que la fabrication et le maniement de produits aussi dangereux font en principe l'objet d'un contrôle rigoureux, on est en droit de se demander de quel trafic vient la matière première qui alimente tragiquement la première page des journaux.

J. B.

Le plastic, comme l'expose ci-contre notre rédacteur scientifique, est un explosif infiniment trop complexe pour être fabriqué d'une manière artisanale ou dans des laboratoires de fortune. Il faut l'acheter tout fait. En France, cela n'est possible qu'avec une autorisation administrative. Or les seuls acheteurs admis par les services officiels sont : les services de l'Armée et les quelques industries qui se servent d'explosifs dans leurs entreprises (sociétés publiques et privées de travaux publics, de terrassement, d'exploitation de carrières, etc.). Si des fournitures clandestines ont eu lieu au profit des groupes activistes, elles proviennent de l'une de ces sources.

La réglementation sur la vente du plastic est cependant plus souple en Suisse et en Italie. Il est donc possible aussi que les « plastiqueurs » achètent leurs explosifs à l'étranger et l'introduisent en contrebande.

AFRIQUE *action*
est désormais
en vente dans
tous les kiosques

AFRIQUE *action*
est désormais
en vente dans
tous les kiosques

VIE QUOTIDIENNE

La bataille de Landerneau

● *De puissantes entreprises financières préparent l'installation, sur tout le territoire français, de « Supermarchés » à l'américaine. Pour réussir l'opération il leur faut — paradoxalement — gagner d'abord la bataille de Landerneau contre Edouard Leclerc, l'homme « bon marché ».*

(Charpentier.)

UN CENTRE DISTRIBUTEUR LECLERC.
Contre 30 hectares et une douzaine de vaches.

AVANT d'installer sur tout le territoire français deux à trois mille Supermarchés, les forces du grand commerce et des banques montent depuis deux semaines le siège de leur plus redoutable ennemi : M. Edouard Leclerc, de Landerneau. La guerre engagée dépasse le plan local. Car elle soulève cette question : les Supermarchés, commerces de l'avenir, sont-ils la forme de distribution la plus avantageuse et la moins chère ?

A Landerneau, un Supermarché, somptueux pour une localité si petite (13.000 habitants), ruisselant de chromes, de lumière, de chaleur, de musique, vend depuis quinze jours au prix coûtant, voire à perte pour toute une série d'articles. Pendant une journée, la semaine dernière, le kilo de beurre, livré 6,80 NF par la Laiterie coopérative de Ploudaniel, s'y vendait 3,60 NF; le petit suisse, acheté 0,20 NF au producteur, s'y vend 0,16 NF ; les biscuits LU, achetés 1,24 NF au fabricant, y coûtent 1,18 NF. Et les produits d'épicerie ou de droguerie y coûtent couramment 15 et même 30 % moins cher qu'au « Monoprix » le plus proche, celui de Brest.

S'agit-il d'une entreprise philanthropique ? Le nouveau magasin de Landerneau est monté, approvisionné, dirigé et géré par le « Monoprix » de Brest, qui lui a prêté ses vendeuses et, pour deux mois, son sous-directeur, M. Paul. *A priori*, on ne comprend pas. C'est une très grande bataille qui se livre avec des milliards à la clef. Voici comment.

Il y a un an, le 5 mars 1960, peu après l'ouverture à Paris des premiers « Centres Leclerc » du textile, certains grands magasins à chaîne nationale firent savoir à plusieurs fabricants d'articles textiles qu'ils ne pourraient plus se fournir chez les firmes livrant Leclerc. L'un de ces « grands » coupa sa publicité à des journaux (dont « L'Express ») qui avaient souligné l'intérêt de la formule Leclerc. Il s'agissait d'asphyxier celui-ci.

A la tête

L'ouverture à Landerneau d'un Supermarché vendant à perte amplifie cette première offensive. M. Edouard Leclerc n'exploite que deux « Centres distributeurs » sur les 175 qui fonctionnent actuellement en France : celui de Grenoble (dont il vient cependant de faire don à son personnel) et celui de Landerneau. Le Centre de Grenoble se remet seulement de la guerre des prix qu'il soutint victorieusement, deux années durant, contre les magasins « Saveco ». Le Centre de Landerneau était la locomotive de tout le système : drainant sa clientèle à des kilomètres à la ronde, il fournissait à M. Leclerc à la fois le champ d'expérimentation et l'assiette financière nécessaires à de nouvelles initiatives. Frapper à Landerneau c'était donc frapper à la tête. La stratégie des grands magasins (Monoprix en tête), autrement puissants que leur adversaire, semblait assurée d'une victoire rapide.

Après quinze jours de bataille, ce calcul des stratèges commence toutefois à se révéler en défaut. Leur grosse artillerie, braquée sur Landerneau, est prise à revers par la cavalerie légère des quarante Centres avec lesquels Leclerc a investi le Finistère. Passant à la contre-attaque, celui-ci a fait afficher au prix coûtant une demi-douzaine de produits dans tous les Centres du département. Les grands magasins doivent suivre ou déclarer forfait. Et à ce jeu de qui perd gagne, il s'est constamment révélé, dans le passé, que les petits commerces frustes de M. Leclerc avaient les reins plus solides que les puissantes affaires qui cherchaient à le vaincre.

Ce qui est très intéressant, c'est l'obstination avec laquelle on cherche, en passant des hostilités aux offres alléchantes, à se débarrasser du franc-tireur breton. « *Qu'est-ce qui vous ferait envie ?* » a demandé à M. Leclerc un industriel du Nord. « *Une ferme* », répondit M. Leclerc. « *Je vous l'offre,* dit l'industriel. *Trente hectares et une douzaine de vaches. Mais vous fermez boutique.* »

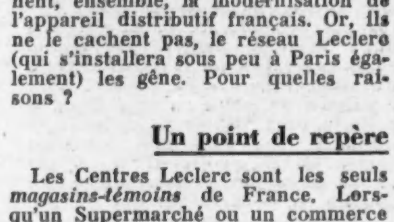
A Grenoble, ce fut l'une des plus grandes firmes françaises de produits alimentaires : « *Combien vous rapporte la vente de nos produits ?* » fit-elle demander à Leclerc. Il cita un chiffre. « *Eh bien,* répondit le délégué de la firme, *cessez de vendre nos produits et, tous les mois, nous vous verserons cette somme.* »

« *Ils n'ont pas encore compris que je ne fais pas ça pour le fric* », déclare Leclerc.

Le dumping anti-Leclerc ne serait toutefois qu'un épisode limité s'il ne venait précisément préparer l'installation de milliers de Supermarchés dans toute la France : 33 existent aujourd'hui ; il y en aura plus de 2.000 en 1965. La Banque d'Indochine, la Compagnie de Suez, Woolworth, Monmouth, l'Union Européenne, Neuflize, Schlumberger et Cie, la S.C.O.A., les Galeries Lafayette, le Printemps, etc., tous les Grands entreprennent, ensemble, la modernisation de l'appareil distributif français. Or, ils ne le cachent pas, le réseau Leclerc (qui s'installera sous peu à Paris également) les gêne. Pour quelles raisons ?

Un point de repère

Les Centres Leclerc sont les seuls *magasins-témoins* de France. Lorsqu'un Supermarché ou un commerce dit « populaire » s'installe dans une ville ou dans un quartier, il pratique des « prix attractifs » sur quelques dizaines d'articles, vendus à marge réduite ou même à prix coûtant ; mais il offre peu ou pas de rabais sur les 3000 à 5000 articles restants. Sa devise pourrait être : « des îlots de perte dans un océan de profit. »



(AGIP.)

M. EDOUARD LECLERC.
Sans chrome ni musique.

Cette méthode a pour conséquence une extraordinaire dispersion des prix de détail. Une enquête récente à Lunéville (1) relevait quatre prix différents pour le sucre, sept pour la même plaque de chocolat et pour le gros sel, onze prix pour le même vin et pour le litre de Vichy, etc. L'écart entre les prix les plus bas et les prix les plus élevés était de 10 à 20 % pour le sucre, le Nescafé, les pâtes, l'huile, le yaourt; il était de 35 % sur le litre de Vichy, de 46 % sur le gros sel, de 75 % sur la même conserve de thon, de 115 % sur la même conserve de sardines, de 34 % sur un même litre de vin rouge, etc.

Les commerces les moins chers étaient bien les grands magasins et magasins populaires ; mais sur une liste de 33 produits, ils n'étaient compétitifs ou moins chers que pour 14, les 19 autres produits étant vendus plus cher que dans d'autres magasins. Un Centre Leclerc, en revanche, est compétitif ou moins cher sur la totalité de ses 800 à 2.000 articles. C'est sa raison d'être même : il sert de point de comparaison et de repère aux consommateurs qui, faute d'information publique dans ce domaine, n'ont d'autres moyens de connaître le « juste prix ».

Les cathédrales du commerce

Ce rôle de témoin joué, en France, par les Centres Leclerc fut, au début, celui des Supermarchés aux Etats-Unis. Il ne s'agissait nullement là, comme on le croit souvent en France, de super-commerces capitalistes. Aux séminaires organisés récemment par la « National Cash Register », sous la direction de Bernardo Trujillo, « *oracle de la distribution américaine* », les commerçants européens apprennent, au contraire, que le prototype du bon commerçant fut et demeure, aux Etats-Unis, le « casseur de prix » individuel. Celui-ci, aujourd'hui comme pendant la grande crise des années trente, commence par s'installer dans

(1) Voir « Economie et Humanisme », mars-avril 1961.

SERAUDIE et Cie
FABRIQUE DE CHEMISES
10 bis, rue Jacques-Kellner
MAR. 51-07
(123, avenue de Saint-Ouen)
SPECIALITE DE CHEMISES SUR MESURES
DEPUIS TROIS GENERATIONS
SANS INTERMEDIAIRES
Ouvert tous les jours
Nous tenons à votre disposition toute une gamme de tissus : popelines, poplons, voiles, etc.

En toutes saisons agréables séjours en U.R.S.S.
• HOTELS DE CLASSE
• MAISONS DE REPOS
• RÉSERVES DE CHASSE
• STATIONS BALNEAIRES
• CAMPING
VOYAGES INDIVIDUELS OU ORGANISÉS
INTOURIST

Renseignez-vous auprès de votre bureau de voyage ou à :
INTOURIST 10, rue de Sèze, Paris 9e - Tél. RIC. 47-40

7e
12 RUE DE SÈVRES PARIS
Berel
TAILLEUR CHEMISIER
Costumes frais et légers
MOHAIR - LAINE ET SOIE - AIR-WAY

(Charpentier.)

UN NOUVEAU « SUPERMARCHÉ ».
Le passage direct à la seconde génération.

un hangar, un entrepôt, une usine désaffectée, souvent sans vitrine ni fenêtres, et par y vendre de tout, en libre-service, avec des marges « dramatiquement faibles », de 5 à 10 %. Le service, la présentation sont à peu près inexistants. « *Pour l'Américain,* dit Trujillo, *ce qui compte, c'est moins le décor, la vitrine, le sourire du vendeur, que le prix. Il fera 40 km. s'il le faut pour dénicher un discount house* (2) *dans la banlieue la plus déshéritée.* »

Les Supermarchés américains sont nés de ces braderies. La notoriété et la fortune du casseur de prix sont foudroyantes. Il se met alors à construire des « cathédrales » du commerce. Mais celles-ci supportent nécessairement des frais généraux et financiers élevés ; leurs marges commerciales s'élèvent en conséquence. Surviennent alors de nouveaux « affamés » pour couler la seconde génération, trop somptuaire, de Supermarchés, en cassant ses prix dans des entrepôts austères.

Le bon marché de la distribution américaine trouve son explication dans ce cycle perpétuel (que l'on n'a pas, là-bas, réussi à paralyser comme on le tente contre Leclerc) et non dans les mérites spécifiques des Supermarchés à libre service.

Aucune concurrence

On l'a bien vu au Canada. Ce pays n'a jamais connu la première génération des Supermarchés austères. Au contraire, la distribution canadienne fut d'emblée « modernisée » par cinq grandes organisations fondées par de puissantes sociétés financières. En sept années, celles-ci évincèrent la moitié des commerçants indépendants (3) et concentrèrent dans leurs Supermarchés près de la moitié des ventes de détail effectuées au Canada. Cette « révolution commerciale » a-t-elle bénéficié aux consommateurs ?

Elle leur bénéficia si peu qu'une « Commission royale canadienne pour les prix alimentaires » a été chargée de découvrir, l'année dernière, pourquoi les prix de détail avaient augmenté de 10 % cependant qu'ils baissaient dans le même temps à la production. Le verdict de la Commission fut sévère :

1. Les réseaux de Supermarchés, quoique au nombre de cinq, ne se livrent aucune concurrence en matière de prix ;

2. Ils se concurrencent uniquement par des cadeaux en nature, des campagnes publicitaires extrêmement dispendieuses, le luxe des services offerts. « *Les Supermarchés,* écrit la commission, *ne sont nullement des unités de vente à bas prix de revient.* »

3. Pour accroître leur chiffre de vente et leurs profits, les cinq sociétés ont toutes poussé à l'achat des articles les plus coûteux et « *montré une grande habileté pour influencer le public dans ce sens. Elles attirent le consommateur par des rabais sur des produits isolés puis l'induisent habilement à acheter des produits chers. La nécessité d'une information impartiale du public sur la qualité réelle des produits est devenue impérieuse.* »

Ces conclusions du rapport canadien sont d'un intérêt particulier pour la France. Pas plus que le Canada, en effet, la France n'a eu jusqu'ici de Supermarchés, de la première génération — *à l'exception, justement des Centres Leclerc et de « discounters »* comme le Photo-Ciné Club du boulevard Sébastopol, à Paris. Les 33 Supermarchés qui viennent de s'installer et ceux qui sont annoncés, avec l'appui des grandes banques, appartiennent ou appartiendront tous au type « somptuaire » de la seconde génération.

L'un d'eux, qui fonctionne maintenant dans la région parisienne, prélève pratiquement les mêmes marges commerciales que le commerce traditionnel (malgré ses « prix choc » sur un petit nombre d'articles) à savoir : en moyenne, 15 à 18 % sur les produits alimentaires, et 20 à 25 % sur les non alimentaires. Les marges d'un Centre Leclerc sont de 9 % et 15 % respectivement.

Cette cherté des Supermarchés français, annoncés à grand renfort de publicité, est proprement structurelle : ils sont conçus au départ comme des commerces de luxe pour la qualité de leurs services et installations, et ce luxe est nécessairement payé par le consommateur, que l'on cherche à fasciner plus qu'à servir vraiment au moindre prix. La « Caisse des Dépôts », qui adjuge au plus offrant les emplacements commerciaux dans les nouveaux ensembles (jusqu'à 120.000 francs de pas de porte au m2) est coresponsable de cette situation.

Le franc-tireur

L'investissement nécessaire pour la création d'un Supermarché est actuellement estimé à 200 millions d'anciens francs, à amortir sur cinq à dix ans. Le chiffre d'affaires escompté est de 600 millions. Un calcul rapide donnera une idée des marges commerciales nécessaires pour rentabiliser ce genre de commerce :

	en millions
Amortissements (6 à 7 ans)	30
Intérêts du capital (7 %)	14
Loyer	4
Autres frais généraux	30
Total	78

Ainsi, en supposant des frais généraux très réduits (5 % du chiffre d'affaires), on aboutit, pour 600 millions de vente par an, à une marge commerciale qui, pour l'équilibre financier de l'affaire, peut difficilement être inférieure à 13 % (4).

L'offensive des Supermarchés contre M. Edouard Leclerc s'éclaire alors sous un jour nouveau : le grand commerce à base financière puissante — dont les partisans au sein du gouvernement et de l'U.N.R. affirment que « *seul, il peut apporter une solution véritable au problème de la distribution* » — ne peut, le voudrait-il, soutenir la compétition avec le franc-tireur de Landerneau. Celui-ci a réinventé pour son compte ce que les Américains appellent le « low cost discount department store » (magasin fruste à marges très réduites), seule formule de distribution véritablement populaire. Il a pu faire l'économie des campagnes de publicité coûteuses en méritant, par une baisse substantielle et scrupuleuse sur *tous* les articles, la meilleure des propagandes : celle qui se fait spontanément de bouche à oreille et qui repose en fin de compte sur un rapport de confiance.

Aussi, les ouvriers de l'arsenal de Brest délaissent depuis la semaine dernière le Supermarché de Landerneau (et d'autres villes du Finistère), malgré ses chromes, sa musique, ses articles vendus à perte, et sa publicité, pour l'austère magasin Leclerc.

MICHEL BOSQUET.

P.S. — *Les colonnes de « L'Express » sont, bien entendu, ouvertes aux dirigeants des grandes chaînes commerciales s'ils veulent répondre au reportage de Michel Bosquet.*

(2) Maison au rabais, autre forme de Supermarché.

(3) Et ce, non en les acculant à la faillite, mais en rachetant méthodiquement leurs fonds à des prix élevés.

(4) En pratique, les Supermarchés de taille moyenne déclarent supporter 18 % de frais au minimum ; l'un des plus importants de la Seine déclare 23 % — contre 6 à 9 % pour un Centre Leclerc.

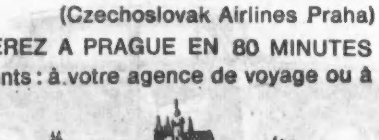
TCHECOSLOVAQUIE

une culture
séculaire toujours vivante
au sein des grandioses réalisations modernes

voyages collectifs ou individuels
cures - pêches - chasse - camping

divers circuits depuis Prague
pension complète de 18,50 à 62,75 NF tout compris
cours touristique avantageux (100 % de bonification)
bons d'essence (0,72 NF le litre)

avec un avion de la C.S.A.
(Czechoslovak Airlines Praha)
VOUS SEREZ A PRAGUE EN 80 MINUTES
Tous renseignements : à votre agence de voyage ou à



ČEDOK
OFFICE DE TOURISME TCHECOSLOVAQUE
32 AV. KLEBER - PARIS 16e - TEL. PAS 54-16

s.i.

ÉTATS-UNIS

Trois mois après

● *Pour la première fois depuis huit ans, le président américain a une politique.*

LA ligne a changé. Au cours des récentes semaines, le gouvernement américain a pris un ensemble d'initiatives qui portent la marque d'une vision cohérente. Alors que, huit années durant, la politique américaine a été décidée dans des « Conférences d'états-majors » arbitrées de loin et de haut, sous la pression des événements, par le président Eisenhower, désireux de concilier toutes les tendances, mais non de trancher dans le vif, un homme, aujourd'hui, tient la barre. Une nouvelle politique américaine se dessine.

Cela a commencé à la suite du dernier débat à l'O.N.U. sur le Congo : à la surprise générale, M. Stevenson, par sa modération, persuada la majorité des délégués afro-asiatiques de la bonne foi de son gouvernement, et coupa au délégué soviétique, M. Zorine, ses effets. Au lieu de pousser son avantage, il tendit ensuite la main au camp adverse. Les entretiens Gromyko-Stevenson, voire Kennedy-Gromyko sont devenus une habitude.

Ces entretiens portent sur le Congo, sur le Laos, sur le désarmement, sur la politique européenne même. Le tête-à-tête Washington-Moscou, que les gouvernements européens réussirent, quinze années durant, à empêcher, devient une réalité. M. Macmillan, puis M. Adenauer, montreront à Washington, lors de leur prochaine visite, un visage inquiet. Car le chancelier Adenauer, qui fut l'un des plus intimes conseillers de M. Dulles, est court-circuité dans le dialogue Est-Ouest, de même que le général de Gaulle et, dans une moindre mesure, M. Macmillan. M. Nehru, en revanche, est constamment consulté et ses suggestions sont le plus souvent adoptées : *« Trois fois j'ai écrit au président Kennedy,* a-t-il confié récemment à une personnalité africaine, *et trois fois il m'a répondu personnellement et de manière positive. »*

L'entrevue avec de Gaulle

M. Kennedy a personnellement adouci les termes de l'avertissement américain au sujet du Laos. Il a personnellement insisté pour que la délégation américaine à l'O.N.U. vote en faveur d'un débat sur l'Angola, contre l'allié portugais. Comme s'il cherchait avant tout à convaincre l'U.R.S.S., mais surtout le tiers monde, de la bonne foi américaine, le gouvernement des Etats-Unis a d'emblée adopté pour les négociations sur la cessation des expériences atomiques, à Genève, une position à mi-chemin entre la position soviétique et l'ancienne position américaine. Il se dit prêt à d'autres concessions. Il entamera sous peu, avec l'U.R.S.S., une « prénégociation » bilatérale sur tout le problème du désarmement, et il laisse murmurer à ce sujet :

que les Etats-Unis ne sont pas hostiles au plan Rapacki de désengagement en Europe; qu'ils souhaitent voir la Grande-Bretagne et la France renoncer à leur force nucléaire indépendante; qu'ils ne goûtent guère l'axe Paris-Bonn; qu'ils sont radicalement opposés à un armement nucléaire de l'Allemagne, sous quelque forme que ce soit; et que la force nucléaire « atlantique », proposée par le gouvernement Eisenhower, est définitivement enterrée.

LE PRÉSIDENT KENNEDY ET SON PRÉDÉCESSEUR AU COURS DE LEUR DERNIER ENTRETIEN. (A.P.)
Est-ce le déclin du Pentagone ?

Tout cela alimentera l'entrevue Kennedy-de Gaulle, le 31 mai, à Paris; on prévoit, à Washington, que plusieurs points seront vigoureusement débattus.

M. Dulles croyait à « l'essence agressive du communisme international » : l'éclatement d'un conflit local, à son avis, démontrerait la volonté de guerre d'une U.R.S.S. « perverse par nature », et devrait déclencher, en conséquence, des « représailles massives ». M. Kennedy est moins simpliste : il fait sa part aux accidents et aux processus incontrôlables. « *Notre armement,* vient-il de déclarer, *doit être assez souple pour que nous puissions explorer toutes les possibilités et poursuivre tous les efforts en vue d'une détente, de solutions pacifiques et d'un désarmement contrôlé. La diplomatie et la défense doivent se compléter l'une l'autre.* »

Est-ce la fin de la prépondérance du Pentagone ? Dans son projet de budget militaire, M. Kennedy demande la liquidation de 46 bases militaires (dont 21 à l'étranger), un accroissement de 8.000 hommes des forces classiques et la fabrication accélérée de fusées invulnérables (sur sous-marins ou bases mobiles). Et, pour bien marquer que les fusées sur bases invulnérables ne doivent plus être suspectées, comme les fusées actuelles sur bases fixes, de vouloir frapper le premier coup afin d'échapper à la destruction par l'adversaire (ce que le Pentagone appelle « stratégie préemptive »), M. Kennedy affirme solennellement :

que jamais les Etats-Unis ne frapperont les premiers ; que jamais ils n'emploieront les premiers des armes nucléaires stratégiques (engagement auquel les Britanniques eux-mêmes se sont refusés jusqu'ici) ; et que les forces américaines seront équipées et déployées de manière à ne pas dépendre, pour leur défense, d'armes nucléaires tactiques, en cas de guerres locales. (Ce dernier point bouleverse toutes les conceptions atlantiques et particulièrement celles du ministre de la Défense allemand, M. Strauss.)

A l'égard du tiers monde aussi, le style a changé. L'arrivée de casques bleus indiens au Katanga (qui démontre que leur envoi, quoi qu'en ait dit M. Hammarskjöld, fut parfaitement possible dès le début) ; les contacts qui se nouent entre gouvernements lumumbiste et anti-lumumbiste au Congo, en vue, semble-t-il, d'une action commune contre M. Tschombé ; le feu vert donné au Laos pour un gouvernement Souvanna Phouma et le départ prochain du prince Boun Oum (« homme fort », jusqu'ici, des Américains), tout cela se fait sous l'impulsion de Washington.

Réalisme intelligent

Ce réalisme intelligent et souple supprimera le handicap politique des Etats-Unis lorsqu'ils voudront soutenir avec l'U.R.S.S. la compétition qui importe le plus : celle, économique, pour le développement du tiers monde. M. Kennedy, sur ce terrain, sera-t-il aussi heureux ? « *Le peuple américain,* a-t-il dit, *devrait prendre la tête de la révolution mondiale contre la faim, la maladie et l'ignorance. Nous avons permis au communisme de prendre sur nous l'avantage. Nous sommes apparus comme des défenseurs du statu quo.* »

Et il a proposé que les Etats-Unis cessent de financer des gouvernements tyranniques et leurs élites féodales, pour faire dépendre l'octroi de leur aide de réformes garantissant que l'assistance fournie bénéficiera d'abord aux masses.

M. Kennedy prévoit l'unification des organismes d'aide (avec leurs 52.000 fonctionnaires) ; le remplacement des dons — toujours humiliants pour le bénéficiaire, et facilement *consommés* au lieu d'être *investis* — par des prêts à long terme à taux d'intérêt faible ou nul ; la planification à long terme de ces prêts (augmentés de 40 %) et des économies qui la reçoivent ; l'encouragement de réformes profondes (agraire, scolaire, fiscale) dans les pays bénéficiaires.

Des zones d'ombre

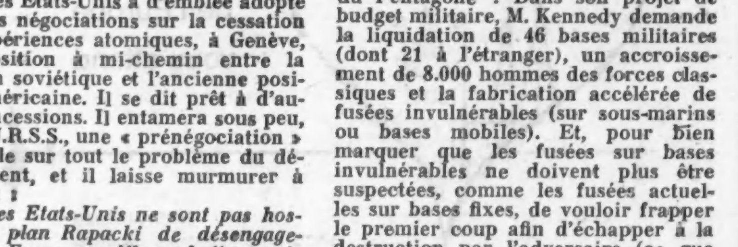
Un nouveau départ est donc pris. Il reste, cependant, des zones d'ombre. Dans une brochure officielle, le gouvernement américain vient de réaffirmer cette semaine son hostilité au régime castriste, seul gouvernement d'Amérique latine, pourtant, à avoir réalisé les profondes réformes nécessaires. Il n'accepte de stabiliser les cours des matières premières (dont l'effondrement prive de 20 %, voire plus, de leurs ressources, les plus pauvres des pays assistés) que sur une base bilatérale — ce qui permet toutes les discriminations entre pays « sages » et « insoumis » du tiers monde. Enfin, il stipule que 80 % de l'aide prévue « *sera dépensée directement pour l'achat de biens et services bénéficiant à l'économie américaine.* »

Cette clause est sûre de se heurter à l'opposition du tiers monde, sensible au « néo-impérialisme » sous toutes ses formes ; car elle signifie que les biens d'équipement fournis par l'Amérique demeureront rares ; que la cherté des produits américains amputera l'aide fournie d'une partie de sa valeur ; et surtout que la dépendance des pays assistés ne sera pas diminuée.

Bref, la politique américaine de développement du tiers monde — négligé par les capitaux privés, paralysé dans l'accumulation de capitaux propres par les rapatriements de bénéfices qu'opèrent constamment les sociétés étrangères — est encore loin d'être au point. Peut-être faudrait-il que les Etats-Unis, dans leur compétition économique avec l'U.R.S.S., essuient des revers bien visibles, pour que le gouvernement Kennedy puisse soumettre au Congrès, avec quelque chance d'être écouté, des propositions moins conservatrices.

Mais des initiatives plus audacieuses ne paraissent plus impossibles. Le tournant a été pris, la direction esquissée. Le chemin couvert par le nouveau gouvernement en trois mois est assez impressionnant.

M. B.



6190 NF + TL
vidange tous les 5000 Km seulement

Départ pour le Printemps... ...en ETOILE 6
la moins chère des 6 chevaux

L'Etoile 6 cv... joie de partir en famille dans une voiture gaie, spacieuse et confortable équipée du fameux moteur RUSH 5 paliers

SIMCA

HAVAS

MARDI A JÉRUSALEM...

par ROBERT BADINTER

MARDI, s'ouvrira à Jérusalem, devant le monde attentif, le procès exceptionnel d'Adolf Eichmann.

L'accusation a retenu, contre l'ancien Hauptsturmführer S.S., le crime contre l'humanité. Le génocide a trouvé ainsi, en notre temps, qui en demeure marqué, son expression juridique. Crime contre l'humanité, parce qu'au-delà des victimes, il atteint tous les hommes en déniant à certains d'entre eux le droit le plus élémentaire : le droit de vivre.

Six millions de morts juifs anonymes donnent à ce procès sa terrible dimension. Mais, au-delà du réflexe d'horreur, qui appelle le châtiment immédiat, le cas d'Eichmann requiert le plus difficile effort de lucidité sans lequel cette entreprise de justice se révélerait sans portée.

Il est facile, en effet, d'écrire qu'Eichmann a assassiné six millions de Juifs. En portant à son compte ce massacre, les hommes s'en trouveraient libérés. Eichmann exécuté, le monde, aux mains lavées, pourrait poursuivre commodément son train. Cette foule immense de misérables et d'enfants dans les chambres à gaz ne serait plus qu'un fait divers, plus horrible sans doute que ceux quotidiennement relatés, mais, par le châtiment du coupable, voué comme eux à l'oubli des bonnes consciences. S'il devait en être ainsi, l'entreprise de justice poursuivie à Jérusalem se révélerait sans portée. Mieux aurait valu alors l'exécution sommaire dans la nuit argentine, mettant un terme au défi d'une existence criminelle plus longtemps poursuivie. Ce que l'on est en droit, au contraire, d'attendre du procès, c'est que, dégageant le rôle exact d'Eichmann dans ce complexe de haine et de mort, les hommes prennent enfin conscience de l'immensité du crime lui-même à travers, mais au-delà de la culpabilité du criminel.

Ingénieur infatigable

Cet ingénieur de l'extermination, ce pourvoyeur des fours crématoires qui parcourait, infatigable, l'Europe occupée, de capitales en camps de concentration, comme un voyageur de commerce, ainsi qu'il se plaisait à le dire ; cet Eichmann de la « Solution Finale » n'est pas, en effet, jailli en 1942 tout armé de la volonté de ses chefs : Himmler et Heydrich. Avant le colonel S.S. qui « traitait », en Hongrie, selon son propos, un demi-million de Juifs convoyés à Auschwitz par trains de mort ou marche forcée, un fonctionnaire minutieux avait vécu tous les moments de cette entreprise monstrueuse, mais dont la logique est déjà inscrite tout entière dans le choix initial de l'antisémite.

Eichmann avait choisi de servir l'antisémitisme, raison d'Etat du IIIe Reich. Pas à pas, dès lors, la carrière d'Eichmann devait suivre la Passion des Juifs.

Le maître avait décidé que les Juifs devaient être éliminés de la communauté allemande. Les lois de Nuremberg de 1935 ont codifié, en conséquence, l'éviction des Juifs de toutes les activités du Reich. Eichmann se consacra à leur bonne exécution. L'étoile jaune vint marquer à la poitrine chaque Juif d'Allemagne. C'est Eichmann qui présida à la distribution des étoffes. L'Autriche est annexée, l'expulsion des Juifs autrichiens, dépouillés au préalable de leurs biens, est ordonnée : Eichmann, installé à Vienne, au palais Rothschild, l'organise, avant de la poursuivre en Allemagne puis en Bohême et Moravie. Sur l'« Exodus », errant avec sa cargaison de misérables, flotte en réalité le pavillon noir d'Eichmann.

EICHMANN EN DÉTENTION, QUELQUE PART EN ISRAEL (*). (A.F.P.)
Sur « L'Exodus » flottait son pavillon noir.

Les ordres reçus

La guerre, qui enferma le Reich dans ses conquêtes, interdit l'émigration forcée vers l'étranger d'hier, devenu l'ennemi. Mais le but demeure l'élimination des Juifs de tout l'empire du Reich. La logique commandait dès lors la « Solution Finale ». Le vieux slogan de tous les antisémites du monde « Mort aux Juifs », devenait réalité. Les Juifs allaient mourir. Par milliers, de tous les pays d'Europe, les trains s'ébranlèrent à la nuit. Par millions, les Juifs d'Europe marchaient à la chambre à gaz. Penché sur ses statistiques, Eichmann, attentif, veillait à ce que le rythme des convois s'accélérât. Parfois, en visite à Auschwitz chez son ami le commandant du camp Hoess, qui l'accueillait avec sa femme et ses enfants dans sa maison meublée de bois clair, style S.S., située dans l'enceinte même du camp, Eichmann contemplait le visage apocalyptique de la « Solution Finale ». Le lendemain, il repartait vers Budapest ou Paris, partout où l'appelaient ses devoirs dans l'Europe de la croix gammée.

Dans la carrière d'Eichmann, s'inscrit ainsi l'antisémitisme en action. De l'étude des lois qui mettent les Juifs hors la loi, au règlement des convois qui aboutissent à la chambre à gaz, pas de discontinuité. Il s'agit toujours d'éliminer les Juifs de la communauté. Eichmann, serviteur modèle de l'antisémitisme, devait, de la mise au point des textes raciaux, aboutir au génocide. La voie était tracée qu'ouvrait le choix initial. Pour la parcourir, il suffisait d'obéir aux ordres reçus.

Bourreau volontaire

De cette obéissance même, Eichmann va sans doute, pour sa défense, se réclamer. Comme la nation allemande en sa quasi-unanimité, Eichmann ne décidait pas : il exécutait. Et la passion qu'il a mise à accomplir les ordres reçus, loin de l'accabler, marque selon lui le sens rigoureux de ses devoirs. Où donc serait le crime pour le citoyen serviteur d'un Etat fondé sur le racisme ?

Et, pourtant, le crime d'Eichmann est éclatant. Nombreux sans doute, et plus qu'ils ne veulent l'avouer, sont les Allemands qui ont connu la « Solution Finale », tandis qu'elle déroulait ses convois. Mais le crime individuel se manifeste au sein du crime collectif quand l'individu, en connaissance de cause, choisit d'en assumer la responsabilité directe en devenant, parmi tous les autres, l'exécuteur efficace, le bourreau volontaire d'un massacre exercé par vocation pour le compte d'une société criminelle. Eichmann, fonctionnaire du crime, qui l'a recherché, goûté, accompli, doit aujourd'hui en rendre compte aux hommes.

« Je n'ai pas voulu cela »

Mais cette délégation criminelle d'une société à un individu ne doit pas faire oublier le crime collectif. L'horreur des camps d'extermination, ces enfants consumés avec ces vieillards, un peuple entier marchant dans le martyre vers la mort, que l'antisémite ait enfin le courage de regarder en face la vision de l'homme que son choix implique. Devant ces vies évanouies dans la forêt polonaise, que l'antisémite ne dise pas : « Je n'ai pas voulu cela. ». Car cela, c'est-à-dire l'abjection de la souffrance, la mort des innocents, l'antisémite l'a accepté d'abord, dès qu'il dénie au Juif la simple qualité d'être, comme lui-même, un homme. Simplement, dans l'Histoire, l'antisémite s'en est remis à quelques Eichmann du soin monstrueux d'exécuter la besogne. Qu'Eichmann en réponde, c'est justice. Mais invisible et présent à ses côtés, qu'enfin comparaisse devant les hommes le racisme tout ruisselant d'orgueil et de sang. Que le monde prenne conscience qu'on juge là, au-delà du bourreau, le crime originel qui l'animait et dont il ne fut que l'instrument. Telle est la raison d'être de ce procès et pourquoi il fallait qu'il eût lieu.

Pour la première fois dans l'Histoire, le racisme enfin est, à Jérusalem, au banc des accusés. Le peuple juif, délégataire au long des siècles de tant de souffrances et d'injustice, doit maintenant assumer la responsabilité de la Justice. L'antisémitisme, aujourd'hui apparemment apaisé et comme repu par le carnage récent, n'est qu'un des aspects du crime fondamental de racisme. En lui, l'antisémitisme se perd comme les millions de Juifs assassinés se fondent dans la masse immense des victimes du racisme qui déroulent leur procession tragique dans l'Histoire. Par le Noir lynché en Afrique du Sud, le « Raton » torturé dans les douars, le Blanc assassiné au Congo, la chaîne des tortures se tend à travers ces jours que nous vivons et se lie à celles des ghettos martyrisés. C'est pourquoi, au-delà du crime contre le peuple juif, Eichmann répond du crime contre l'humanité. Car, en chaque Juif assassiné, mourait, comme en chaque victime du racisme, l'homme qui est chacun de nous.

Et parce que le crime est à la mesure du monde, il eût été préférable que des hommes de toutes les confessions, issus de tous les pays ravagés par le racisme, soient appelés comme jurés à ce procès exceptionnel. Qu'enfin ce soit la conscience du monde, prise en la personne de tels juges, qui prononce la condamnation. Mais puisque se dérobe encore l'organisation judiciaire internationale, pourtant indispensable, il est bon, il est juste que ce procès s'ouvre à Jérusalem.

« Accusé Eichmann, levez-vous. »

L'heure est venue où le délégué du racisme, ramené de l'autre côté du monde à ses juges après quinze ans révolus, va répondre, devant les hommes, du crime millénaire, plus chargé encore en notre temps de larmes et de sang.

ROBERT BADINTER.

(*) Au fond, l'inspecteur de police A. Less ; assis, le juge A. Bach, d'Haïfa ; à droite, l'officier de police E. Hoffstetter, sous-chef du service de recherches « 06 » créé spécialement pour l'affaire Eichmann.

les IMPERMEABLES
et les COSTUMES
de
Jack Romoli
exclusivités masculines
38, AVENUE VICTOR-HUGO
187, bd SAINT-GERMAIN

UN VOYAGE MAGNIFIQUE...
...MAINTENANT A VOTRE PORTÉE !
CROISIÈRE AUX TERRES SAINTES ET PAIENNES
m/s "CABO SAN ROQUE"
18.000 tonnes - Entièrement climatisé
30 Juillet - 12 Août
GRECE - TURQUIE - RHODES
LIBAN - JERUSALEM - ISRAEL
Renseignements et Inscriptions :
Toutes Agences de Voyages agréées et
LUCIEN RODRIGUES-ELY S.A.
Agents Maritimes depuis 1826
Siège social à MARSEILLE
5, rue Beauvau, 5
Tél. 20-81-40
Bureau à PARIS
11, rue Tronchet, 11
ANJ. 53-39 - 57-85

faites pas l'œuf
sortez de votre coquille !
courez au club méditerranée
8, RUE DE LA BOURSE PARIS - RIC. 43-39
siné

(COMMUNIQUÉ.)

MADAME EXPRESS

Cette semaine Mme Express a :

● ***Interrogé*** une spécialiste de la peau pour savoir pourquoi beaucoup de femmes (et d'hommes) ont actuellement les mains très gercées et toute la peau sèche. Il paraît que ce phénomène général est dû à la clémence du printemps qui nous a fait vivre jusqu'à la semaine dernière dans une atmosphère complètement desséchée. Pour remédier à cet inconvénient, il faut employer non une crème grasse (comme on le fait en hiver) mais une crème hydratante. Madame Express a vérifié ce conseil qui se révèle très judicieux.

● ***Apprécié*** dans la nouvelle collection des matelas Rachet, un ingénieux système de capiton. Pour remplacer le pompon de coton (qui a une fâcheuse tendance à s'en aller) ou le bouton (que certaines personnes sentent à travers le drap) ce fabricant vient de mettre au point un très petit bâtonnet de matière plastique transparente. Il tient aussi bien la toile en place, mais résiste à plusieurs années d'usage et ne se perçoit absolument pas au toucher.

● ***Essayé*** 9 ou 10 paires de chaussures sans hâte, sans honte et sans... vendeuse. Un Self-Service de chaussures fonctionne en effet à Boulogne comme un magasin d'alimentation ou un restaurant. La formule est d'autant plus agréable que les prix sont très bas surtout pour les modèles d'enfants et de sport. Quelques exemples :

- Chaussons de feutre rouge, ou marine à élastique et semelle de buffle. 9 NF 95 (pour enfants).
- Basket : 16 NF 50 (pour enfants).
- Mocassins cuir marron ou miel, semelle crêpe, piqûres sellier : 26 NF.
- Sandales à lanières blanches ou marron en cuir, importation italienne : 19,90 NF.

(Trianon, 175 bis, boulevard Jean-Jaurès, Boulogne, succursale « Vedette » à Strasbourg).

● ***Accroché*** un poisson d'avril inédit et fort sympathique au dos... de sa porte de cuisine. En toile et feutrine de couleurs vives, il se nourrit exclusivement de morceaux de pains coupés s'il est rond, de baguettes, de flûtes et de bâtards s'il est long. (Création S. Deschamps, 15 NF, Galeries Lafayette.)

● ***Nettoyé*** en une minute et sans aucune difficulté un pinceau maculé de peinture-laque (la plus difficile à enlever). Il suffit de placer le pinceau, jusqu'au talon, dans un solvant spécial, de le laisser tremper trente secondes, de rincer à l'eau courante et de laisser sécher. Le pinceau est impeccable et prêt à servir à nouveau. Non corrosif, ce solvant peut également nettoyer mains et récipients après les travaux de peinture. (Brush Cleaner Novémail, 9 NF 90 le litre, chez les droguistes.)

● ***Noté*** à l'intention des étudiants parisiens candidats à une bourse d'enseignement supérieur les dates limites pour déposer leurs dossiers : 15 juin pour les bourses du certificat d'études littéraires générales, de licence et de D.E.S., et 1er août, pour les bourses de C.A.P.E.S. et d'agrégation. Attention : il est recommandé de ne pas envoyer les dossiers par la poste, mais de les remettre directement. Des chemises-notices sont disponibles au Secrétariat de la Sorbonne, 6 Galerie Rollin, dès maintenant.

● ***Appris*** que la politique du circuit court venait de s'étendre à la confection. 1.500 détaillants ont en effet décidé de s'associer directement avec une douzaine de fabricants pour supprimer plusieurs intermédiaires et abaisser ainsi les prix de 15 à 25 %. Madame Express a remarqué chez le premier détaillant parisien qui applique la formule PRODISS (tout en conservant ses rayons traditionnels) : des chemises en Mérylon traité Minicare, col italien, poignets mousquetaire : 38 NF ; des pull-overs décolletés en V, manches diminuées, laine fine : 42 NF 50 (existent en gris, marine, marron, beige, ciel, etc.). En revanche, le rayon « Femmes » est beaucoup moins concluant. Cependant la formule semble intéressante et l'effort PRODISS digne d'être encouragé.

(Charpentier.)

HOMMES : un art difficile ***(voir pp. V, VI).***

● ***Découvert*** un aspect insolite du marché immobilier. Dans certains quartiers de Paris, dotés d'espaces verts mais où il ne reste plus une parcelle de terrain à construire, quelques propriétaires d'hôtels particuliers ont eu l'astucieuse idée de vendre leur toit (au prix du mètre carré construit). Sur cette base, d'ardoise, de tuile ou de béton, l'acquéreur élèvera la maison de ses rêves. Chère, mais... avec une jolie vue.

● ***Compté*** les gouttes d'un médicament sans s'énerver, sans se tromper, et sans recommencer plusieurs fois, grâce à la bonne idée d'un laboratoire qui a remplacé le classique compte-gouttes par une seringue de matière plastique, graduée (de 5 à 20 g.). Il suffit de prélever dans la seringue la quantité de liquide prescrite puis de « l'injecter » dans le verre.

UNE CHAINE... HAUTE FÉMINITÉ

LES statistiques viennent de donner raison aux spécialistes du vêtement : le prêt à porter a subi au cours des deux dernières années une crise assez grave.

Depuis 1958 le budget « élégance » de la Française moyenne a diminué. D'autre part le climat n'a pas favorisé la vente saisonnière : l'été dernier a été trop frais et l'hiver trop chaud.

Du tisseur au marchand, en passant par le grossiste et la boutique couture, tout le monde s'est plaint.

Les favoris

Sauf... certains détaillants, exceptionnellement favorisés et dont le chiffre d'affaires s'est développé en raison inverse du mouvement général.

Pourquoi ? Sans doute parce qu'en période de crise, la vente se transforme complètement. Quand la femme achète *moins*, elle achète *mieux*.

Une cliente qui dispose d'un budget très limité pour renouveler sa garde-robe devient beaucoup plus exigeante.

● SUR LE PLAN QUALITÉ : il est indispensable que le vêtement « tienne » pendant plusieurs saisons.

● SUR LE PLAN ÉLÉGANCE : la robe, le tailleur ou le manteau devront « faire de l'effet », c'est-à-dire remplacer facilement un article plus cher ; être parfaitement conçu et réalisé.

L'hésitation devient de rigueur : la cliente, plus difficile, ne se décide que si elle a pu *comparer* longuement.

A Paris et dans plusieurs villes de province, de grandes artères se sont spécialisées dans la mode. Elles représentent une exposition permanente et répondent ainsi à ce besoin de choix.

Une bataille

Dans chacune d'elles, certaines maisons se distinguent nettement et deviennent les « chefs de file ». Ce sont elles qui, au cours de la crise qui vient de se produire, ont gagné la bataille des prix et de la qualité.

Leur réussite n'est pas un hasard. Elle représente des années d'effort, d'une part pour améliorer constamment les matières premières, la coupe, les finitions, d'autre part pour « compresser » au maximum les prix de vente au détail.

Une chaîne de détaillants est même parvenue à faire baisser nettement ces prix tout en maintenant une collection de grande classe.

Elle comprend cinq maisons :

ELDA : 48, rue de la Chaussée-d'Antin, à Paris.

ELDA : 84, rue du Gros-Horloge, à Rouen.

RIVOLI-CHIC : 51, rue de Rivoli, à Paris.

S.V.P. : 47, rue Jean-Jaurès, à Brest.

CLAUDE : 89, rue de Siam, à Brest.

Leurs méthodes de vente sont parfaitement adaptées aux besoins de la clientèle. Elles savent être à la fois de petites maisons et de grandes maisons.

● PETITES MAISONS parce qu'elles accueillent chaque cliente comme si elle était leur « unique » cliente, en lui affectant une vendeuse attitrée qui la conseille et la connaît aussi bien que la couturière d'une petite ville connaît ses « pratiques » et sait ce qui leur va.

● GRANDES MAISONS parce que Elda, Rivoli Chic, S.V.P. et Claude disposent d'un stock très important. Dans tous les domaines, le choix est possible, qu'il s'agisse de tailleurs classiques ou de manteaux du soir, de vêtements de peau ou de robes de mariée. L'importance de la chaîne permet de renouveler et de compléter sans cesse les collections pour leur faire suivre la mode de plus près.

Trois formules

Mais il ne suffit pas qu'un vêtement plaise à une cliente. Il faut aussi qu'il lui aille. Plusieurs formules sont possibles :

● LE PRÊT A PORTER IMMÉDIAT : dans une même taille, plusieurs longueurs de jupes, plusieurs longueurs de bustes permettent de trouver le vêtement *réellement* « prêt à porter ».

● LE PRÊT A PORTER PERSONNALISÉ : chaque femme a « son problème » et si une silhouette ne correspond pas exactement aux normes établies, ou si une cliente désire apporter une modification personnalisant la robe ou le manteau qu'elle achète, un atelier spécial est à son service. Il retouche, adapte, transforme, et le fait... rapidement.

● LE « SUR MESURES » : une cliente peut choisir un modèle et le faire réaliser dans le coloris de son choix et à sa taille : il lui faudra seulement un peu plus de patience (huit jours en général).

(Charpentier.)

1) « PAQUERETTE » DE BLONCO. 2) « LYS » DE SILCRET.
Pour toutes les occasions.

(Charpentier.)

3) « PANORAMA » DE JANINE. 4) « EROS » DE SOG.
Pour toutes les femmes.

Les mois-cérémonies

Pour mener à bien ces trois formules, Elda et ses succursales font appel à des fournisseurs de plusieurs catégories : les fabricants aux noms célèbres et les artisans.

Les uns apportent à la collection des éléments stables assez classiques, et de très belle qualité. Les autres y mettent une note plus fantaisie : le dernier détail à la mode, le « petit air de Paris ». Ils produisent des modèles en nombre limité qui évitent aux femmes de désagréables « coïncidences ».

Ils permettent aussi d'actualiser les collections et surtout de répondre très rapidement à la demande « occasionnelle ».

Avril, mai et juin sont les mois-cérémonies par excellence: premières communions, fiançailles, mariages posent des problèmes « mode » tous différents les uns des autres.

Il n'y a plus de « règles absolues » dans ce domaine et les invités sont quelquefois embarrassés pour trouver la tenue qui ira parfaitement pour le jour « J » et deviendra ensuite un « numéro » pratique de la garde-robe printanière.

La chaîne Elda s'est spécialisée dans ces articles : une expérience qui porte sur plusieurs milliers de « cas » lui a permis de cerner le problème et de mettre au point toute une gamme d'ensembles qui feront d'excellentes tenues « mixtes ».

Le ciel et le toit

— Si vous prévoyez plusieurs cérémonies ou fêtes « à ciel ouvert » ainsi que des soirées, une excellente formule : le manteau habillé et léger que vous porterez sur n'importe quel fourreau noir et vous « dépannera » dans de nombreuses occasions.

● EN SHANTUNG assez ample, grand col rond ou ras du cou, poches plaquées, coloris : rose, beige, gris perle, blanc, marine : 159 NF.

● EN SHETLAND, ras du cou, 189 NF.

● EN ALPAGA « cristal », grand col châle, coloris : beige, ciel, rose, marine.

— Si vous préférez les « matinées » aux « soirées » et participer à des cérémonies sans histoires : choisissez le tailleur classique ou fantaisie, il vous permettra de « passer partout ».

● STYLE CLASSIQUE : de chez Blonco, la jupe droite et la veste « tailleur » en alpaga : 290 NF (*photo n° 1*).

● STYLE «CHANEL» : de chez Silcret jupe droite, veste ras du cou bordée de tresse rouge, boutons boules, rouges également, 170 NF (*photo n° 2*).

● STYLE « DÉCONTRACTÉ » : de chez Sog, jupe droite, veste sans col, gros boutonnage, petites poches verticales en shantung : 179 NF (*photo n° 4*).

● STYLE « COUTURE » : de chez Janine, robe de shantung à petite ceinture, veste assortie col-cravate asymétrique, 199 NF. (*Voir photo n° 3.*)

— Si vous appartenez à la catégorie des hôtesses et prévoyez une ou plusieurs réceptions sous votre toit, la robe simple mais chic est de rigueur :

● PLISSÉE en tergal imprimé noir et blanc, col cravate : 119 NF.

● CLOCHÉE en shantung avec plastron lingerie, manches courtes, taille longue : 109 NF.

● AMPLE en voile de coton rayé noir, marine et vert, grand décolleté italien plongeant dans le dos : 189 NF.

● CHEMISIER en soie sauvage, jupe droite ou plissée, tous coloris pastels : 149 et 159 NF.

Dans chacune de ces catégories, les possibilités varient à l'infini : les matières et les couleurs prennent toutes les formes, et s'adaptent à toutes les occasions et à... toutes les femmes !

Cette page spéciale d'annonce est présentée par : ELDA, 48, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris ; ELDA, 84, rue du Gros-Horloge, Rouen ; RIVOLI-CHIC, 51, rue de Rivoli, Paris ; S.V.P., 47, rue Jean-Jaurès, Brest ; CLAUDE, 89, rue de Siam, Brest.

Modèles de : BLONCO, 18, rue des Petites-Ecuries ; JANINE, 5, rue des Filles-Saint-Thomas ; SILCRET, 6, rue Béranger ; SOG, 10, rue Oberkampf.

ENQUÊTE

Tout, sauf la griffe

● *A deux cents kilomètres de Paris, une robe de couturier coûte trois ou quatre fois moins cher.*

Si proportionnellement, on trouve depuis quelques années plus de provinciales élégantes que de Parisiennes, c'est parce que la haute couture est en train d'accomplir un sérieux effort de décentralisation.

Les Parisiennes, en effet, n'ont pas de chance. Leur ville (et autour d'elle un rayon de 200 km.) demeure chasse gardée pour la haute couture. Seule exception à la règle de la reproduction interdite : le droit de regard qu'achètent certains grands magasins et confectionneurs. Mais il s'agit d'un droit très limité.

Secrets en papier

Depuis 1947, en revanche, la Chambre Syndicale de la Couture a créé ce que l'on appelle aujourd'hui la « carte verte ». Pour 5.000 anciens francs (cette somme minime ne représente qu'une participation aux frais d'établissement de la carte) les maisons de couture de province peuvent assister à une présentation dans l'ensemble des grandes maisons adhérentes de la Chambre Syndicale, sans engagement d'achat.

Mais la carte verte leur donne également le droit d'acheter des patrons, parfois en toile, le plus souvent en papier (1), le droit de recopier « mot à mot » les modèles et la possibilité de se procurer les tissus utilisés par le couturier. Une griffe d'origine authentifie alors le patron.

Peu répandue jusqu'ici, la carte verte a été délivrée cette saison à 80 maisons françaises, et exclusivement provinciales. (Il y en a 15 à Marseille, 14 à Lyon, 6 à Toulouse, 1 à Lille, 1 à Rennes, etc.).

Ces 80 maisons calculent ensuite librement leurs prix : souvent ils n'atteignent pas le quart de ceux pratiqués par les grandes maisons parisiennes.

En prise directe

Mais il y a mieux. Quelques rares maisons de couture provinciales ont été choisies par les couturiers eux-mêmes pour leur servir, en somme, de représentants en prise directe. Nous sommes allées interviewer la directrice de l'une d'entre elles : Mme Lavigne-Messe, à Rennes. Depuis douze ans elle collabore étroitement avec Dior et possède l'exclusivité des modèles de ce couturier pour les cinq départements bretons.

Dans des salons gris et blanc dont les hautes fenêtres donnent sur le Palais de Justice, Madame Express a assisté au défilé de la collection de printemps 1961 : une soixantaine de modèles, spécialement choisis par Mme Lavigne-Messe en fonction de sa clientèle et passés par les mannequins Dior, venus tout exprès de Paris. Les deux cent cinquante spectatrices avaient presque toutes endossé pour la circonstance un tailleur ou un ensemble Dior. Sauf une, la préfète, trop nouvelle venue à Rennes pour avoir déjà rallié les rangs des fidèles.

En fait, concilier les nécessités de la vie en province, et les impératifs saisonniers d'une mode d'avant-garde est un véritable casse-tête.

— *Je ne l'imaginais pas lorsque nous avons débuté avec, en tout et pour tout, cinq modèles*, dit Mme Lavigne-Messe. *Aujourd'hui, nous avons trente employés et c'est déjà trop peu. Il faut tout faire soi-même. Choisir les modèles à Paris d'abord (j'assiste en moyenne quatre fois à la collection avant de me décider complètement).*

Rencontres en combinaison

Guider les clientes en luttant discrètement pour qu'elles ne choisissent pas ce qui ne leur va pas ou ce que leur meilleure amie a déjà choisi.

Leur faire admettre une nouvelle ligne (cette année, toutes demandent si les jupes clochées pourront ensuite se transformer en jupes droites).

S'arranger pour que toutes ces dames, qui se connaissent, ne se rencontrent pas en combinaison : elles refusent d'essayer en cabine, elles veulent s'imaginer dans un cadre semblable à leur propre maison rennaise.

— Qu'achètent-elles le plus ? Des tailleurs ? Des manteaux ?

— *Non, tout se vend. En province, on se rencontre trop souvent pour porter toujours la même toilette.*

— Choisissent-elles toujours les modèles les plus « sages » ?

— *Pas forcément. Cette saison, nous avons vendu plusieurs robes de mousseline imprimée. Mais il arrive qu'elles achètent un modèle très audacieux pour le porter non à Rennes, mais à l'occasion d'une sortie parisienne ou dans un casino pendant les vacances.*

Un costume breton

Cependant, au passage de certains modèles, l'assistance murmurait : « Ce n'est pas mettable ici, mais c'est joli ». Pourquoi les avoir choisis ?

— *Parce que*, avoue Mme Lavigne-Messe, *nous avons besoin de quelques chocs pour créer l'ambiance. Mais, bien sûr, nous savons que nous ne les vendrons pas.*

A peine la collection terminée, les clientes se précipitent pour essayer les modèles. Il faut se dépêcher de faire son choix : les premières communions commencent début mai.

Une dame d'un certain âge enfile une adorable robe grise à jupe plissée à partir des hanches. « *Ça me fait un drôle d'effet !* » s'exclame-t-elle ». Son amie qui l'accompagne déclare *ex abrupto* : « *Ça me fait penser aux costumes bretons.* »

La taille basse fait un peu peur à ces traditionalistes. Hésitantes, elles sont presque toujours conquises lorsqu'elles s'aperçoivent qu'elles peuvent entrer (sinon respirer) dans un modèle qu'elles n'imaginaient que sur un mannequin ultra-mince, ultra-maquillée et ultra-désinvolte. Economes, elles pensent toutes aux éventuelles transformations possibles l'année prochaine, mais ne parlent pas de prix. C'est une clientèle aisée, qui paye rubis sur l'ongle, avec, semble-t-il, une totale ignorance de ce que tant de Parisiennes appellent « la bonne affaire ».

Un pas à franchir

Mais pour certaines Parisiennes, « la bonne affaire » se cherche justement chez les couturiers de province. Un exemple, Mme Benedetti, femme du préfet de la Seine, qui fut en poste en Ille-et-Vilaine, fait deux fois par an un voyage à Rennes pour commander sa garde-robe. Prix de revient, compte tenu du voyage : le tiers du même vêtement commandé dans les salons parisiens du couturier. Nous avons entendu parler de femmes élégantes qui accompagnent leur mari en voyage d'affaires à Marseille ou à Dijon pour ce motif futile.

Il s'agit encore d'un luxe, mais de la couture au prêt-à-porter, il n'y a qu'un pas, que les couturiers ont déjà franchi à l'étranger. Quand, à 200 kilomètres de Paris, la reproduction des modèles sera autorisée sur une grande échelle, les Parisiennes envisageront sans doute deux fois par an de très sérieux « voyages de mode ».

(1) Sauf chez Balenciaga qui a toujours refusé de vendre des toiles.

(Jacques Brée.)

PRÉSENTATION DE HAUTE COUTURE A RENNES.
La préfète était là.

SANTÉ

Conserves atomiques

● *Les Russes et les Anglais mangent des légumes et des œufs irradiés. Ce sera bientôt notre tour.*

Des vaches ont donné du lait radio-actif parce qu'elles broutaient l'herbe qui pousse autour des centrales atomiques.

Cette nouvelle date d'il y a dix ans à peine. A l'époque, elle affola l'opinion. Que lisons-nous aujourd'hui ?

En Angleterre, des poulets et des porcs sont nourris exclusivement avec des céréales irradiées. Aux U.S.A., huit générations de rats ont été alimentées exclusivement (et sans le moindre accident) avec des aliments soumis à des doses plus ou moins fortes de radiations ionisantes. Des volontaires de l'armée U.S. et des objecteurs de conscience prennent la relève des rats : ils vont être nourris pendant trois mois d'aliments irradiés. Les Russes mangent déjà des « pommes de terre atomiques », l'utilisation du rayonnement gamma pour empêcher la germination de ces estimables tubercules étant légalement reconnue en U.R.S.S.

Le dosage en rads

En France, la société *Conservatome*, créée depuis 1955, dispose d'une installation d'irradiation aux environs de Lyon, prête à fonctionner de façon industrielle, dès que des expériences auront reçu l' « imprimatur » officiel. Sous l'égide de l'O.E.C.E., un Centre Européen d'Information pour l'Irradiation des Aliments s'est ouvert à Saclay, où se trouve également, dans une casemate proche de la pile E L 3, une installation permettant d'irradier,

→

LE COURS D'ASSAS
76, rue d'Assas (VIe)
organise à partir du 10 avril 1961
des séances de REVISIONS
et de RATTRAPAGE Toutes matières
en vue de la préparation aux divers BACCALAURÉATS
par groupes de 3 élèves à domicile
JUSQU'AU MOIS DE JUIN
BAB. 49-01 LIT. 20-18

bientôt... Maman!
167, BD MONTPARNASSE
vient d'ouvrir une
BOUTIQUE
dans les grands Magasins du
BON MARCHÉ

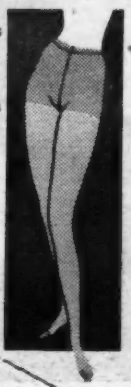
Claire Comte
COLLECTION DE PRINTEMPS
ET ROBES DE MOUSSELINE
17, boulevard des Capucines, PARIS (2e)
OPE. 80-34 - OPE. 00-25

LORÈNE
COLLECTION DE PRINTEMPS
66, AV. VICTOR HUGO
PARIS
PAS. 43-33

13 ou 14 ans...
Elle veut des bas
mais ne veut pas être gênée

offrez lui un
Mitoufle
elle sera tellement à l'aise

Le Mitoufle
est un combiné bas
et slip
NYLON Helanca
qui supprime
tous les problèmes
d'attache de bas
et laisse la femme
merveilleusement
libre.
Se fait en 8 tailles
avec ou
sans couture
Nylon et
NYLON Helanca
C'est une production
IMPERIAL et Gel



renseignez-vous
sur le MITOUFLE
dans un des nombreux
centres d'information
Mitoufle

Pour vous Monsieur
des Chaussures
Ni conventionnelles ni excentriques
Jeunes mais classiques
● des mocassins confortables, qu'on peut porter à la ville.
● des « vernis » qui donnent envie de s'habiller
chez
CARVIL
A deux pas des Champs-Elysées
67, rue Pierre-Charron
et toujours... 22, RUE ROYALE

le " collant " des sièges de voitures...
c'est
HOUSS VIT
Brevet Toussaint
En jersey nylon mousse " HELANCA "
Se pose et s'enlève en 2 minutes
Se lave et sèche en 2 heures
Résiste à l'eau, la poussière et les taches
par le traitement SISS silicones
5 coloris
Se fait aussi en coton
En vente chez les garagistes
et accessoiristes.

Helanca
NYLON Mousse

PRÉNATAL
200 MAGASINS DE VENTE
TOUT POUR LA FUTURE MAMAN
TOUT POUR LE NOUVEAU-NÉ
●
A PARIS
103, RUE SAINT-LAZARE TÉL. TRI. 04-75
Mº SAINT-LAZARE
39, RUE DE RIVOLI TÉL. TUR. 68-07
Mº CHÂTELET - HOTEL DE VILLE
67, RUE DE SÈVRES TÉL. LIT. 59-25
Mº SÈVRES-BABYLONE

Denise BONAN
PRESENTE SA COLLECTION
Printemps 61
◆
ENSEMBLES, ROBES, MANTEAUX
PEAUX LAVABLES ET CUIR
◆
277, rue Saint-Honoré

ADAM esquisse l'Europe aux hommes qui la font! Une ambition : faire vivre en 120 pages l'Europe et les Européens. Des informations, des documents à la mesure de votre curiosité et de votre imagination : l'Europe inconnue, changements 1961... Une rencontre... avec 5 jeunes businessmen européens. Des reportages : la pêche à la truite, des échos, des adresses, des suggestions, mais aussi un impératif... la mode masculine... Enfin ADAM présente les Èves Européennes... Sous le signe de l'Europe, votre Euroscope, c'est ADAM

→

à doses connues et contrôlables, des graines, des plantes, des tubercules, des œufs, de la viande ou tout autre aliment de consommation courante. Les conserves atomiques sont pour demain. De quoi s'agit-il ?

En gros, mettre en œuvre le rayonnement atomique pour obtenir, selon les doses utilisées, des effets particuliers permettant une meilleure conservation des aliments, sans qu'il soit besoin de les soumettre aux traitements classiques de conservation par la chaleur (pasteurisation, stérilisation) ou par le froid (congélation, réfrigération, etc.). L'action des radiations dépend des doses auxquelles elles sont employées. Les rayonnements utilisés sont soit des rayons gamma, soit des rayons bêta, fournis le plus souvent par des radio-isotopes purs, tel le cobalt 60 (le plus généralement utilisé) et le cesium 137. Ces corps ont été choisis *parce qu'ils n'entraînent pas de radioactivité ensuite,* c'est-à-dire que leur emploi n'est absolument pas dangereux pour l'organisme humain. Ce point essentiel posé, quelles sont les conséquences pratiques de l'irradiation ?

Tout dépend, disions-nous, des doses utilisées. Entre 100 et 1.000 rads (1), les rayonnements gamma et bêta sont surtout intéressants au stade de la culture ; ils exercent un effet stimulant sur la croissance des végétaux issus de graines irradiées et peuvent provoquer des mutations, par irradiation directe des plantes. Les applications dans le domaine alimentaire proprement dit commencent avec des doses de 5.000 à 10.000 rads. Ces doses empêchent la germination des bulbes et des tubercules et permettent d'éliminer les insectes qui causent des ravages importants dans les stocks alimentaires. Il semble que ce soit là une des applications qui entreront le plus rapidement dans la pratique courante. Les résultats sont, en effet, remarquables.

AVANT.
Vous êtes trop pressé.

Le test des frites

Prenons le cas des pommes de terre. La production française est d'environ quinze millions de tonnes par an ; d'une récolte à l'autre, les pommes de terre stockées perdent environ 20 % de leur poids. Les pertes sont, pour la plus grande part, imputables à la germination. Or l'exposition à des doses variant entre 7.500 à 10.000 rads empêche la germination. Rien ne distingue des pommes irradiées des pommes de terre nouvelles. Leur goût n'est nullement altéré : on a fait l'expérience à plusieurs reprises en servant des purées de pommes de terre et des pommes de terre frites préparées respectivement avec des tubercules nouveaux et des tubercules irradiés : aucune différence n'a été constatée par les consommateurs, tandis qu'ils reconnaissaient nettement la purée ou les frites préparées avec les pommes de terre de la saison précédente, conservées dans des conditions normales. Le même taux d'irradiation empêche les oignons et les aulx de germer, en préservant de même leur arôme et leurs propriétés nutritives.

L'utilisation des radiations comme « insecticide » est également très précieuse. En soumettant les produits infestés à de faibles doses de rayonnement, on entraine la stérilité des insectes, de leurs larves et de leurs œufs.

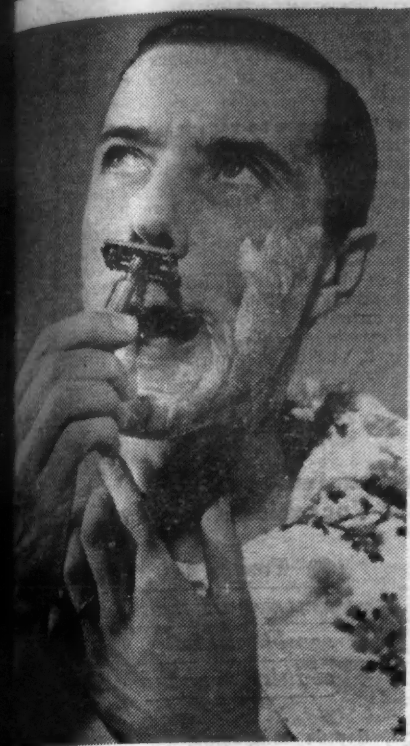
La radiopasteurisation

Ces produits sont, le plus souvent, des céréales ou des légumes secs. Mais les radiations sont également capables de détruire les parasites de la viande. Les mammifères sont parfois atteints de maladies dues à des vers : trichines, ténias, oxyures, etc., transmissibles à l'homme par l'ingestion. Des doses comprises entre 20.000 et 50.000 rads appliquées aux carcasses entières des animaux abattus permettent d'assurer la destruction totale de ces parasites (et notamment des agents du ver solitaire) sans avoir aucun effet secondaire sur la qualité des viandes traitées. Il en est de même pour le traitement « atomique » des œufs dans le but de détruire les bactéries du genre salmonella (agents de la fièvre typhoïde et de maladies similaires) qui infectent souvent les œufs en provenance de certaines régions chaudes du globe. La Grande-Bretagne, qui importe 80 % de ses œufs des pays d'Extrême-Orient où ces affections sont répandues, envisage de faire entrer rapidement la « radiopasteurisation » des œufs dans le domaine industriel.

La radiostérilisation des denrées alimentaires est obtenue avec des doses variant entre 1.000.000 et 5.000.000 de rads. Mais, jusqu'ici, ces

(1) Le rad est l'unité actuelle d'irradiation qui correspond, à peu près, à l'ancien roentgen.

Le nom « HALPHEN » sur les façades
de ses 2 MAGASINS SPECIALISES est pour vous
LA MEILLEURE GARANTIE
Henri Halphen
52, RUE DE PASSY (16e)
DAMES, ENFANTS, J. FILLES, GARÇONS
JAS. 49-90
Halphen Fils
3, RUE DE LA POMPE (La Muette)
MESSIEURS, JEUNES GENS
MIR. 66-71
TOUT POUR L'HABILLEMENT



doses très élevées dénaturent en partie l'aspect et le goût des aliments. Des études se poursuivent à l'heure actuelle pour tenter de conjuguer l'emploi de la chaleur et celui du rayonnement. Des résultats assez satisfaisants ont été obtenus avec le poisson : thon, morue, crevettes, homards et crabes. Les conserves « radiostérilisées » de légumes verts, en revanche, ont donné des résultats décevants. Les fibres végétales se ramollissent dès 250.000 rads.

Des essais négatifs

Mais les techniciens n'ont pas dit leur dernier mot. Les procédés de traitement des denrées alimentaires par les radiations se sont déjà perfectionnés de façon spectaculaire depuis les premiers essais de mise en application du procédé. Il ne fait guère de doute que les difficultés qui subsistent encore sur le plan pratique seront vaincues à plus ou moins longue échéance.

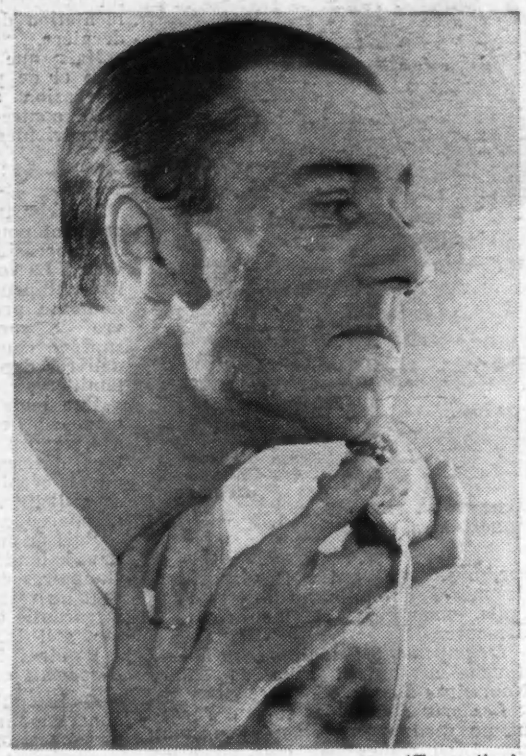
Avant de généraliser le procédé sur le plan commercial, il faut toutefois obtenir une double garantie :

1 Que les nourritures irradiées ne risquent pas d'être, à la longue, nocives à l'organisme humain. Toutes les expériences réalisées depuis déjà des années sur les animaux semblent prouver leur innocuité. De très nombreux essais ont été réalisés, notamment en ce qui concerne un éventuel danger de cancérisation ; ils ont tous été négatifs.

Après.
Vous choisissez mal.

2 Que leur valeur nutritive n'est pas diminuée. De nombreux laboratoires, dans divers pays, étudient la composition des aliments irradiés (teneur en vitamines, sels minéraux, enzymes, etc.), non pas en regard de l'aliment frais, ce qui serait injuste, mais en comparaison avec les modes de conservation classique par la chaleur ou par le froid. Les expériences réalisées jusqu'ici sont en grande majorité favorables à la conservation par l'irradiation par rapport à celle par les procédés classiques. La révolution atomique est entrée dans le domaine de l'alimentation.

ROSIE MAUREL.



Le rasoir électrique.
Deux angles difficiles.

(Charpentier.)

HOMMES

Un art difficile

● *Les trois secrets pour être bien rasé.*

Si vous voulez vexer un homme, dites-lui que sa cravate est un peu triste, sa montre peu exacte ou sa barbe un peu dure.

La barbe est un attribut indiscutable de « leur » virilité, ils en parlent, s'en plaignent, comparent longuement l'orientation de leurs poils (superflus), commentent les effets du feu insupportable que leur inflige le rasoir.

Madame Express a voulu tout savoir sur cette opération quotidienne qui tient les hommes civilisés en esclavage : le rasage. Pour ce faire, elle a demandé son avis à un pogonotomiste (1). Voici ses conseils.

Prendre son temps

Vous vous rasez mal parce que vous êtes trop pressé ; les préliminaires sont indispensables :

1° Bien laver le visage à l'eau chaude et au savon pour le débarrasser des poussières et ramollir la kératine, substance qui durcit les poils de barbe (1 minute 1/2).

2° Frotter vigoureusement la surface « rasable » à la mousse de savon pour faire pénétrer celle-ci dans la barbe et dissoudre le sébum gras (3 minutes).

3° Se raser à petits coups fermes avec un rasoir humide. La barbe la plus dure s'enlève alors comme un duvet, à condition d'avoir respecté les quatre minutes et demie préliminaires. (C'est le pogonotomiste qui parle...)

Evitez de vous raser deux fois de suite : cela irrite la peau. Si vous avez besoin d'être particulièrement imberbe, attendez quelques heures avant de recommencer l'opération.

Le choix de l'outil

Il ne s'agit pas de savoir si vous préférez le rasoir électrique au rasoir mécanique ou inversement : leurs actions sont totalement différentes.

● **Le rasoir mécanique** rase de très près MAIS si les savons, souvent très alcalins, sont bénéfiques aux peaux grasses, ils dessèchent les épidermes sensibles. Evitez les savons contenant des anesthésiques ; ils rendent le rasage indolore, et de ce fait, sont générateurs de coupures. En outre, ils peuvent parfois provoquer des sensibilisations.

● **Le rasoir électrique** évite l'emploi du savon, supprime radicalement le risque d'écorchures ou de coupures, évite la propagation des infections (à recommander en cas d'acné). Il active la circulation et tonifie les tissus en agissant comme un appareil vibro-masseur, MAIS il rase d'un peu moins près que le rasoir mécanique, surtout au niveau du cou (l'angle des poils n'étant pas, sous le menton, favorable).

Solution idéale : employez un rasoir mécanique deux fois par semaine, en changeant de lame toutes les trois ou quatre fois — et un rasoir électrique les autres jours.

Les lotions

Les lotions et les crèmes à raser ont à peu près toutes la même composition puisqu'elles ont la même fonction : déposer sur la peau une légère pellicule grasse pour éviter l'irritation et redresser le poil — elles sont astringentes — pour faciliter le rasage.

En revanche, les lotions after-shave sont d'un emploi plus complexe. Si

→

(1) Expert en l'art du rasage.

—LIVRE—

LES RECETTES DE MADAME EXPRESS

0 recettes, faciles et ...ales, 200 façons de ...e de l'imprévu dans ...op classiques menus ...aux.

Dix fois par jour, Madame Express reçoit les coups de téléphone désarmés de lectrices, qui précisent : *« Vous avez publié, il y a trois mois environ, une recette de poulet au boudin (ou de carotte au sucre). J'ai égaré ce numéro. Pouvez-vous me la redonner ? »* Recher... ...ongues (les lectrices de ...nt la mémoire des plats ... celle des dates), dictée ...téléphone, remerciement, ...io se déroule quotidien-

...l de lectrices courageuses décidées à pousser les choses jusqu'au bout. Les moins obstinées renoncent à cet effort et programment un steak grillé au lieu du poulet et des pommes de terre au lieu de carottes, perpétuant ainsi la délicieuse monotonie des repas familiaux.

Alors que leurs mères copiaient pieusement à la main les bonnes recettes que voulaient bien leur confier Tante Suzanne ou Cousine Henriette, les jeunes femmes actuelles se soucient rarement de coller dans un cahier les plats aguichants qu'élaborent chaque semaine à leur intention Suzanne et Henriette.

Manque d'organisation, manque d'intérêt ? Non, tout simplement manque de temps. Et pourtant, elles lisent les recettes, puisque trois mois, six mois, deux ans après, elles s'en souviennent encore.

Bleu ou blanc

Pour les aider à composer chaque jour les menus de leur maisonnée, Madame Express a réuni en livre les 200 recettes publiées dans ses pages depuis deux ans (1). Toutes ont été exécutées et goûtées par Suzanne et Henriette avant d'être recommandées.

Les recettes sont classées en deux catégories : « Cordon Blanc » et « Cordon Bleu ». Il faut un peu plus de temps, et l'on pourrait dire d'amour, pour être « Cordon Bleu » mais le grade de « Cordon Blanc » ne requiert qu'un minimum de discipline : suivre minutieusement les proportions et les instructions.

Si vous aimez faire la cuisine, ce livre vous amusera parce qu'il parle de cet art de façon souvent imprévue. Si vous n'aimez pas ça, ce livre vous sera utile parce qu'il simplifie les gestes qui vous paraissent fastidieux.

L'ouvrage illustré, « Les Recettes de Madame Express », est en vente dans toutes les librairies au prix de 11 NF. Cependant, toute personne qui s'abonnera pour la première fois à « L'Express » au mois d'avril pourra recevoir gratuitement « Les Recettes de Madame Express » si elle en fait la demande (2). Il lui suffira de remplir le bulletin d'abonnement ci-dessous et de l'envoyer à « L'Express », 29, rue de Marignan, Paris-VIII°.

Pendant une année, vous aurez ainsi « L'Express » chaque semaine et des idées de menus chaque matin.

(1) « Les Recettes de Madame Express », éd. Pierre Horay, 140 pages.

(2) Cette offre est également valable pour tout abonné de « L'Express » qui, en renouvelant son abonnement, prend un abonnement supplémentaire pour un ami.

M ....
Adresse ....
désire souscrire, au prix de :
— 50 NF un an (tarif France) tout compris,
— 60 NF un an (tarif étranger), tout compris,
un abonnement à « L'Express » et recevoir « Les Recettes de Madame Express ».
Je vous envoie ci-joint la somme de .... NF
— par chèque,
— par virement à votre C.C.P. 7378-19 Paris.

leur rôle est d'atténuer le feu du rasoir, elles doivent également tenir compte de la nature et des réactions de la peau. Ne les choisissez pas uniquement parce que leur parfum vous plaît.

Peau grasse, aux pores dilatés : lotion alcoolisée à l'alun, qui resserre les pores et stoppe les petites hémorragies cutanées (Yardley, Verve Pinaud, Old Spice).

Peau normale : lotion rafraîchissante au menthol (Aqua Velva, After Shave, Partner Millot).

Peau irritable : crème ou lotion émolliente à la lanoline (Williams).

Peau très fine, sensible (apanage des blonds) : cold-cream frais ou lotion aux plantes, sans alcool (After-shave de Lubin, lait adoucissant Coty à l'huile d'avocat, ou compresse d'eau de guimauve).

Les raffinés qui veulent assortir leur panoplie de rasage à leur eau de toilette (pré-shave lotion, électrique ou non, crème à raser, moussante ou pas, savon à barbe, after shave, talc) peuvent essayer les « grands ensembles » : Arden for Men d'Arden, « H » d'Houbigant, Partner de Millot, Old Spice, Moustache de Rochas, etc.

La première barbe

Le Dr Sidi recommande aux (très) jeunes hommes de ne pas se raser trop précocement — quel que soit leur désir de s'affirmer — et d'agir avec méthode. Sinon, ils risquent les pires ennuis :

La barbe pousse mal, les poils surgissent inclinés au lieu de pousser sagement perpendiculaires à la peau ; parfois même, une fois sortis, leur extrémité se repique dans les joues ! Si ce cas se produit, ramollir les poils avant rasage avec des compresses d'eau de guimauve ou des pulvérisations à l'eau boriquée. Utiliser un savon qui mousse beaucoup de préférence à une crème. Après rasage, lotions à l'eau de Dalibour diluée à 10 %.

Le dernier conseil de notre éminent pogonotomiste s'adresse non pas aux hommes mais à leurs épouses : « *N'empruntez jamais, mais jamais, le rasoir de votre mari.* » C'est vous, et vous seule qui seriez responsable de cette calamité : l'échec de son rasage matinal, c'est-à-dire l'échec de sa journée tout entière.

SUR LA PLAGE : UNE MÈRE ET SA FILLE. (Dambier.)
Pour refaire connaissance.

VACANCES

Enfin réunis

● ***Comment emmener ses enfants en vacances pour « pas trop cher » ?***

BEAUCOUP de sociologues et de médecins affirment que l'époque des (grandes) vacances doit — au moins pendant quelques semaines — réunir tous les membres d'une famille. En effet, parents et enfants surmenés par leur vie « professionnelle », (bureau, tâches ménagères ou école) ont besoin une fois par an de se retrouver au calme, de refaire connaissance...

Des solutions plus économiques que les classiques locations (1) peuvent être adoptées pour résoudre le problème « Vacances en famille ». Mais attention, les places sont souvent limitées, il faut s'inscrire dès maintenant pour les mois de juillet et août.

● LE GITE RURAL : Forme de location chez l'habitant instituée pour donner un regain d'activité à certaines régions.

L'équipement : succinct mais suffisant ; eau, électricité, sanitaire.

(1) Voir « L'Express » n° 509, du 16 mars.

Les prix : ils sont établis à l'amiable mais nets de toute majoration et généralement très bas.

Renseignements : Les Gîtes de France, 34, rue Godot-de-Mauroy.

● LE PETIT HOTEL OU PENSION DE FAMILLE : situé en dehors des grandes agglomérations, dans des sites touristiques.

L'équipement : les chambres sont convenablement meublées, lavabo, eau chaude et froide, sanitaire à chaque étage, service par petites tables, cuisine simple.

Les prix doivent être présentés taxes et services compris.

Renseignements : Les Logis de France, 26, rue d'Artois, à Paris (8e). Les établissements susceptibles de bénéficier de la qualité de « logis de France » sont régis par une charte de même que « Les Gîtes de France ».

● LES MAISONS FAMILIALES DE VACANCES : elles sont souvent installées dans un ancien hôtel ou dans une grande propriété. Pas de repas à prévoir, pas de courses à faire ; les enfants prennent leur repas à part (menus spéciaux pour les petits).

Le ménage est réduit au minimum : chaque famille entretient sa ou ses chambres. Biberonnerie, fers à repasser, buanderie sont à la disposition des mères de famille. Jardinières d'enfants, moniteurs et monitrices à demeure.

L'équipement : sanitaire suffisant, douche et souvent salle de bains. Nourriture simple.

Les prix : variables suivant l'organisme gestionnaire et ne dépassant pas 1.700 francs par jour pour les adultes ; tarif dégressif suivant l'âge des enfants.

Renseignements : Fédération des Maisons Familiales de Vacances, 28, place Saint-Georges, Paris (9e).

— Fédération française de tourisme populaire, 155, boulevard Haussmann, Paris (8e).

— Familles en vacances, 17, rue Viète, Paris (17e).

— Fédération Nationale des Foyers et Maisons Communautaires de vacances, 73, rue Sainte-Anne, Paris-2e.

● VILLAGES DE VACANCES FAMILIALES : chaque famille dispose d'un bungalow avec chambre, salle d'eau, w.-c. Un bâtiment central assure le fonctionnement des services collectifs : cuisine, repassage, etc. Seul le ménage du bungalow doit être assuré par les estivants. Ce système n'est pas encore très développé mais la formule semble remporter beaucoup de succès, de nouvelles réalisations de ce genre voient le jour chaque année.

Renseignements : Villages de vacances familiales, 10, avenue Bosquet, Paris (7e).

● LE VILLAGE DE VACANCES « MIXIE » : à Engelberg (Suisse) ; un seul hôtel, mais deux ailes, l'une d'elles est réservée aux enfants de quatre à quinze ans. Ils ont leur bibliothèque, leur atelier, des moniteurs et des monitrices les surveillent. Sports et jeux organisés.

Les prix : de Paris à Paris : 492 NF par adulte pour quinze jours, 375 NF par enfant.

Renseignements : Club Méditerranée, 8, rue de la Bourse.

AUTOS

Ne sautez pas sur l'occasion

● ***Toutes les voitures de seconde main se ressemblent. Laissez-vous séduire avec méfiance.***

SI, depuis longtemps, on parle de crise dans l'industrie automobile, il est encourageant de savoir qu'en ce mois d'avril 1961 la situation est plutôt meilleure : les ventes sont en augmentation de 15 à 20 % sur l'année dernière.

Mais que vend-on ? Toujours, encore et de plus en plus de voitures d'occasion : plus d'un million en 1960, contre 612.000 véhicules neufs immatriculés...

Réputation douteuse

Les constructeurs eux-mêmes s'organisent pour promouvoir le marché de l'occasion — leur concurrent direct. La voiture de seconde main, se libérant peu à peu de sa réputation douteuse, prend droit de cité, se couvre de garanties, d'assurances, et, suprême consécration officielle, se voit délivrer depuis un mois un livret de famille.

Une seule explication à ce phénomène : les constructeurs veulent vendre, vendre à tout prix. Ils acceptent tous désormais de reprendre à un client (éventuel) son ancienne voiture sans distinction de marque, d'âge ou d'apparence.

Mais au lieu de reléguer ces stocks dans le fond de leur garage, les concessionnaires des grandes marques révisent les voitures et les revendent sous la garantie du constructeur, soit chez eux, soit dans les marchés spécialisés.

D'autres formes de garanties sont désormais courantes :

● La plupart des garagistes non concessionnaires qui disposent d'un parc-occasion relativement important garantissent pendant trois mois les réparations gratuites (pièces et main-d'œuvre).

● Enfin, certains marchands pratiquent la garantie-assurance (100 NF à leur charge, 100 NF à la charge du client) : pendant six mois, la voiture est réparée gratuitement dans toute la France et bénéficie en outre d'un certificat d'expertise.

Ne croyez jamais

Toutes ces garanties sont valables pour les voitures en bon état et n'ayant généralement pas plus de trois ans d'âge.

La politique de confiance règne donc. Tant mieux. Encore faut-il n'accorder sa confiance qu'à bon escient.

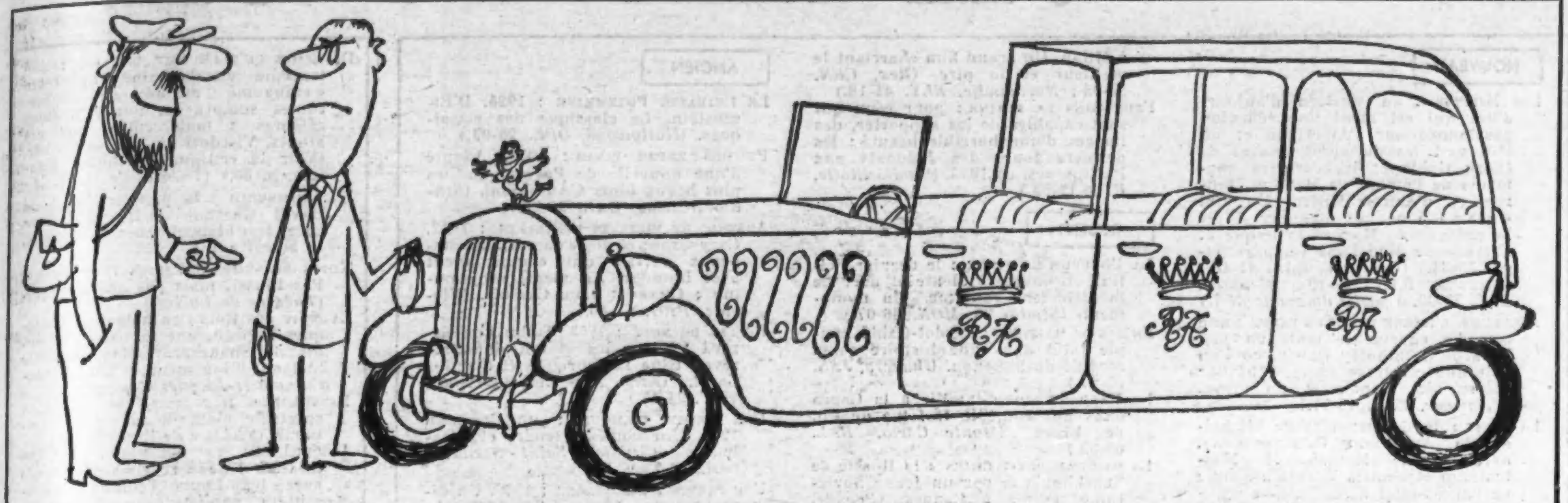
● Ne croyez jamais dénicher l'occasion de votre vie dans les vagues marchés (aussi vagues que les terrains) installés à certaines portes des grandes villes. Une voiture de 400 NF

G
GENITRIX
Elégance d'actualité de la
FUTURE MAMAN
...du tailleur shopping
à la robe du soir...
A PARIS, 31, rue d'Argenteuil (1er)
A LYON, 7, cours Fr.-Roosevelt (6e)

Perles de Culture
Técla
Joailliers
2, rue de la Paix.

Silhouette-Retouches
49, rue de la Victoire
TRI. 14-82
24, rue Berthollet
POR. 02-08
Créateurs de la spécialité
toutes retouches et
transformations vêtements
dames et messieurs

INNOVATION SENSATIONNELLE
LE SLIP PORTE-JARRETELLES
A.B.I.
avec tension des jarretelles répartie sur toute la hauteur du slip ; en Filmousse Rilsan.
Très agréable à porter, il ne glisse pas et tend parfaitement les bas.
Bonneteries lingeries, grands magasins. 14 NF 75

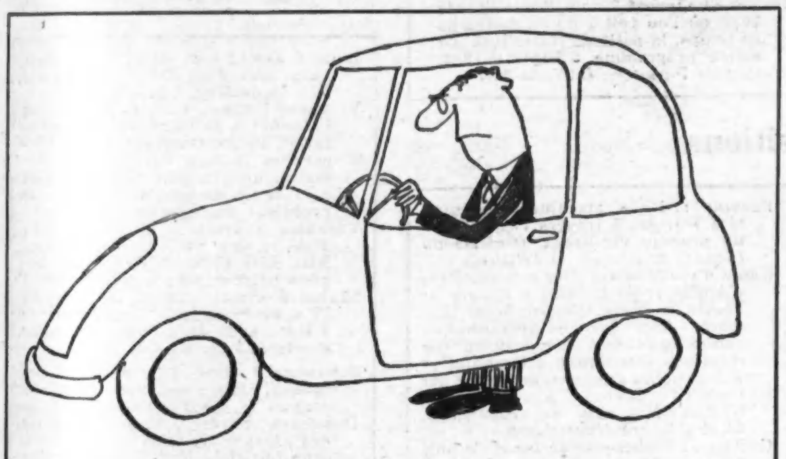


— *Est-ce que vous pourriez me changer les initiales ?*

n'est pas une bonne voiture, même si elle a été « retapée » correctement et même si on vous affirme (anecdote authentique) qu'elle a appartenu au Président de la République. (Le marchand ne précisait d'ailleurs pas de quel président et de quelle République il s'agissait.)

● N'espérez pas vous montrer plus malin que le vendeur ; vos « tests » se révéleront presque toujours inutiles. On vous a signalé comme signe de vétusté la rouille accumulée sous les portières ? Les portières se repeignent. L'état des pneus vous rassure ? Etes-vous sûr qu'ils ne sont pas rechappés ?

Vous jugez bon d'éplucher le compteur kilométrique ? Peine perdue ; ils affichent *tous* entre 15.000 et 20.000 kilomètres ; 30.000 est un maximum... Vous n'en saurez pas davantage.



— *Oh ! les vaches, ils m'ont eu !*

UN SEUL test peut vous permettre de vérifier exactement l'âge d'un moteur : il faut déculasser pour connaître l'état des pistons dans les cylindres (coût : 20 NF).

● Le crédit : il est tentant ; porté à 24 mois comme chaque hiver, il n'est pas encore revenu à son régime d'été : 18 mois. Mais attention, il est cher : 10 %... plus les agios. Un exemple : 1.500 NF de crédit étalés sur douze mois « reviennent » à 1.750 NF.

● Enfin, dernier petit « truc » à savoir : les constructeurs payent les voitures qu'ils reprennent en dessous de l'Argus (de 10 à 20 %). En outre, si vous faites reprendre une Simca par un concessionnaire Citroën, il vous la paiera plus cher que... Simca. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il acquiert un client primitivement destiné à une marque concurrente.

Quoi acheter ?

Tout dépend de vos besoins et de la somme dont vous disposez.

● Les petites cylindrées (2 CV, Dauphine) sont celles qui se dévalorisent le moins.

● Ne vous laissez pas tenter par une grosse cylindrée sous prétexte qu'elle n'est pas chère ; l'essence consommée vous ferait rapidement perdre le bénéfice réalisé à l'achat.

● Attention aux voitures étrangères, la moindre panne est ruineuse. Une pièce peut ne valoir que 15 NF, mais il est parfois nécessaire de courir tout Paris pour la trouver. Résultat : 7 à 8 heures de main-d'œuvre (12 NF l'heure).

● Méfiez-vous de la cote de l'Argus ; une voiture de 1954 peut n'avoir roulé que 20.000 km., une voiture plus récente peut être épuisée.

Qui achète et comment ?

Tout le monde achète, et n'importe quoi. Même les modèles qui ne sont plus fabriqués continuent à se vendre (203 Peugeot, Frégate) : les constructeurs sont tenus de fournir les pièces détachées dix ans après l'arrêt de la chaîne.

Les meilleurs clients sont les hommes qui viennent accompagnés de leur épouse ; en effet, ils ne peuvent pas se retrancher derrière l'argument habituel : « Il faut que j'en parle à ma femme, je reviendrai. »

Les hommes seuls ne s'intéressent qu'au moteur. Et, par leur ignorance, forcent parfois le garagiste à raconter des histoires. Par exemple : « *La chaîne de distribution de ma Dauphine fait du bruit, changez-moi ça* » ; réponse : « *Oui, monsieur, bien sûr* ». Un seul inconvénient : la Dauphine n'a pas de chaîne de distribution... Le garagiste docile règle alors le ralenti de la voiture, le bruit disparaît, le client est content.

Mais une question se pose ; cette politique de l'occasion ne risque-t-elle pas d'embouteiller un marché déjà saturé ? Non, répondent les constructeurs et les garagistes.

Les étrangères arrivent

Notre parc automobile (5 à 6 millions de véhicules) est loin d'être saturé, mais il est vieux. On estime qu'un Français sur 8 possède une automobile (aux Etats-Unis, cette proportion s'élève à 1 voiture par deux habitants). Avant que sa carcasse décharnée n'atterrisse sur un tas de ferraille, une voiture française suit un cycle immuable. Elle sort de l'usine, perd, la première année, entre 15 et 30 % de sa valeur, est revendue à Paris, puis rerevendue à Paris, puis envoyée en province, revendue en province, et lorsqu'elle est bien vieille, bien démodée, bien dangereuse, finit sa vie à la campagne où elle trouve toujours un amateur.

Oui, cette politique manque un peu de dynamisme. En Angleterre, par exemple, une prime au ferraillage vient d'être votée, etc.

Il est cependant certain que les constructeurs vont réagir, conjuguer leurs efforts : les voitures étrangères, surtout les petites cylindrées italiennes et allemandes, sont à nos portes ; elles sont désormais libres d'entrer, libres de tenter les Français.

1959 : 12.000 importations environ,
1960 : 25.000,
1961 : on en prévoit 50.000.

Occasions, importations... on peut se demander qui achète des voitures neuves françaises et pourquoi. On espère 680.000 ventes cette année, soit 68.000 de plus qu'en 1960, mais 50 % de ce gain sera réalisé par des marques importées... Alors ?

Alors, les constructeurs préféreraient qu'un usager qui roule beaucoup achète une voiture neuve ; la première année, les réparations sont rares... Si tel n'est pas votre cas et que vous roulez peu, des milliers de voitures d'occasion, sagement rangées dans leurs parcs, attendent un nouveau propriétaire.

LA
MACHINE
A REPASSER

● vraiment simple
● économique
● rapide

GLADYS, machine à repasser familiale, est faite pour la maîtresse de maison : poignée de commande unique, rouleau à vitesse constante, thermostat de réglage des températures.

et un prix raisonnable
(crédit sur demande)

695 NF

Voulez-vous vous en rendre compte ?
Renvoyez le bon ci-dessous en cochant l'offre qui vous intéresse et en y joignant votre carte de visite :

Je désire recevoir sans engagement de ma part
☐ Documentation complète
☐ Visite de démonstration

GLADYS - BP 109, ROUBAIX (Nord)
97, bd Richard-Lenoir - PARIS - ROQ. 11-81

La Beauté, un rêve ?... Vous serez réellement plus belle au réveil, si vous employez chaque soir la Crème à Nettoyer, le Tonique Ardena et, pour nourrir votre épiderme, la Crème Velva ou la Crème Orange, si votre peau est très sèche.

"Garantie-Salon"
Produits consacrés mondialement dans les 116 Salons de Miss Arden.

Elizabeth Arden

A voir, à écouter, à savoir

cinéma

NOUVEAU

Les Misfits : un western d'aujourd'hui qui est aussi une réflexion passionnée sur l'Amérique et où l'on voit les dernières images de Clark Gable et les derniers moments de l'amour de Marilyn Monroe et d'Arthur Miller. Un film « épais » à ne pas manquer. (Voir la critique de Morvan Lebesque et l'article de Madeleine Chapsal pages 33-34.) (*George-V, BAL.* 41-46 ; *Marbeuf, BAL.* 47-19 ; *Mercury, BAL.* 75-90, *à partir du vendredi* 7.)

Ailleurs, l'herbe est plus verte : une comédie charmante mais un peu bavarde de Stanley Donen, où l'on voit une comtesse anglaise hésiter entrer son manoir et un vison. (*Ermitage, ELY.* 15-71.)

La Nuit : le dernier film de Michelangelo Antonioni (L'Avventura), avec Jeanne Moreau, M. Mastroianni et Monica Vitti. Un couple de l'après-midi à l'aube. Une grande œuvre. (*Vendôme, OPE.* 97-52 ; *Avenue, ELY.* 49-34 ; *Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

La Princesse de Clèves : l'équipe de « L'Eternel Retour » reconstituée autour du roman de Mme de La Fayette. Une réussite honorable. (*Marivaux, RIC.* 83-90 ; *Colisée, ELY.* 29-46.)

Rocco et ses frères : le dernier Visconti : une famille du Sud émigrée à Milan. Un grand film charriant le meilleur et le pire. (*Rex, CEN.* 83-93 ; *Normandie, ELY.* 41-18.)

Feux dans la plaine : pour ceux qui sont capables de les supporter, des images d'une horrible beauté : les derniers jours des Japonais aux Philippines, en 1945. (*Studio Etoile, ETO.* 19-93.)

RECENT

La Douceur de vivre : le dernier Fellini, chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument. (*Studio 28, MON.* 36-07.)

En cas de malheur : Bardot-Gabin, couple fatal dans une histoire assez sordide de Simenon. (*Camera, JAS.* 03-47.)

Le Farceur : une famille à la Capra dans une comédie farfelue de Ph. de Broca. (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

La dame au petit chien : la Russie de Tchekhov vue par un jeune Soviétique. Primé à Cannes. (*Pagode, INV.* 12-15.)

Les Années folles : un montage d'actualités sur le temps où le siècle avait 20 ans. (*Impérial, RIC.* 72-52.)

Lola : Anouk Aimée chanteuse de beuglant à Nantes. Malgré des gaucheries, un premier film attachant de Jacques Demy. (*Rotonde, MED.* 08-22.)

Nazarin : du grand Bunuel. Un prêtre entre la foi et les hommes. (*Studio Raspail* 216, *DAN.* 38-98.)

Pather Panchali : deux enfants pauvres dans un village bengali. Des images et une musique d'une exceptionnelle beauté. (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19.)

Sueurs froides (Vertigo) : en Californie, James Stewart enquête sur l'étrange Kim Novak dans un Hitchcock presque sérieux. (*Saint-Lambert, LEC.* 91-68.)

Le Visage : la magie contre la raison en Suède au XIXe siècle. (*Celtic, ODE.* 47-62.)

Mein Kampf : Hitler par lui-même. Un incomparable documentaire uniquement composé de bandes d'actualités allemandes. (*Studio République, OBE.* 58-08.)

Kamikaze : un montage d'actualités : le pendant japonais de « Mein Kampf » : sinistre et grandiose. (*Pax, LIT.* 99-57.)

ANCIEN

Le Cuirassé Potemkine : 1925. D'Eisenstein. Le classique des classiques. (*Hollywood, OPE.* 28-03.)

Femmes entre elles : 1955. Adapté d'une nouvelle de Pavese, un des plus beaux films d'Antonioni. (*Studio Acacias, GAL.* 97-83.)

Arsenic et vieilles dentelles : 1942. Cary Grant et des « dames aux chapeaux verts » qui empoisonnent avec humour. Au même programme : Charlot joue Carmen. (*Floride, PRO.* 63-40.)

Belles de nuit : 1953. Telles que Gérard Philipe les aimait dans ses rêves, Gina Lollobrigida et Martine Carol. (*Arc - en - Ciel-Boucicaut, VAU.* 94-47.)

Une leçon d'amour : un Bergman 1954. Une comédie tendre et désabusée. (*Studio Saint-Germain, ODE.* 42-72.)

Une partie de campagne : 1939. Un dimanche sur les bords de la Marne avec Jean Renoir. Au même programme : L'Homme invisible. (*Ranelagh, AUT.* 64-44.)

Les 7 Samourais : 1954. Dans le Japon médiéval, ils défendent un village de paysans contre les bandits. Un film d'Akira Kurosawa. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

Tant qu'il y aura des hommes : 1954. La vie brutale d'une garnison américaine du Pacifique avant Pearl Harbor. Une belle histoire d'amour et une grande performance de Frank Sinatra. (*Champollion, ODE.* 51-60.)

Fric-Frac : dite irrésistiblement par Michel Simon et Arletty, la langue verte des années 1930. (*Studio Obligado, GAL.* 51-50.)

Ossessione : 1942. De Luchino Visconti. La première grande manifestation du néoréalisme italien. (*Agriculteurs, TRI.* 96-48, *à partir du 7 avril.*)

Senso : 1954. Une passion fatale dans l'Italie en lutte pour son indépendance. Un film d'une somptueuse beauté de Visconti. (*Quartier-Latin, DAN.* 84-65.)

Ou est la liberté ? : un Rossellini de 1952, où l'on voit Toto et, de temps en temps, la patte de Rossellini. Au même programme : Cabiria 1914. (*Studio Parnasse, DAN.* 58-00.)

théâtre

Dommage qu'elle soit une p... : une tragédie élisabéthaine, un texte « embaumé », des décors et des costumes somptueux, des comédiens célèbres : mais entre tous ces atouts, Visconti n'a pas su choisir. (Voir la critique de Robert Kanters, p. 36.) (*Théâtre de Paris.*)

La Buanderie : la première pièce de David Guerdon : un minotaure chez les blanchisseurs. (*Huchette, le mardi soir.*)

Nuits blanches : d'après Dostoievsky. Pas réussi, mais pas antipathique. (*Théâtre de Lutèce.*)

La Nuit des Rois : en hommage à Jacques Copeau, une ravissante comédie de Shakespeare dans laquelle Suzanne Flon mène le jeu. (*Vieux-Colombier-Jacques Copeau.*)

Pantomimes d'un sou : un délicieux spectacle plein de poésie et d'humour. (*Théâtre de France.*)

Jacques ou la soumission et **Les Chaises** : deux reprises de Ionesco avec Jean-Louis Trintignant présentées par Antoine Bourseiller. (*Studio des Champs-Elysées.*)

Les Papiers d'Aspern : une merveilleuse nouvelle de Henry James fidèlement adaptée par Marguerite Duras (*Théâtre des Mathurins.*)

Cher Menteur : 40 ans de correspondance amoureuse. L'humour féroce de G.B. Shaw et deux merveilleux acteurs : Pierre Brasseur, Maria Casarès. (*Athénée.*)

L'Annonce faite à Marie : la pièce la plus rabâchée de Claudel mais une très grande tragédienne : Loleh Bellon. (*Théâtre de l'Œuvre.*)

Irma la Douce : reprise de la célèbre comédie musicale d'Alexandre Breffort, avec sa créatrice Colette Renard. (*Théâtre Gramont.*)

Et un spectacle exceptionnel :

West Side Story : pour la première fois à Paris, en version originale, une comédie musicale américaine de Jerome Robbins, un roi du monde des spectacles (voir l'article de Christiane de Rivoyre p. 35) (*Alhambra.*)

télévision

Jeudi 6 avril, à 21 h. 25 : « Rendez-vous avec Jean Dréjac », présenté par Jacqueline Joubert.

Vendredi 7 avril, à 20 h. 30 : « Cinq Colonnes à la une », de Pierre Lazareff, Pierre Dumayet, Pierre Desgraupes et Igor Barrère. Au sommaire, une enquête à Cuba, Israël à la veille du procès Eichmann, le problème du logement, etc.

Vendredi 7 avril, à 22 h. 10 : « Le Théâtre des Nations ». Max Favalelli, Lise Elina et Paul-Louis Mignon présenteront la saison 1961.

Samedi 8 avril, à 20 h. 45 : « Henri IV », de Pirandello, présenté par le T.N.P., avec Jean Vilar, Germaine Montero, Jean Topart, etc.

Dimanche 9 avril, à 20 h. 45 : « Domino », film de Roger Richebé, d'après la pièce de Marcel Achard.

Dimanche 10 avril, à 22 h. 15 : « Terre des Arts » de Max-Pol Fouchet, Jean-Luc Dejean et Michel Chapuis: « L'art abstrait en question ». (Cette émission était programmée le 27 mars.)

Lundi 10 avril, à 21 h. 35 : « En direct de l'hypertension artérielle », émission scientifique d'Igor Barrère et Etienne Lalou transmise de l'hôpital Beaujon.

Mardi 11 avril, à 20 h. 30 : « L'Alibi d'Albi », comédie de Michel Dulud.

Mercredi 12 avril, à 20 h. 45 : « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée », comédie d'Alfred de Musset jouée par Bernard Dhéran et Françoise Kannel, de la Comédie-Française.

Mercredi 12 avril, à 22 h. : « Lectures pour tous », de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes.

recettes

CORDON BLEU

Asperges sauce mousseline. — 4 jaunes d'œufs, 1 cuillerée à café de Maïzena, 3 cuillerées à bouche de jus de citron, 150 gr de beurre fin, 4 cuillerées à bouche de crème épaisse.

Les asperges peuvent se servir avec une sauce vinaigrette ou une sauce blanche relevée de citron. La sauce mousseline, beaucoup plus raffinée — et plus coûteuse — est présentée aux repas de fêtes.

Travailler les jaunes d'œufs en leur incorporant la Maïzena. Placer la casserole sur un feu très doux et battre au fouet en incorporant peu à peu le beurre divisé en petits morceaux. Quand la sauce est bien liée, retirer du feu, ajouter le jus de citron en travaillant toujours au fouet, puis incorporer la crème.

CORDON BLANC

Canard à l'ananas. — Un jeune canard, 2 gousses d'ail, 75 gr de beurre, 1 cuillerée à bouche de farine, 1 petite boîte d'ananas, 1 cuillerée à bouche de purée de tomate, 100 gr de champignons, sel, poivre.

Couper le canard en morceaux, le faire revenir à la poêle dans un peu de beurre et avec un fin hachis d'ail. Quand les morceaux sont bien dorés, les saupoudrer avec la farine et bien remuer. Verser dessus en tournant toujours et assez lentement le jus de la boîte d'ananas. Ajouter la purée de tomate, sel, poivre (après avoir goûté la sauce), puis les champignons préalablement passés au beurre. Couvrez et laissez à petit feu pendant environ 30 minutes. Ajouter alors les ananas. Remuer bien le tout. Laisser encore 15 minutes à petit feu et servir avec du riz blanc.

Pour ce plat, vous pouvez acheter des ananas brisés.

SUZANNE ET HENRIETTE.

expositions

MODERNE

Hultberg : peintre américain qui a tiré le meilleur de l'expérience surréaliste. (*Galerie du Dragon, 19, rue du Dragon, jusqu'au 10 avril.*)

Moser : « abstrait passionné », sur des canevas composés avec rigueur. (*Jeanne Bucher, 53, rue de Seine.*)

Lapoujade : l' « expressionnisme abstrait », phénomène nouveau de la peinture moderne. (*Domec, 33, rue Saint-Placide.*)

Feito : âpre et fougueux champion de l'art informel. (*Arnaud, 34, rue du Four.*)

Pelayo : un tempérament mystérieux et solide traduisant le sourd et profond enchantement de la terre espagnole. (*Synthèse, 66, boulevard Raspail.*)

Pichette : sur le thème de New York, un festival de couleurs fort bien orchestré. (*Benezit, 20, rue de Miromesnil.*)

Afro : dans la grande tradition de la peinture italienne. (*Galerie de France, 3, faubourg Saint-Honoré.*)

Bertini : des « machines déchiquetées » jetées à travers l'espace par un pinceau vigoureux. (*Galerie du Fleuve, 9, avenue de l'Opéra.*)

Grecs d'aujourd'hui : les compatriotes d'Apelle et de Phidias à l'heure de l'école de Paris. (*Galerie Saint-Germain, 202, bld Saint-Germain.*) (Voir également l'exposition de créations artistiques, artisanales et industrielles grecques, organisée par Colette Guéden à Primavera, *Grands Magasins du Printemps, 64, boulevard Haussmann.*)

Chillida : arabesques de fer et de bois d'une évidente présence magique (*Maeght, 13, rue de Téhéran.*)

Rin : un paysagiste élégant et subtil. (*André Vel, 26, avenue Matignon.*)

Duthoo : juste hommage rendu à l'œuvre importante d'un peintre moderne trop tôt disparu. (*Musée de Tours.*)

CLASSIQUE

Matisse : « papiers découpés qui couronnent une œuvre. (*Musée des Arts Décoratifs, 107, rue de Rivoli.*)

La charité Saint-Martin : sur un grand thème populaire, des dizaines de chefs-d'œuvre inconnus. (*Le Musée des Arts et Traditions Populaires, place du Trocadéro.*)

Paris : la capitale des arts, et voici pourquoi. (*Musée Carnavalet, 23, r. de Sévigné.*)

Rousseau : le plus grand rassemblement jamais réalisé d'œuvres du « divin Douanier ». (*Charpentier, 76, fbg Saint-Honoré, mars-avril.*)

Berthe Morisot : la trop modeste « tante Berthe » des Impressionnistes replacée au premier rang qui lui revient de droit. (*Musée Jacquemart-André, bld Haussmann ; mars-avril, parking dans la cour du musée.*)

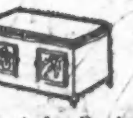
André Lhote : le « maître à peindre » du néoclassicisme. (*Maison de la Pensée, 3, rue de l'Elysée ; Marcel Guiot, 7, rue La Boétie*, pour les aquarelles, et *Bellier, 32, avenue Pierre-Ier-de-Serbie*, pour les œuvres du début, les plus intéressantes.)

Naifs espagnols ; peintures populaires dont le charme est comparable à celui du folklore slave ou byzantin. (*Gaveau, 45, rue La Boétie.*)

Peintres témoins de leur temps : dixième anniversaire de ce salon des modérés : un hommage aux « Richesses de la France ». (*Musée Galliera, 10, avenue Pierre-Ier-de-Serbie.*)

RECETTES POUR MIEUX "VIVRE" DE LA FEMME A LA PAGE

changement de décor...changement d'odeur.



Le vieux buffet

acheté chez l'antiquaire sent le renfermé. En femme moderne, laissez à l'intérieur, portes fermées, un flacon d'AIR-WICK, mèche tirée de 3 cm. sur l'étagère la plus haute.

Le cuir neuf

sur les meubles a parfois une odeur insolite. Rendez-le discret avec un coup de bombe AIR-WICK en dirigeant le jet vers le meuble (à plus d'un mètre pour ne pas le tacher).

La peinture fraîche

ne vous gênera plus (ni votre famille, ni vos amis) car vous avez pensé à suspendre pendant quelques jours un flacon d'AIR-WICK, mèche largement tirée, fixé par un crochet X, presqu'à la hauteur du plafond.

Le papier peint

fraîchement posé a une odeur tenace. Détruisez-la dès la fin des travaux en tirant largement la mèche de votre flacon AIR-WICK. Votre famille profitera aussitôt de cette pièce toute fraîche

SCIENCES

Au fond du puits

● ***La technique moderne sculpte les aciers spéciaux à la cire fondue et à la nitroglycérine.***

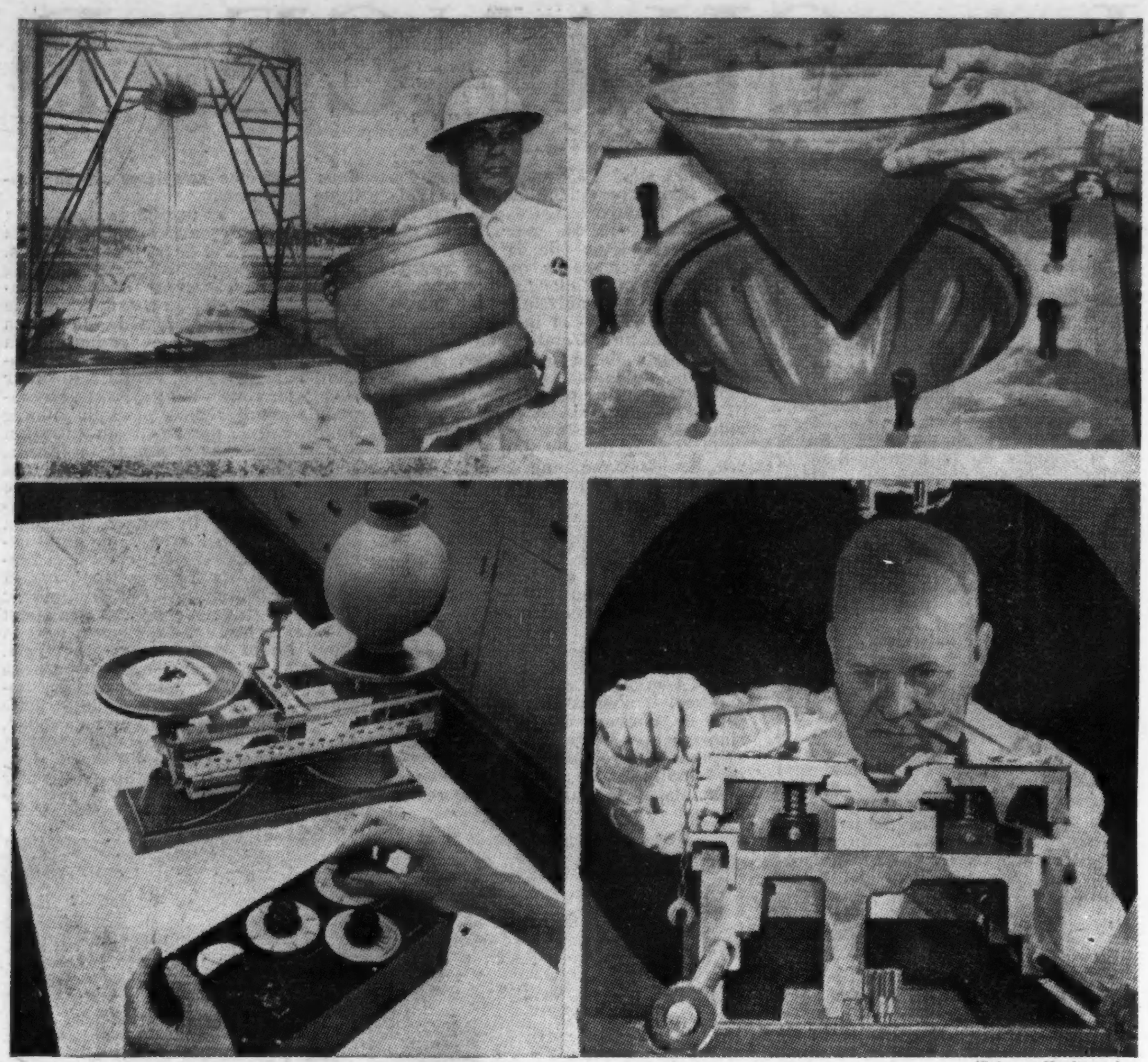
DE plus en plus dur, de plus en plus infusible... La technologie moderne consacre une part considérable de son effort à l'élaboration d'alliages nouveaux, devant résister à des conditions de travail que ne pouvaient supporter les métaux et les alliages classiques. Les pales des rotors de turbines, les trépans pour les forages des puits de pétrole, les tuyères des jets, sans parler des cônes pour fusées spatiales, toutes ces applications exigent des métaux aux qualités de résistance peu communes.

Mais la mise au point d'un alliage nouveau ne constitue qu'une part du problème industriel : au fur et à mesure qu'on accroît la résistance d'un métal, on rencontre des difficultés croissantes pour sa mise en forme. Les pièces mécaniques doivent avoir des cotes de plus en plus précises et cette précision ne peut généralement s'obtenir que par l'usinage. Cet usinage doit se faire à l'aide d'outils en métaux encore plus durs que la matière à travailler. On conçoit que le prix de revient soit très élevé, et cela d'autant plus que les déchets d'usinage représentent jusqu'à 80 % du métal mis en œuvre. Or celui-ci est souvent très coûteux (certains valent plus que l'or, paraît-il).

La rose qui raie le verre

Les frais de fabrication peuvent être abaissés dans de larges proportions lorsque les alliages se prêtent à une coulée en forme, comme on moule par exemple le bronze et les métaux facilement fusibles. Or, les aciers spéciaux ont une température de fusion très élevée et nécessitent des moules résistant à la déformation et à la désintégration, pour obtenir des pièces au contour suffisamment précis sans recourir à l'usinage après moulage.

Ce n'est que récemment qu'on a pu mettre au point des techniques de moulage de grande finesse pour ces alliages difficiles. Depuis quelques années, on fabrique des ailettes de turbines par le procédé de la cire fondue, autrefois réservé aux bronzes d'art. Les Russes ont été très loin dans cette voie et ont introduit dans de nombreuses usines des méthodes de moulage de précision. A une des expositions récentes, ils ont exhibé une rose grandeur nature, obtenue par moulage sur une fleur vivante et constituée par un acier suffisamment dur pour que ses pétales, si fragiles en apparence, raient facilement le verre à la manière d'un diamant.



(Science Horizons.)

LES NOUVELLES TECHNIQUES DE MOULAGE ET DE SOUDURE (*).
Un seul risque : une douche.

Mais la méthode la plus spectaculaire et la plus originale vient de voir le jour aux Etats-Unis. Les ingénieurs de la Ryan Aeronautical Company utilisent le souffle d'une explosion pour forcer le métal à épouser le contour d'une forme préparée à l'avance. La même méthode est employée en Grande-Bretagne par toute une série de producteurs, parmi lesquels Rolls-Royce, Napier, I.C.I. et de Havilland.

Sans brasure

Le métal destiné à confectionner la pièce est introduit à l'intérieur du moule qu'il doit remplir, sous forme d'un petit lingot. Au cœur de celui-ci est placée une charge d'explosif classique, comme le T.N.T. ou la nitroglycérine. La quantité d'explosif à mettre en jeu est déterminée à l'avance à l'aide d'une balance spéciale. Le tout est descendu dans un puits de moins de trois mètres de profondeur, rempli d'eau. La mise à feu précipite le métal sur les parois du moule avec des vitesses allant de 50 à 150 mètres par seconde. La rapidité de la mise en forme et le martèlement produit par le souffle empêchent l'écrouissage qui se produit dans l'emboutissage ordinaire. La couche obtenue est compacte et homogène et épouse scrupuleusement les contours du moule. L'objet fabriqué présente une remarquable solidité. Malgré les apparences, le procédé est absolument sûr ; le seul risque que courent les spectateurs est de se faire mouiller par le geyser d'eau que l'explosion soulève.

Il est possible d'obtenir par cette méthode des pièces de profil compliqué d'un seul tenant, sans apport ni brasure. Le cône qui coiffe le nez d'un DC8 nécessitait auparavant l'assemblage laborieux de cinq parties matricées. Il est obtenu instantanément en une seule opération. Des temps de fabrication de l'ordre de huit heures ont pu être réduits à un quart d'heure.

C'est là un nouvel exemple du progrès que les exigences d'une certaine branche technologique font apparaître dans d'autres domaines, si bien que finalement l'avancement de la science se fait sur un front large et homogène, les échos d'une découverte apparemment limitée pénétrant dans tout l'édifice technologique.

JACQUES BURMAND.

(*) De gauche à droite et de haut en bas : le puits et le geyser ; cône de DC8 moulé par explosion ; pesée de l'explosif pour un moulage immergé ; soudure électronique dans une chambre à vide.

BALZAC ET VOUS...

« La femme est une propriété que l'on acquiert par contrat », disait Balzac.

Les choses ont changé depuis !

Pourtant à notre époque un couple sur six divorce, deux couples sur six aboutissent à un échec.

Le plus surprenant, c'est que les gens admettent cela très bien, alors qu'ils seraient furieux si leur médecin se trompait une fois sur deux ou si leur voiture les laissait en panne un dimanche sur deux.

Or une solution scientifique existe, utilisée déjà par des milliers de personnes depuis plus de dix ans. La plupart des grands journaux français lui ont déjà consacré des articles extrêmement élogieux.

Basée sur les méthodes d'investigation de la personanlité, associées aux techniques d'organisation modernes, l'Orientation Nuptiale apporte à l'homme d'aujourd'hui cette sécurité, cette certitude d'harmonie auxquelles il aspirait depuis des millénaires.

De plus, elle multiplie à l'infini ses possibilités de choix, nécessité découlant des exigences accrues de nos contemporains.

Elle favorise enfin la liberté de décision et ouvre la voie à un romantisme nouveau.

Demain, sans doute, elle permettra aussi à nos descendants d'avoir des enfants sains et heureux.

Célibataires, veufs, divorcés, lisez donc vite cette extraordinaire brochure en couleurs sur l'Orientation Nuptiale. Elle vous coupera le souffle et vous passionnera.

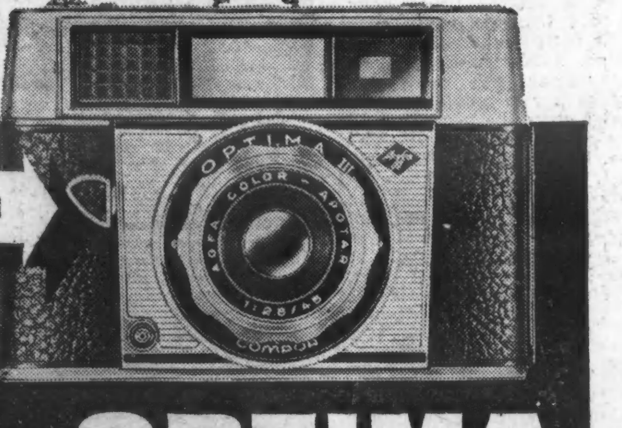
L'envoi est gratuit, fait sous pli fermé, anonyme et bien sûr sans aucun engagement.

L'Institut d'Orientation Nuptiale (ES 21), 94, rue Saint-Lazare, Paris. Joignez seulement 3 timbres.

Communiqué.

AGFA donne le feu vert à une ère nouvelle en photographie : l'AUTOMATISME INTÉGRAL

Agfa



TOUCHE MAGIQUE

Plus de calculs de diaphragme, ni de temps de pose. Plus de préoccupations de distances ni de sensibilité de pellicule. Une simple pression sur la touche magique, et vous obtenez des photos toujours parfaites, en tous temps et en tous lieux.

AGFA OPTIMA

Cet appareil de haute précision existe en quatre modèles : Optima I-II-III-et IIIS à des prix particulièrement étudiés. L'Optima I ne vous coûtera pas plus de NF 369.

C'EST UNE FABRICATION AGFA CAMERAWERK MUNICH

LA CHANCE DE LA

François Mitterrand conclut ici son enquête en Chine communiste.

De ses chances d'avenir, la Chine nouvelle ne doute pas. Mais elle ne doute pas non plus des obstacles à surmonter, des efforts à soutenir, des précautions à prendre. Les obstacles, elle les rencontre dans l'âpreté et la rigueur de la nature, dans la vigilance de ses ennemis et — sûrement aussi — dans sa propre exigence à l'égard de l'homme. A l'effort, elle ne répugne pas. En onze années elle a endigué des fleuves, modelé des montagnes, détruit et reformé une société, éduqué des cadres, par centaines de milliers. Mais les savants qui étudient la composition des glaciers du Tibet, mais les ingénieurs qui sondent les profondeurs du sol, qui réinventent un équipement ultra-moderne, qui rationalisent le rendement, mais les professeurs qui romanisent l'antique écriture et fabriquent au moyen de la phonétique une langue unique pour sept cents millions de Chinois jusqu'ici séparés par le mur épais des dialectes, mais les fonctionnaires du parti qui s'épuisent à expliquer, à convaincre, à contrôler, à rendre compte ne sont encore que les pionniers des temps futurs.

Comme un feu lent

J'ai vu près de la frontière de Corée l'un de ces petits hauts fourneaux qui sont l'orgueil et la faiblesse des dirigeants chinois. Planté sur un plateau balayé par les vents dans une région du monde que l'hiver et l'été traitent avec une égale rudesse, on ne peut l'atteindre qu'après des kilomètres de route cahotante, laissant loin derrière le dernier village. Là vivent six mille hommes et femmes. Ils dorment dans des baraques de brique, mangent dans des réfectoires et travaillent le reste du temps. Les installations secondaires d'habitat et d'atelier encore en chantier, seules sont en état les œuvres vives de l'usine. Sur le flanc d'un coteau, le métal en fusion coule, dessine des arabesques d'or, de pourpre et de carmin et, au bout de sa course, se loge dans des rigoles de terre hâtivement creusées à la pelle d'où l'enlèvent et le distribuent, à demi solide, des ouvriers armés de longues tenailles.

Jeunes pour la plupart, ces ouvriers agiles, rapides et sûrs, qui bavardent et plaisantent dès qu'un moment de répit s'offre à eux, on m'a dit qu'ils étaient des étudiants en stage annuel ou de fin d'études, des paysans issus récemment de l'apprentissage et des spécialistes venus des grands combinats de Mandchourie. Isolés dans leur unité métallurgique, avant-garde d'un groupe humain acharné à conquérir la matière, poussé vers les horizons de la terre par besoin de posséder et de connaître, ils symbolisent l'aventure du XX[e] siècle. Inutile d'y chercher la poésie de la prairie, des courses folles à cheval, de la bataille brève pour un convoi, des feux de camp sous les étoiles. Le petit haut fourneau qui débite dans son année trois cent mille tonnes d'un acier peu compétitif vaut davantage par la volonté collective qu'il exige et par l'espérance qu'il propose que par le bénéfice industriel qu'il réalise. L'effort de la Chine n'a pas le loisir d'être plaisant — ni complaisant. D'ici longtemps il ne sera pas rentable, ni même suffisant pour le pain quotidien. Il brûle, comme un feu lent, le peuple qui se soumet à sa loi. Mais, tous les jours, il crée une chance supplémentaire de gain et de victoire.

L'épisode de Sian

A condition toutefois de l'entourer de précautions. Sinon la machine craquera à l'endroit de ses plus fragiles jointures. Peut-on, par exemple, mobiliser sans risque, à longueur d'existence, une génération, chargée de rattraper en vingt ans un retard de plusieurs siècles ? Nombreux sont les observateurs occidentaux qui, à l'affût du premier signe, guettent la défaillance. Est-ce par générosité qu'ils s'inquiètent de la disette actuelle ou bien parce qu'une famine qui anéantirait l'énergie des travailleurs chinois ébranlerait ainsi le système socialiste — et justifierait enfin leur pronostic ? L'état-major du parti communiste flaire le danger. Après une crise de dogmatisme, on le devine plus souple, plus prudent, plus attentif à l'opportunité. La prise du pouvoir par Mao Tsé-toung, en 1949, n'a certainement pas été douce aux privilégiés de l'ancienne société. Les propriétaires fonciers ont été contraints de se rallier au nouveau régime, de s'adapter au type initial — appelé en Chine : « inférieur » — d'économie rurale : la coopérative de production, et, finalement, de se fondre dans la masse des travailleurs de la commune populaire, intégralement collectivisée. On imagine ce que furent, dans bien des cas, leur souffrance et leur révolte. On imagine aussi à quoi cette révolte a pu les exposer. Il n'en reste pas moins que, sous le couvert de la phraséologie rigoriste — souvent médiocre dans sa monotone répétition — de l'exposé doctrinal, l'un des aspects les plus surprenants de la Chine nouvelle réside dans l'extrême souplesse de sa pratique politique.

L'Histoire a retenu l'épisode fameux de Sian. Les Japonais occupaient alors plus de la moitié du territoire chinois. Tchang Kaï-chek, réfugié à Chunking et semblant s'accommoder de la situation, ne bougeait pas, tandis que le gouvernement communiste de Yenan déclarait la guerre et ordonnait la résistance. Or un maréchal nationaliste, Tchang So-lin, voulut à son tour se dresser contre l'envahisseur. Les Japonais ont le réflexe prompt. Tchang So-lin, convié par eux à un entretien amical, sauta avec son train blindé. Mais Tchang So-lin avait un fils qui commandait l'armée du Nord-Est. Ce fils, Tchang Hué-liang, décidé à venger son père, prit contact avec Mao. Cinq ans plus tard, une mutinerie obligea Tchang Kaï-chek à se rendre au P.C. de Tchang Hué-liang, à Sian. Arrêté, en passe d'être jugé et fusillé, le dictateur ne dut son salut qu'à l'intervention de Mao qui envoya Chou En-laï négocier sa libération. A tout autre, l'occasion eût paru belle de se débarrasser d'un adversaire implacable. Mao, lui, subordonna cette péripétie à l'objectif qu'il s'était fixé. En échange du service rendu, il obtint de Tchang Kaï-chek qu'il entrât dans la guerre. L'ennemi de l'intérieur passait à ses yeux après l'ennemi de l'extérieur. La victoire du communisme en Chine supposait d'abord l'élimination de l'impérialisme étranger. A cette fin, Mao ne céda ni au profit de vengeance, ni à l'attrait d'un profit immédiat. Chaque chose en son temps.

Une telle maîtrise de soi peut surprendre. Elle ne s'est pourtant jamais démentie. On sait combien sont âpres les conflits de tendance au sein du parti communiste. Non seulement l'interprétation des textes de base (Marx, Engels, Lénine) mais aussi les thèmes tactiques donnent lieu à des querelles où se jouent à coup sûr la situation et l'autorité des leaders — et parfois leur vie. La Chine en guerre devait d'autant moins échapper à ces cruels débats que toute erreur était sanctionnée par le sacrifice de milliers de militants et par l'abandon de positions militaires capitales. A deux reprises, Mao Tsé-toung dut combattre la direction du parti qu'il accusa d'abord d'avoir composé avec Tchang Kaï-chek lorsque celui-ci était le plus fort, ensuite d'avoir négligé d'appliquer, quand l'armée communiste tenait un territoire, les principes révolutionnaires de l'économie socialiste. Un duel implacable l'opposa particulièrement au secrétaire général Li Li-san, qu'il finit par supplanter non sans avoir été lui-même préalablement écarté, suspecté, menacé. Or, après la victoire Li Li-san n'a été ni épuré ni supprimé. Il est aujourd'hui ministre du Travail.

Un homme et une équipe

A l'encontre de Staline, Mao, si rigoureux sur le plan de la doctrine, cherche, sur le plan de l'action, à se concilier les hommes. Depuis 1949, on ne relève qu'une élimination brutale, celle de Kao Kang, parmi les dignitaires du régime. Si l'on fait une comparaison avec les équipes qui, en Asie et en Europe, se sont emparées du pouvoir au cours de la même période, et qui ne le gardent qu'au prix de constants règlements de comptes, on admettra que la République Populaire de Chine est, plus qu'aucun autre Etat dictatorial, économe de ses cadres supérieurs. Ses sept principaux dirigeants sont des compagnons de la « Longue Marche ». Leur fidélité réciproque n'a pas connu, apparemment, d'éclipse.

Cette continuité, cette unité de vues qui constituent pour la Chine nouvelle un atout de premier ordre résultent évidemment de l'autorité morale et intellectuelle de Mao Tsé-toung, qui n'a besoin, pour rester le maître, ni d'occuper un poste-clef dans l'appareil du parti, ni de contrôler, au sein du gouvernement, l'armée et la police, ni de forcer l'enthousiasme populaire par des effets d'attitude et d'éloquence. Il n'est pas ministre et, s'il demeure président du parti, il laisse Liu Shao-Chi (vice-président) et Teng Tsiao-ping (secrétaire général) en surveiller les rouages. Il voyage, s'informe, médite, reçoit et, de temps à autre, dans les circonstances rituelles ou qui nécessitent un avertissement solennel, intervient. De préférence, cette intervention concerne la vie économique du pays. Le soin de définir les positions chinoises dans le domaine de la politique étrangère appartient ordinairement à Liu Shao-chi, Chou En-laï ou Chen Yi. A l'opinion près que l'on se fait, ici ou là, de l'utilité et de l'importance de « l'intendance », on voit que la méthode de Mao connaît même à l'Ouest des imitateurs.

Le Docteur de la Loi

Mais quand Mao disparaîtra, la succession sera assurée. La révolution chinoise ne ressemble pas à ces complots montés autour d'un personnage prestigieux et qui se juge indispensable. Elle a ses racines profondes dans une doctrine qui prétend à l'universalité ; elle a traversé victorieusement des combats sanglants et des expériences douloureuses ; elle a suscité la promotion d'élites qui servent le dogme avec un dévouement illimité et qui se croient sincèrement messagères de la vérité. Après Mao, Liu Shao-Chi (qui n'est pas seulement, comme on l'a dit, l'homme de l'appareil mais qui, dès l'origine, a été le Docteur de la Loi

(Magnum-W.-Miller.)

Le maréchal Tchang Kaï-chek.
Sauvé sur intervention personnelle de Mao.

CHINE par FRANÇOIS MITTERRAND

(Magnum-M.-Riboud.)

NOUVELLE USINE D'AUTOMOBILES CHINOISE.
Le dernier Empereur de Chine, Pou Yi, a maintenant « compris son devoir ».

qui analyse, justifie, tranche et, le cas échéant, condamne), ou à son défaut Chou En-laï, Lin Piao ou Teng Hsiao-Ping, poursuivront l'œuvre entreprise. L'équipe paraît solide. On ne la verra pas se disloquer, ou céder la place de sitôt.

Expliquer la froide habileté de Mao Tsé-toung dans l'affaire de Sian et sa souplesse vis-à-vis de ses rivaux, à l'intérieur de son parti, par l'inclination d'un tempérament serait insuffisant. Le souci qu'il a de distinguer l'essentiel de l'accessoire, de mettre en constante harmonie l'intérêt du parti et celui de la patrie, de ne pas séparer le communisme des contingences historiques spécifiquement chinoises, de n'écarter a priori aucun citoyen ou groupe de citoyens quelle que soit son appartenance raciale, sociale ou politique, souci qui caractérise sa méthode, provient surtout d'une appréciation judicieuse des empires, des besoins et des usages de son peuple.

La récupération

Il est certain qu'en Chine les prisons et les camps d'internement ne chôment pas. Tibor Mende a rapporté de son voyage la relation infiniment émouvante — et démonstrative — d'un dialogue avec un détenu, jeune homme de Shanghaï condamné à une longue peine pour « sabotage » de l'édification socialiste. Son récit évoque les pires détresses, l'effroyable engrenage de la suspicion, du châtiment, de la déchéance.

En effet, la technique communiste de la répression ne se contente pas de punir la faute. Elle veut aussi guérir le coupable de la maladie (sociale et mentale) qui obscurcit son entendement. Elle lui lave le cerveau (dans d'autres sociétés ou d'autres religions, on dirait qu'elle le convertit). Dans « La Longue Marche », Simone de Beauvoir s'est justement inquiétée de l'inlassable bienveillance qui vaut au prisonnier ce supplément d'infortune : des séances éducatives. Mais on aurait tort de s'arrêter à ce vice d'un système, vice qui n'est d'ailleurs pas réservé à la seule Chine ni aux seules Républiques Populaires.

Après trente années de guerre civile et l'établissement d'un régime révolutionnaire qui ne pouvait, à l'origine, composer sans périr, Mao Tsé-toung, ses adversaires irréductibles détruits ou chassés, s'est efforcé d'assimiler ce qui était assimilable, d'éviter le renouvellement des sécessions et d'aggraver les ruptures dommageables à la cohésion nationale. C'est ainsi que la race Han ayant, à travers les siècles, peu à peu dominé la Chine et risquant d'étouffer les minorités, l'Etat s'applique à protéger celles-ci avec un soin minutieux. Quand les armées communistes, recrutées essentiellement dans les provinces Han du Centre-Est et du Sud, triomphèrent de Tchang Kaï-chek, les Mongols, les Tibétains, les Miaos, les Ouighours, craignirent d'être exterminés. Ils se souvenaient des massacres et des persécutions qui suivaient les réveils périodiques du vieil et léthargique empire. Au lieu de cela, ils furent littéralement choyés. En contradiction avec les directives officielles qui accélèrent l'uniformisation du langage, leurs idiomes sont maintenant pourvus d'une grammaire et enseignés. Ils ont leur faculté, leurs écoles, leurs hôtels, que montrent avec une satisfaction visible les responsables du parti, qui ont pour mission de faire visiter Pékin aux étrangers. Le régime veut à tout prix que ses minorités n'aient pas à choisir entre leurs traditions et la Chine, nouvelle. Il prévient même scrupuleusement leurs soupçons : lorsqu'il y a trois ans fut lancée (très provisoirement) la campagne pour la limitation des naissances, toute propagande, toute vente de produits contraceptifs furent interdites dans les régions qu'elles habitent, de peur qu'elles ne se croient victimes d'une agression insidieuse contre l'existence de leurs communautés. Pourtant, ces minorités ne sont pas nombreuses. Mais leur libre développement au sein de la République Populaire souligne une volonté de tolérance que l'on retrouve dans la politique extérieure de la Chine chaque fois qu'elle s'adresse à des pays mitoyens (à moins que ceux-ci ne soient franchement anticommunistes et n'acceptent de s'inféoder aux Etats-Unis d'Amérique).

L'histoire de la Chine est avare de procédés aussi courtois à l'égard des populations marginales, domestiquées ou tyranniques selon le moment. La fraternité naturelle des peuples, thème indéfiniment ressassé par le catéchisme du parti, ne constitue pas, on l'admettra aisément, la cause principale de ce revirement dans la manière qu'ont de concevoir leurs rapports des voisins traditionnellement belliqueux. Mais la ligne générale décidée par Mao l'ordonne. Emancipatrice et unitaire, la Chine nouvelle associe et entraîne les forces tournées vers l'avenir. Elle ne reconnaît chez elle comme ennemis — et ne frappe — que ceux qui, par regret du passé, s'entendent à freiner son bond en avant. Un exemple pittoresque de cette règle d'action est fourni par les avatars de Pou Yi, dernier empereur de Chine. Pou Yi, qui régna jusqu'à l'âge de trois ans et fut déposé en 1911, qui réoccupa furtivement et brièvement le trône en 1917 avant d'être aussitôt et pour la deuxième fois déposé, qui, nommé empereur du Mandchoukouo par l'occupant japonais en 1932, fut, à la fin de la guerre mondiale, jugé, condamné, emprisonné comme criminel de guerre, a été libéré par la Chine communiste. « Il a été rééduqué », m'a confié mon interprète « car il a compris maintenant son devoir de Chinois. » Mais, libre, Pou Yi avait sombré dans la masse anonyme : il exerçait, paraît-il, l'état de jardinier. Cela n'a pas duré. Une information publiée en bonne place, par le Renmin Ribao, a récemment annoncé qu'on n'en avait pas fini avec Sa Majesté Impériale. Pou Yi, homme d'expérience, quinquagénaire averti, vient d'entrer à la Commission Nationale Historique de la Chine, que préside le Premier ministre, et, au côté de Chou En-laï, participe, à sa façon, à l'édification socialiste. Le parti, on le voit, ne lésine pas sur l'emploi des compétences.

Un examen sérieux de la situation intérieure de la République Populaire Chinoise conduit à penser que, face au parti communiste, il n'existe pas actuellement de force oppositionnelle de remplacement. La propagande abondante du gouvernement de Formose ne pénètre que très difficilement sur le Continent et ne convainc pratiquement que les Occidentaux de passage à Hong-Kong. Les anciennes classes dirigeantes ont été radicalement éliminées et dispersées. Présent partout, l'appareil du parti anime et contrôle les masses. Ses cadres dont le désintéressement et la rectitude n'ont pas fléchi à l'épreuve du pouvoir, déploient une énergie farouche pour répondre aux mots d'ordre de Mao et les répercuter dans tout le pays.

Le deuxième souffle

J'ai admiré la foi intense de ces hommes et de ces femmes, soumis à une discipline monacale, strictement vêtus, pauvres. « La Chine est pauvre, nous devons l'être aussi », aimait répéter mon guide, M. Sun. Sans doute répandent-ils des slogans dont la médiocrité étonne et dont la terminologie sonne creux. « Nous avons besoin de choses simples pour assurer la vie quotidienne : du riz, du blé, du chou, du poisson. Tant que la bataille pour ce minimum durera, nous aurons besoin d'idées simples pour soutenir l'élan populaire. Plus tard, nous verrons », expliquait aussi M. Sun.

Plus tard. La Chine communiste n'a pas encore repris sa respiration. Plus tard, sa jeunesse devant laquelle s'ouvrent les facultés techniques qui, chaque année, déversent des milliers et des milliers d'ingénieurs, tout de suite affectés aux problèmes pratiques de l'hydraulique, de l'aéronautique, de l'électronique, de la transformation des métaux, de la recherche pétrolière, de la mine, de l'atome, connaîtra une vie meilleure et pourra, sans péril mortel, s'attarder en chemin. Pour l'instant, la chance de la Chine nouvelle, avant le rythme de production, avant la reconquête des frontières — et de la sécurité — avant la capacité d'expansion idéologique et matérielle, c'est la maîtrise d'un homme, la continuité d'une équipe, la fidélité aux principes, la soumission aux services publics. Mais certains signes ne trompent pas. La Chine approche du deuxième souffle.

F. M.

FIN.

(Publi-foto.)

L'INSTITUT FELTRINELLI, A MILAN, LE JOUR DE L'INAUGURATION.
Un second coup d'œil suscite quelques doutes.

HOMMES

Giangiacomo Feltrinelli

● *Il a découvert « Le docteur Jivago », il est l'enfant terrible de l'édition italienne. François Erval a vécu trois jours chez lui.*

A première vue, il ne s'agit que d'un cocktail littéraire des plus classiques. Bien sûr, les gens semblent un peu plus agités, un peu plus bruyants que d'habitude, mais ne sommes-nous pas à Milan, parmi des Méridionaux qui, chacun le sait, sont facilement exubérants et volubiles ? Au second coup d'œil, on a cependant quelques doutes. Les femmes sont particulièrement élégantes et la tenue des hommes ne rappelle en rien Saint-Germain-des-Prés.

On commence à me montrer les personnalités : M. Pietro Secchia, sénateur communiste; M. Lelio Basso, leader de l'aile gauche du parti de M. Nenni; M. Ferrucio Parri, chef de la Résistance italienne et premier président du Conseil de l'Italie d'après guerre, un professeur de l'Université de Harvard, des représentants de la Sorbonne, le délégué de l'Institut Marx-Engels de Moscou, nullement gêné par la proximité d'un professeur polonais, qu'il doit pourtant considérer comme un affreux révisionniste, un des intimes du chancelier Adenauer et de nombreux industriels, parmi les plus puissants et les plus riches de l'Italie du Nord. Un ministre enfin, celui de l'Instruction publique, M. Bosco, chrétien-démocrate, venu exprès de Rome, malgré la célébration à la Chambre du centième anniversaire de l'unité italienne.

Il est vrai qu'ici aussi on célèbre un anniversaire. Bien plus modeste, certes, mais M. Bosco insiste longuement dans son allocution sur l'importance de l'Institut Giangiacomo Feltrinelli, fondé il y a douze ans par Giangiacomo Feltrinelli, cet enfant terrible de l'édition, pour « *faire connaître et étudier, selon les principes purement scientifiques et en toute liberté, l'histoire, la politique, l'économie et les idées sociales de l'époque contemporaine et des temps modernes.* »

Un jeune mécène

Feltrinelli a aujourd'hui trente-quatre ans : il avait donc à peine dépassé vingt ans lorsqu'il prit l'initiative de fonder son institut, une des plus extraordinaires réussites dans ce domaine. Il allait bientôt s'occuper aussi d'édition et, depuis la publication du « Docteur Jivago », son nom est connu dans le monde entier. La politique le passionnait également : immédiatement après la guerre, il s'inscrit au parti communiste qu'il ne quitte qu'une dizaine d'années plus tard, après le scandale soulevé par l'affaire Pasternak.

Il avait, certes, les moyens de se consacrer à toutes ces activités à la fois. Héritier d'une des plus grandes fortunes de l'Italie, il pouvait réaliser ses rêves, aussitôt qu'il le désirait. Ce qui frappe pourtant lorsque l'on regarde son évolution, c'est la prudence de ce jeune homme qui voulait faire beaucoup de choses, mais qui voulait surtout les faire dans les meilleures conditions et les réussir.

En 1949, il décide donc de fonder son institut. Le mécénat est une tradition toujours vivante en Italie qui reste, avec les Etats-Unis, le dernier pays où les détenteurs des grandes fortunes s'intéressent activement à l'évolution des sciences et des arts. Olivetti, le roi des machines à écrire, bien connu en France, n'était pas le seul à avoir aidé écrivains, peintres et musiciens.

Deux tas de livres

C'est à partir de 1949 que Feltrinelli se met à acheter dans le monde entier des livres, documents, revues, archives se rapportant aux sciences sociales. Il écume l'Europe : la moindre indication quelque peu intéressante, et il se déplace personnellement, poursuit parfois pendant des semaines une trace, contrôle lui-même toutes les chances et toutes les possibilités :

« *En 1949, j'apprends qu'à Osnabrück on pouvait acheter un exemplaire de la première édition du « Manifeste communiste ». Après de longues recherches, nous découvrons le vendeur. Nous l'attendions dans notre auto. C'était un jour d'hiver, sinistre, et la ville détruite rendait l'atmosphère encore plus insupportable. Brusquement, un homme s'approche de notre auto et nous fait signe de le suivre. Dans un grenier, deux énormes tas de livres. Il nous*

LA DERNIÈRE ANNÉE DE KIERKEGAARD

Le 11 novembre 1855, à l'âge de quarante-deux ans, le philosophe danois Sören Kierkegaard meurt à l'hôpital de Copenhague. L'auteur de « Crainte et tremblement », le plus sombre et le plus ardent des penseurs, s'éteint satisfait, avec le sentiment d'avoir enfin accompli, au cours de la dernière année de son existence, la tâche d' « éveilleur » qu'il s'était assignée.

C'est sur cette période, mars 1854-septembre 1955, que porte le cinquième et dernier tome de son « Journal » (1). Voici des extraits de cette œuvre difficile où se révèle la personnalité puissante d'un homme qui ne cessa de se déchirer pour aller de l'avant. Aucun d'entre nous, chrétien ou non, ne peut être insensible à cet élan de Kierkegaard vers un Dieu qui se dérobe sans cesse à notre nature pécheresse.

UN APOTRE — MON IMPORTANCE INFIME

La mission d'un apôtre est de propager le christianisme, de lui rallier les hommes.

La mienne est de les arracher à l'illusion d'être des chrétiens... mais je n'en sers pas moins le christianisme.

LE SAUVEUR DU MONDE

Quand on pense à ce concept fade, écœurant comme un sirop, de Sauveur du monde que la chrétienté adore et débite... quel étrange effet alors de lire ces paroles de Lui : « Je suis venu pour jeter le feu » [*Luc*, 12, 49-53], venu pour mettre une division qui fasse sauter les liens les plus sacrés, ces liens que Dieu a lui-même consacrés : le lien entre père et fils, femme et mari, parents et enfants, etc.

TALENT — ESPRIT

Pour devenir réellement esprit, un homme de talent doit d'abord atteindre au dégoût de toutes les satisfactions du talent — comme au garçon entré en apprentissage chez un pâtissier, on permet tout de suite de se gaver de gâteaux à discrétion... afin de s'en dégoûter.

LE BUT DE CETTE VIE DU POINT DE VUE CHRÉTIEN

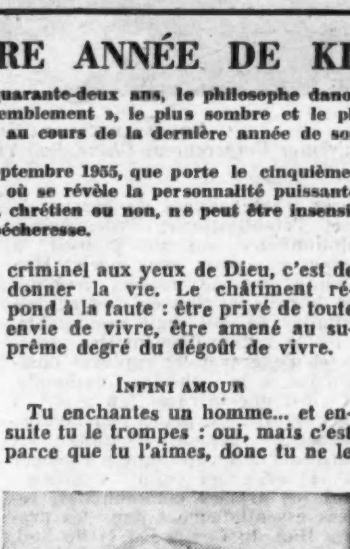
Le but de cette vie, c'est d'être porté au suprême degré du dégoût de vivre.

Quand alors, porté à ce point, on peut persister, ou que Dieu nous aide à persister dans l'idée que c'est lui qui par amour nous a porté à ce point, on a passé alors, chrétiennement, l'examen de la vie, on est mûri pour l'éternité.

Un crime m'a fait venir au monde, m'y a fait venir contre la volonté de Dieu. La faute, qui en un sens pourtant n'est pas la mienne, bien qu'elle fasse de moi un criminel aux yeux de Dieu, c'est de donner la vie. Le châtiment répond à la faute : être privé de toute envie de vivre, être amené au suprême degré du dégoût de vivre.

INFINI AMOUR

Tu enchantes un homme... et ensuite tu le trompes : oui, mais c'est parce que tu l'aimes, donc tu ne le



(Archives.)

SOREN KIERKEGAARD.
« Je suis venu pour jeter le feu. »

trompes tout de même pas, infini amour !

Non, non, non, tu ne me réduiras pas à croire autre chose de toi, toi qui — nous y revoilà — toi qui ne me trompes pas, toi qui es infini amour !

Tu l'as voulu, c'est vrai, tu voulus l'éprouver, si tu pouvais m'amener à croire que tu fusses autre chose qu'amour, ce qui pourtant, si cela se produisait, te navrerait, infini amour, encore plus que moi... donc tu ne me trompais pas, infini amour !

DIEU AUX CIEUX

Est-il un amant qui sache aussi bien cacher quel est l'aimé, son entente avec lui, leurs rencontres et leurs rendez-vous, en est-il un qui le sache comme Dieu dans les cieux !

En apparence cet homme-là est le plus lamentable, le plus malheureux et le plus délaissé de tous; tout s'unit pour le tourmenter et le torturer, l'insulter et le bafouer, lui-même s'exclame : Dieu m'a abandonné... et cette apparence couvre que c'est justement lui l'aimé : ainsi Dieu jette-t-il un voile sur son entente avec l'aimé.

Tant de majesté, tant de distinction, de jalousie sur son amour et d'anxiété d'être mécompris du moindre profane, jamais un homme n'en a tant montré ; aussi qui songerait jamais à cacher qui est l'aimé, à le cacher sous cette apparence d'avoir fait de lui le plus malheureux de tous !

Et pourtant seul ce Dieu est le Dieu de l'amour ! Les dieux aimants du paganisme circulaient au milieu des hommes, et même si ça ne se voyait pas tout de suite, on ne tardait tout de même pas à découvrir qui était l'aimé... car son bonheur éclatait assez aux yeux, et pour autant les dieux étaient tirés de leur cachette et on les reconnaissait.

Mais le Dieu de l'amour, qui est esprit, cache mieux son amour : l'aimé devient le malheureux... tel est en effet ce qu'exige aussi la majesté de sa personne divine, il lui faut rechercher le secret le plus absolu.

Mais comme ce secret est le plus sûr, de même aussi son amour : non pour cette vie, non, mais pour l'éternité.

(1) A paraître cette semaine chez Gallimard, 416 p., 13,50 NF.

indique celui de droite, et j'y découvre émerveillé une extraordinaire bibliothèque de littérature socialiste. Je l'ai aussitôt achetée.

— Et le tas de droite ?

— *C'était la plus splendide bibliotèque de livres érotiques que j'aie jamais vue.*

— Vous l'avez achetée, j'espère ?

— *Non, à l'époque ce sujet ne m'intéressait pas.* »

Il le dit avec regret. Il était encore jeune. Depuis, comme Zazie, il a vieilli.

A Paris, il acquiert une collection rarissime de documents sur la Commune, qu'il me montre fièrement. Au-dessus d'une table de travail, un drapeau des Communards. Plus loin, le journal que Lénine édita en exil, en Suisse. Un fonds spécial réunit une documentation unique sur la guerre civile espagnole. Dans une autre salle, livres, documents, journaux de la Révolution française. Je feuillette la collection complète du « Père Duchesne » et tombe sur le numéro qui a suivi l'exécution de Marie-Antoinette. Je lis la première phrase : « *La plus grande de toutes les joies du Père Duchesne. Après avoir vu, de ses propres yeux, la tête de Veto femelle séparée de son foutu col de grue.* » Décidément, les journalistes du passé étaient autrement virulents que leurs successeurs !

Un « talent-scout » à Moscou

Feltrinelli a réussi ainsi à réunir dans son institut 200.000 volumes, dont beaucoup d'éditions introuvables, et plus de 8.000 périodiques. La bibliothèque continue à s'enrichir chaque année d'une dizaine de milliers de volumes. Il donne de nombreuses bourses, publie d'innombrables études. Cent quinze chercheurs étudient la situation sociale de l'Italie. Mais il a surtout eu le mérite de réunir cette immense documentation, éparpillée jusqu'à maintenant en quatre endroits différents en un seul immeuble aux installations ultra-modernes, voisin de sa maison d'édition, au centre de Milan, à cent mètres de la Scala et à deux minutes de la cathédrale.

« Et votre maison d'édition ?

— *Elle est beaucoup plus récente. J'ai commencé d'abord par publier, en accord avec les syndicats, des livres populaires. Je me suis occupé de leur distribution et, petit à petit, j'ai décidé de créer un organisme de diffusion. Je diffuse aujourd'hui trente éditeurs, sans parler de ma propre maison d'édition.* »

Feltrinelli m'explique les débuts de sa maison d'édition au volant de sa voiture, qui fonce à travers la nuit. Il a raccompagné le ministre à la gare et, maintenant, à minuit, il me conduit dans sa maison de campagne. Il conduit d'ailleurs comme tous les Italiens : avec cette maestria qui provoque chez les étrangers un sentiment d'admiration mêlée d'inquiétude.

« *J'ai fondé ma maison d'édition en 1954 et j'ai publié les premiers livres en 1955. Les deux premiers titres étaient l'autobiographie du pandit Nehru et le livre de Lord Russell sur les crimes nazis. Ces deux premiers livres indiquent d'ailleurs les tendances de ma maison : antifascisme et neutralisme.* »

Il me parle encore de ses deux succès mondiaux, du « Léopard » du Prince de Lampedusa (dont il va sortir un second volume posthume), et, bien entendu, du « Docteur Jivago ».

« Comment l'avez-vous découvert ?

— *Très simplement, et très normalement. J'avais un « talent-scout » à Moscou, comme dans les autres capitales. C'est lui qui m'a signalé ce roman.* »

C'est simple, si l'on veut. Les grands éditeurs du monde entier ont, en effet, des « talent-scouts » dans tous les pays importants. Je crois cependant que Feltrinelli fut le seul à en avoir un aussi à Moscou.

On est arrivé. Le château que je discerne péniblement dans l'obscurité se trouve sur une colline, environ à mi-chemin entre Milan et Turin. Le lendemain matin, j'aurai tout le loisir de le découvrir. C'est un vrai « castello » du début du XVII[e] siècle, une « folie » baroque, monument de la « dolce vita » du passé, avec des tours, des niches et un long couloir souterrain qui conduit jusqu'au village.

(John Phillips.)

GIANGIACOMO FELTRINELLI.
Des livres, des ports et des asperges.

Curieuses proportions

Des livres anglais, français, allemands dans toutes les pièces, des journaux de tous les pays du monde. Des revues littéraires dans toutes les langues.

Depuis cinq ans, il a publié environ quatre cents livres. Cent romans, cent dix essais, une trentaine de livres scientifiques et cent trente-cinq livres de poche. Proportion curieuse qui montre le caractère particulier de ses éditions, à mi-chemin entre la littérature et les études universitaires. Un éditeur moderne, selon Feltrinelli, doit tenir compte aussi bien de l'évolution esthétique que de celle des sciences humaines et des sciences exactes.

« Et vos autres activités ? Les affaires dont vous avez hérité ? Vous vous en occupez ?

— *Bien sûr. J'ai d'excellents collaborateurs. Quand il y a des décisions à prendre, nous nous réunissons.*

— Où ?

— *A la maison d'édition, bien entendu.* »

C'est de la maison d'édition qu'il dirige d'énormes entreprises, qui font construire des ports en Europe, en Afrique et en Amérique. J'ignore leur chiffre d'affaires, mais je suis sûr que celui de la maison d'édition n'en constitue qu'une fraction modeste.

« Combien de temps consacre-t-il, ai-je demandé à un de ses collaborateurs, à sa maison d'édition, et combien au reste de ses affaires ?

« *90 % à la maison d'édition, 10 % au reste.* »

J'aurais encore bien d'autres questions à poser. Mais, pour le moment, Feltrinelli consacre 100 % de son temps à l'agriculture. Il vient, en effet, d'arracher triomphalement une douzaine d'asperges et m'explique qu'il lui a fallu près de trois ans pour réussir dans ce domaine. Trois ans... Il a publié en même temps 250 livres, mais combien de ports a-t-il fait construire, ce diable d'homme, pendant le même laps de temps ?

FRANÇOIS ERVAL.

Interview exclusive de L. SEDOV

L'HOMME ET L'ESPACE

★ Un homme dans le cosmos en 1961 ?

★ Au pays d'Oulanova, par Yvette Chauviré

dans le numéro 157 (AVRIL 61)

de la revue mensuelle illustrée de poche

« ETUDES SOVIETIQUES »

Kiosques, librairies, le numéro 0,70 NF - Abonnement un an : 7 NF au C.D.L.P., 142, boulevard Diderot - PARIS (12[e]) - C.C.P. Paris 4629-39

Spécimen gratuit sur demande

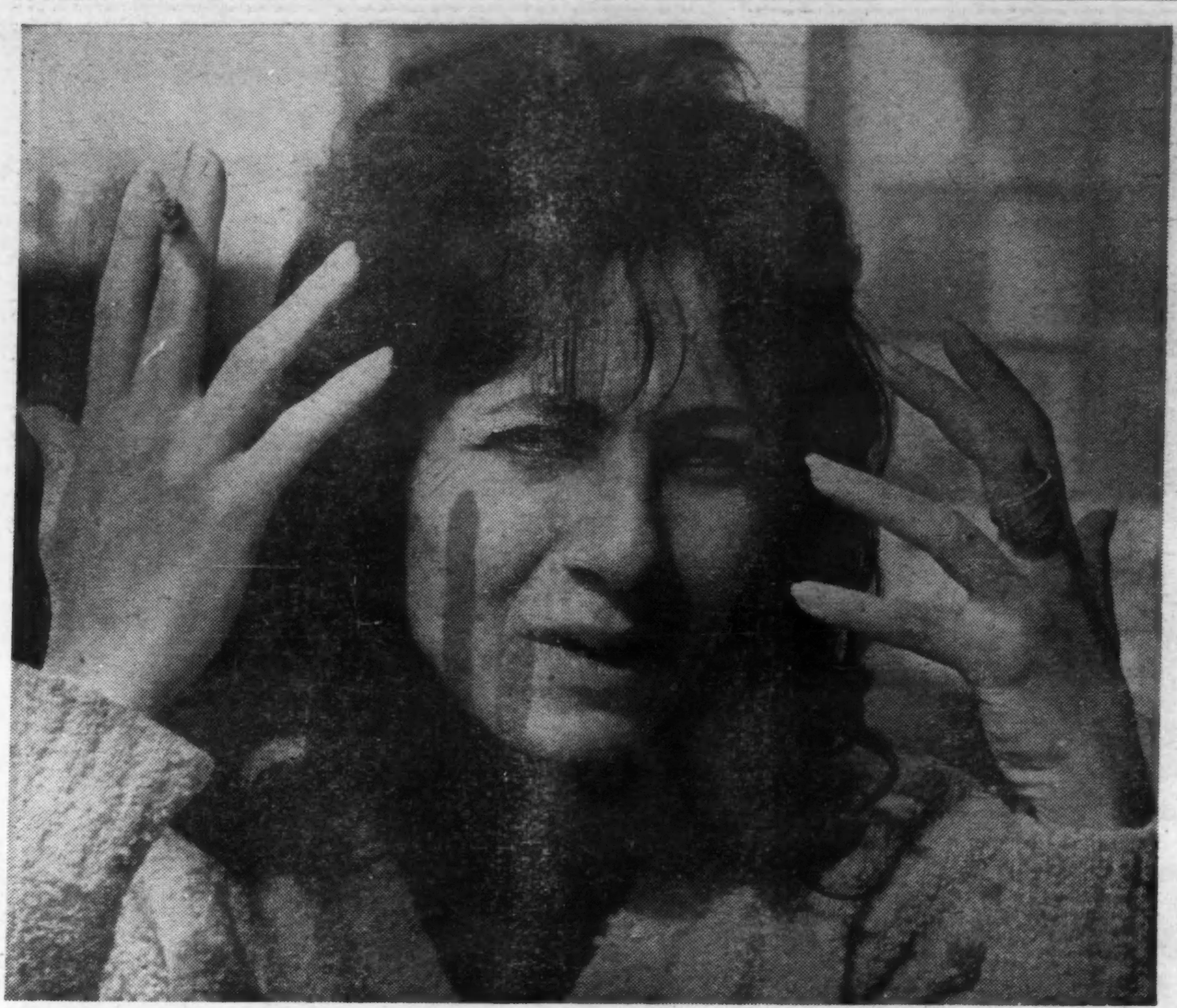
PRIX DES LIBRAIRES DE FRANCE 1961

ANDRÉE MARTINERIE

Les autres jours

roman

nrf



(Charpentier.)

LEÏLA BAALBAKI.
« On est un peu perdu dans votre liberté. »

FEMMES

Une Libanaise à Paris

● *La seule romancière arabe du Moyen-Orient.*

UNE jeune fille de dix-neuf ans écrit un roman, « Je vis » (1), qui a soulevé une tempête d'injures et même d'interdictions. Pourquoi ?

Parce que Leïla Baalbaki est Libanaise, et musulmane. Parce qu'elle a osé revendiquer — publiquement — le droit de la femme à *vivre*. Et cela dans un pays où rentrer après neuf heures du soir est, pour une femme, un défi, aller seule au cinéma ou au café, un scandale.

Leïla Baalbaki est la seule romancière de langue arabe des pays du Proche-Orient. Elle a commencé tôt à *« brusquer »* (comme elle dit) son entourage. Née de parents aisés — paysans devenus commerçants — elle refuse à quinze ans le mari qu'on a prévu pour elle. A seize ans, elle fait du journalisme. Sa famille, outragée (*« les tantes surtout »*) lorsqu'elle apprend par les journaux que Leïla est romancière, finit par l'encourager à continuer. Ce qu'elle fait. Dans « Les Dieux monstres », il y a un personnage assez curieux : une poupée.

« C'est ce que la femme représente chez nous, explique Mlle Baalbaki, *aux yeux des hommes. Pourtant elle est prête à se libérer, et fait déjà beaucoup de progrès.*

— Et l'homme, en fait-il ?

— *Il finira par suivre la femme, un jour...*

En attendant, Baha, le héros de « Je vis » — tout communiste qu'il est — affiche des idées sur la femme qui sont d'un autre siècle.

« C'est que l'homme oriental mène deux vies. Si évolué qu'il soit au dehors, il reste le seigneur du logis. Ce code moral périmé est arabe. C'est pourquoi aucune révolte chez nous n'a de valeur si elle ne sort pas de la société musulmane elle-même. »

— Le fait colonial n'est donc pas le seul obstacle à l'émancipation de la jeunesse arabe (car il ne s'agit pas seulement des femmes). Et la religion ?

« La religion, il faut la mettre dans le placard, estime Leïla Baalbaki. *Le problème n'est pas là. Il est dans notre manière de vivre. Et nous pourrions être libres, avec ou sans la foi ».*

Sur les chemins de la liberté, Leïla Baalbaki a peut-être, une ou deux fois, fait fausse route. Elle s'en est rendu compte :

« Mon héroïne croit pouvoir se libérer par l'amour, et Baha par le communisme. Ils se trompent. »

Ainsi « Je vis » se solde par un double échec. Mais l'auteur évolue :

« Pour l'instant, je cherche, je me demande comment concilier les deux extrêmes : Orient et Occident... Je suis en période de combat. A Paris je vais peut-être trouver... »

Pourtant le mirage occidental ne semble pas l'avoir éblouie : après quatre mois passés entre le quartier Latin et Saint-Germain-des-Prés, Leïla Baalbaki ne manque pas de constater : *« On est un peu perdu dans votre liberté. »*

ANNE GUERIN.

(1) Ed. du Seuil, 192 p., 7,50 NF.

MARY McCARTHY
deux romans de la célèbre critique américaine
la vie d'artiste
une jeune fille sage
l'écrivain le plus "habile" des États-Unis
CHRISTINE de RIVOYRE
COLLECTION "FEUX CROISÉS"
Plon

POLICIERS

« Le Grand Sacco » par Francis Poli

● *Du rififi chez Fidel.*

TOUT y est, dans ce policier (1) : le gros dur malin, insensible et solitaire, Sacco, le poussah grassouillet et écœurant, Steno Colini, des tueurs, abimes de granit, des femmes trop fortes sur la chnouf.

L'action se passe à La Havane et roule dans cet univers truqué, étouffant et moite des Caraïbes. C'est le livre des mains molles et repoussantes, des nuits pourries à La Havane où l'éclat déchirant des sirènes de police est comme un réconfort parce qu'il est clair, brutal et sain.

Voici l'histoire. Le capitaine général Cifuentes, chargé de la police de Fidel, est sur les dents. Périodiquement, au moment où il s'y attend le moins, un sadique sort de l'ombre et étrangle des femmes. La police locale est impuissante à arrêter le malade. Le grand Sacco, un policier redoutable et apatride, a été dépêché par les services américains. Car Roy Donivan, le tueur, n'est autre qu'un spécialiste de la balistique américaine. S'il était pris à Cuba, les Etats-Unis risqueraient de faire les frais du scandale. Donc pas d'histoire. Il faut que Sacco ramène l'étrangleur au bercail, sans faire de bruit.

Sadisme et sueurs froides

Il y a dans ce livre une once de sadisme, quelques bons verres de sueurs froides et de bons grammes de vrai talent.

« C'était un homme d'une quarantaine, un bon mètre quatre-vingts avec un cou de taureau et des poignets comme des salamis. »

Ou encore :

« Tonio était un flic de premier ordre, mais il voulait rester son maître. Besogneux, fataliste, frugal comme un Arabe, mais fier comme un grand d'Espagne. »

Lecture à ne pas conseiller aux femmes sensibles après que le soleil s'est couché. L'étrangleur opère la nuit...

X. G.

(1) Ed. Gallimard - Série Noire, 186 pages, 2,40 NF.

ROMANS

« La marquise sortit à cinq heures » par Claude Mauriac

● *...et le romancier termine à six.*

LORSQUE Claude Mauriac publia son premier roman, « Toutes les femmes sont fatales », nous ignorions qu'il s'agissait du début d'une trilogie. Nous ignorons d'ailleurs toujours, si nous sommes en présence d'une trilogie achevée ou des trois premiers volumes d'une série, destinée à être poursuivie. Quelques phrases vers la fin de « La marquise sortit à cinq heures » (1) font pencher pour la première hypothèse, mais l'œuvre de Claude Mauriac est certainement un « work in progress » dont il ignore peut-être lui-même toutes les virtualités.

Il ne s'agit pas, bien entendu, d'une trilogie dans le sens classique du terme et encore moins d'un roman-fleuve. Claude Mauriac poursuit à travers un seul personnage — Bertrand Carnéjoux — une expérience variée, apparemment contradictoire, mais d'une logique interne rigoureuse. Ecoutons-le : *« Ainsi, l'histoire de Bertrand Carnéjoux qui, dans ses commencements, concernait un seul personnage et ses préoccupations égoïstes, a-t-elle rejoint, grâce aux huit convives de sa première suite, des vérités, plus générales, pour s'épanouir et s'approfondir dans cette troisième partie où tout un peuple fut suscité et peut-être ressuscité ».* Toutes les femmes sont fatales » était l'amour, « Le Dîner en ville », le monde dans le sens étroit du terme, « La marquise sortit à cinq heures » enfin, le monde élargi aux dimensions que tout véritable romancier cherche à atteindre et à étreindre.

Une précision clinique

A première vue, ces dimensions semblent pourtant restreintes aussi bien dans l'espace que dans le temps. L'ensemble du roman se situe à un endroit précis et bien défini : le carrefour de Buci dans le VIe arrondissement. L'heure, elle aussi, est marquée et impitoyablement limitée. Le roman commence à cinq heures de l'après-midi et se termine soixante minutes plus tard. Claude Mauriac raconte tout ce qui peut se passer à un carrefour populeux de Paris, tout ce qui peut se passer dans la tête des passants, leurs petits soucis et leurs grandes espérances. Il nous rend non seulement les dialogues banals des marchands de poissons, des marchands de journaux, et les discussions des midinettes, mais aussi les jalousies de deux hommes qui pensent à la même femme et finit par retracer avec une précision clinique les dernières minutes d'une vieille femme. L'amour et la mort, l'enfance et la sexualité (celle-ci me semble un peu influencée par Zazie et Lolita) voilà les thèmes majeurs de ce roman.

Au début, la méthode de Claude Mauriac fait penser au simultanéisme. Mais, ici encore, il l'élargit aussitôt. Il ne nous conte pas seulement les événements passagers d'une quelconque rue de Paris, mais cherche en même temps à nous narrer son histoire, en nous montrant la continuité des générations à travers les siècles. Son texte est entrecoupé de vieilles chroniques et, à un moment donné, l'auteur craint qu'un critique mal intentionné ne lui dise que ces récits anciens constituent le meilleur de son livre. J'avoue avoir cru le contraire. Il m'a semblé téméraire d'introduire dans un *roman* contemporain des *faits* passés et j'ai cru un moment à une tentative trop intellectuelle, trop volontaire. Puis lentement, cette crainte s'est dissipée, à mesure que j'ai vu avec quel bonheur Claude Mauriac intercalait, non, intégrait le passé au présent. Cette fois encore, Claude Mauriac s'explique : *« Ainsi sera justifiée en ce livre, dont la durée romanesque sera si brève et la durée historique si longue, l'insertion de documents bruts... J'emploierai de nouveau ma méthode artisanale. Celle du cinéaste que j'aurais pu être si je n'avais pas préféré à tout la littérature. Je travaillerai à mon habitude sans ordre chronologique, par plans séparés,*

(1) Albin Michel, 313 p., 9 NF.

d'après un découpage préalable, l'essentiel devant une fois encore résider dans le montage minutieux et précis, pièce à pièce ».

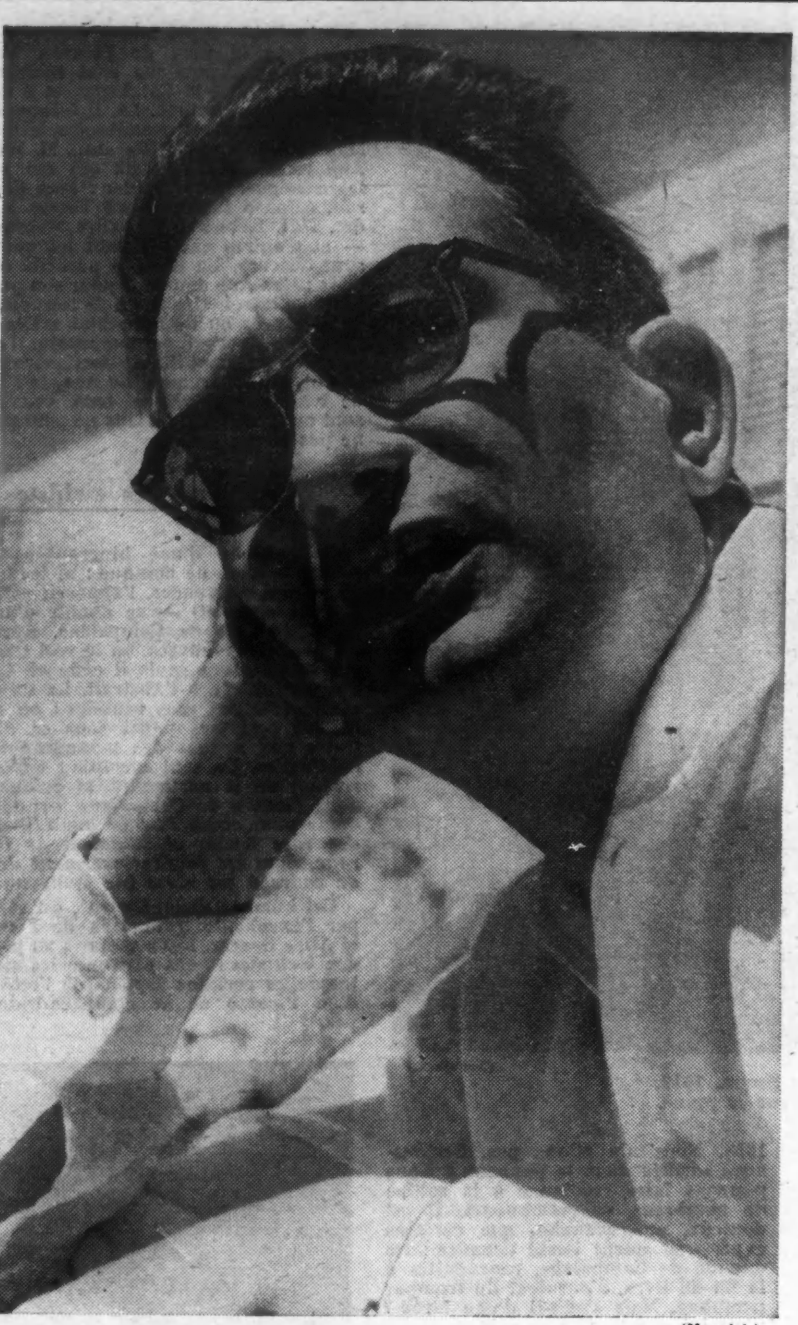
Atteindre une nouvelle forme de roman reste au centre des efforts de Claude Mauriac : *« Il est évident que ce mot* roman *a trop servi et qu'il importe de toute urgence d'en trouver un autre ».* Certes, mais, avant d'y parvenir, il faut épuiser toutes les possibilités offertes par les formes classiques et mettre à l'épreuve par une critique indirecte les reproches formulés à l'égard du roman traditionnel et en premier lieu la célèbre phrase de Paul Valéry que Claude Mauriac met en exergue de son livre : jamais, a déclaré Valéry à André Breton, il ne pourra se résoudre à écrire une phrase comme « la marquise sortit à cinq heures ».

Valéry cherchait à contester par cette affirmation, le roman en tant qu'œuvre d'art. Dans la poésie, dans le drame, règne une nécessité rigoureuse qui transcende la vie quotidienne. Rien de pareil dans le roman. La boutade de Valéry a été souvent répétée et elle reste parfaitement valable contre certains romans réalistes. Mais, semble se demander Claude Mauriac, est-elle également justifiée contre toute forme romanesque ? Si la banalité ne fait pas partie, selon Valéry, de l'art, ne peut-on pas la réintégrer en l'assumant ?

Cette preuve par l'absurde, Claude Mauriac l'a parfaitement réussie dans « La marquise sortit à cinq heures », son roman le plus accompli jusqu'à ce jour. Notre marquise, qui semble sortir accidentellement à une heure parfaitement accidentelle, devient au cours de ce roman une *nécessité esthétique,* car elle s'intègre dans un ensemble plus vaste, dans une *totalité.*

Hors du laboratoire

Pour justifier sa tentative, Claude Mauriac invoque non pas Joyce, Kafka ou Faulkner, mais... Goethe. *« Le commencement et la fin de toute activité littéraire est la reproduction du monde qui m'entoure au moyen du monde qui est en moi, reproduction par laquelle tout, tout se trouve saisi, mis en rapports, recréé, pétri et reconstruit sous une forme personnelle et originale. »* Il me semble normal que Claude Mauriac invoque le vieux sage de Weimar, de préférence à un témoin plus moderne. Ce qu'il cherche ce n'est pas le simple dépassement du roman du XIX[e] siècle, mais son intégration dans une forme plus nouvelle, sans rien sacrifier des conquêtes des grands devanciers. Il a cette fois-ci parfaitement atteint son objectif.



(Manciet.)

CLAUDE MAURIAC.
« Le cinéaste que j'aurais pu être. »

Comme la musique ou la peinture modernes ont essayé de montrer qu'elles se rattachent à une tradition ancestrale, le « nouveau roman » cherche également à s'incorporer dans un courant séculaire. Il s'agit de le sortir du laboratoire. D'ailleurs n'est-il déjà pas sorti de ce stade ? Le succès de ses meilleurs représentants semble bien le prouver. Samuel Beckett connaît un succès mondial, Michel Butor a touché avec un de ses romans 100.000 acheteurs (donc environ un demi-million de lecteurs), Claude Simon plus de 20.000 et le précédent roman de Claude Mauriac lui-même a dépassé un tirage de 40.000 exemplaires. Des esprits timorés veulent à tout prix ignorer ces chiffres : pour eux il s'agit encore et toujours d'une chapelle intéressée par une expérience. On avouera au moins que cette chapelle est singulièrement vaste.

F. E.

LES SUCCÈS DE MARS

« L'Express » a mis en place sur tout le territoire français, avec la collaboration d'un certain nombre de libraires, un réseau qui lui permet de fournir chaque mois à ses lecteurs des indications sérieuses sur les dix plus grands succès de librairie. Voici les résultats de mars.

	AUTEUR	TITRE	EDITEUR	Classem. de février	Présence sur la liste
1	H. Troyat	*La gloire des vaincus.*	Flammarion		
2	G. Greene	*La saison des pluies.*	Laffont	1[er]	2[e] mois
3	Ch. Rochefort	*Les petits enfants du siècle.*	Grasset	10	2[e] mois
4	H. Bazin	*Au nom du fils.*	Le Seuil	2	4[e] mois
5	J. Guehenno	*Changer la vie.*	Grasset		
6	L. Durrell	*Citrons acides.*	Corrêa		
7	M. West	*L'avocat du diable.*	Plon	8	6[e] mois
8	M. de Saint-Pierre .	*Les nouveaux aristocrates.*	Calmann-Lévy	3	4[e] mois
9	A. Maurois	*Adrienne ou La Vie de Mme de La Fayette*	Hachette		
10	J. Lartéguy	*Les Centurions*	Pr. de la Cité		11[e] mois*

Cette liste a été établie grâce à la collaboration des librairies suivantes : ● Paris : « Au Chariot d'Or ». 14 *bis,* av. Bosquet ● « Au Papyrus », 82, r. Ordener ● Cidini, 43, av. Secrétan ● Max-Ph. Delatte, 133, r. de la Pompe ● Echanges, 11, av. de la Motte-Picquet ● Flammarion, 25 bd des Italiens ● La Hune, 170, boulevard Saint-Germain ● « Lettre Ouverte », 213, rue de la Convention ● Librairie Continentale, 3, rue de Castiglione ● Presses Universitaires de France, 49, boulevard Saint-Michel ● Tschann, 84, boulevard du Montparnasse ● F. Weil, 60, rue Caumartin ● Savigny-sur-Orge : Librairie du Lycée, 2, rue du Mail ● Avignon : Librairie Roumanille, 19, rue Saint-Agricol ● Bordeaux : « A l'Ecritoire d'Or », 60, cours G.-Clemenceau ● Mollat, 15, rue Vital-Carles ● Brest : Librairie de la Cité, 57, rue de Siam ● Dijon : Librairie de l'Université, 11, rue du Chapeau-Rouge ● Grenoble : Librairie de l'Université, 2, square des Portes ● Librairie Arthaud, 23, Grande-Rue ● Marseille : Maupetit, 142, La Canebière ● Montpellier : Sauramps, 34, rue Saint-Guilhem ● Nantes : A. Coiffard, 7, rue Fosse ● Rudin, 14, avenue Félix-Faure ● Reims : Michaud, 9, rue du Cadran-Saint-Pierre ● Rennes : « Les Nourritures Terrestres », 19, rue Hoche ● Librairie de la Cité, 2, rue d'Orléans ● Saint-Brieuc : Librairie Rasquin, 13, rue Saint-Guillaume ● Saint-Etienne : L'Astrée, 14, rue du général Foy ● Plaine, 27, avenue de la Libération ● Vichy : Librairie Royale, 7, rue Franklin-Roosevelt.

(*) Absent de la liste en février ; 8[e] sur la liste de janvier.

POLITIQUE

« Tous Algériens ! »

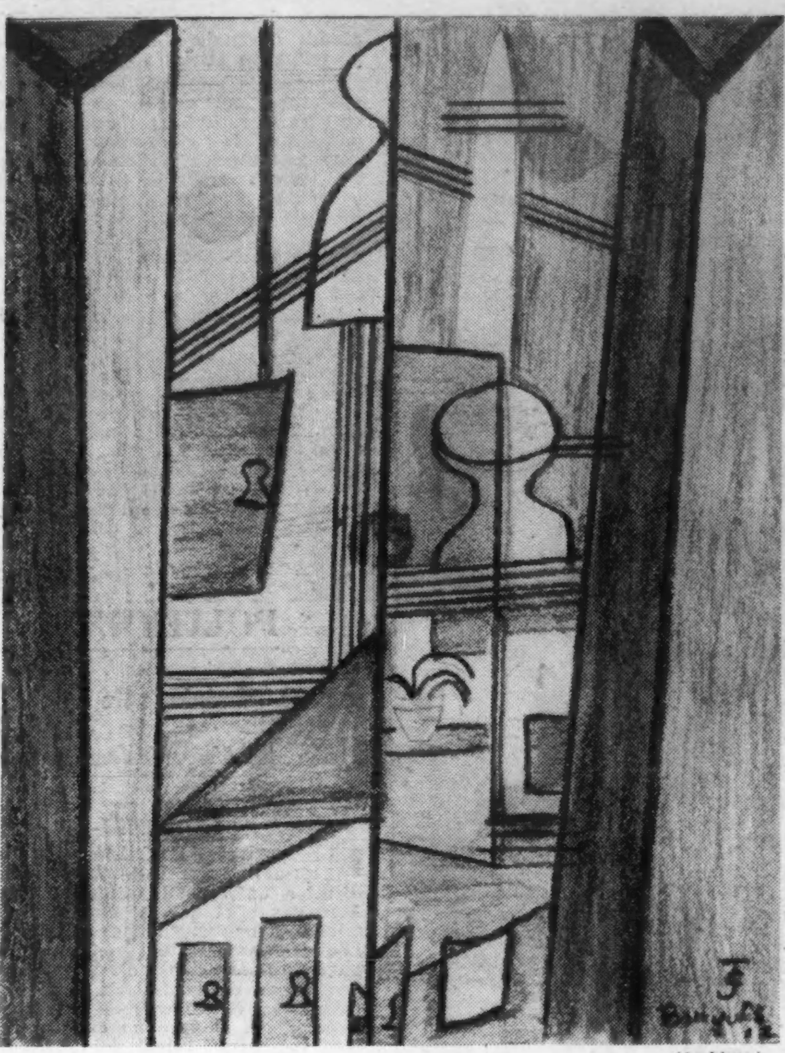
● *Un nouveau patriotisme.*

LES services du ministère de l'Information du G.P.R.A. viennent d'éditer un recueil intitulé « Tous Algériens » et qui est consacré aux minorités non musulmanes d'Algérie. Les principaux textes officiels concernant les Algériens d'origine européenne ou de confession juive sont rassemblés et enrichis de lettres, de témoignages et de commentaires inédits. Ce recueil vient incontestablement à son heure : jamais la doctrine laïque et les conceptions multi-raciales de la révolution algérienne (pourtant essentiellement arabo - musulmane) n'avaient été exposées avec une force si rassurante. Il s'agit non seulement d'une communauté idéologique mais d'une communauté géographique. Car le G.P.R.A., non content de citer l'abbé Berenguer, Henri Alleg, ou Thuveny, Français membres du F.L.N., « récupère » aussi Albert Camus, Emmanuel Roblès, Jules Roy, Gabriel Audisio et Jean Pelegri, écrivains que des nuances (au moins !) séparent de la révolution algérienne. Les textes de ces écrivains qui sont cités témoignent de la conscience que garde le F.L.N. de l'attachement des Français d'Algérie pour leur terre natale. Toutes les pages qui chantent les beautés de Tipasa, d'Alger, ou du Mzab sont ainsi revendiquées, quelle qu'ait été la position politique de leurs auteurs. Il y a là une absence de sectarisme et une liberté d'esprit qui devraient faire réfléchir tous les auteurs d'anthologies de la littérature algérienne publiées à Paris, qui excluent systématiquement les écrivains non musulmans. Mais il y a surtout une promesse : celle d'une définition du patriotisme algérien qui prend une singularité difficilement compatible avec le mythe ou la mystique de la « nation arabe ». A ce titre, ce recueil vaudrait d'être largement connu en France et — naturellement — en Algérie.

Pourquoi cette saisie ?

On pourrait sans doute en dire au moins autant des documents très intelligemment présentés et réunis par André Mandouze sous le titre « La révolution algérienne par les textes ». Ce livre, qui constitue le seizième des « Cahiers libres » édités par François Maspero, a été saisi au moment où l'opinion française (et les négociateurs français eux-mêmes) a le plus besoin de connaître avec précision les objectifs, les méthodes et la doctrine du G.P.R.A. Par quelle aberration a été prise la décision de saisir ce recueil (dont le caractère de propagande est rendu nul du fait des événements), on pourrait se le demander si nous n'avions tous les jours mille preuves de l'anachronisme ou du simple sabotage de l'administration actuelle. Il faut en tout cas savoir que l'avant-propos d'André Mandouze, la chronologie, le choix des textes, comme l'opportunité des citations, font de « La révolution algérienne par les textes » un instrument indispensable de travail et un guide très précieux pour se frayer un chemin clair dans l'obscure et complexe situation algérienne.

J. D.



(Archives.)

J.T. CAMPALANS : HOTEL, 1912.
Un rire tirant sur le jaune.

FABLE

« J.T. Campalans » par Max Aub

● ***« Je n'étais pas Picasso. Alors rien ne valait la peine. »***

OUI, le livre de M. Max Aub est drôle. Oui, on rit souvent, à sa lecture (1). Mais d'un rire pas très franc, tirant sur le jaune. Supposons que nous n'ayons pas été prévenus : nous pourrions croire à la vie réelle du peintre Jusep Torres Campalans, inventé par M. Max Aub. Après tout, un artiste de plus, parmi les étrangers attirés par Paris au début du siècle, ce n'est pas extraordinaire. Il y en avait trop pour qu'on les pût tous connaître. Et ce Campalans, comment l'aurait-on connu ? Il n'exposa jamais, il ne bénéficia jamais d'un succès public, il détruisit la plupart de ses œuvres ! Le canular n'a rien d'exceptionnel. Nous demeurons, sur ce point, au niveau des honnêtes plaisanteries d'école.

Certes, des peintures de Campalans furent exposées. Elles étaient, bien entendu, de la main de M. Max Aub (2). On nous dit qu'elles trompèrent nombre d'amateurs, qui se les disputèrent, comme on se dispute celles des maîtres. Soit. Mais c'était à Mexico, en 1958. Nous n'y étions pas. Serions-nous tombés dans le panneau ? Nous pouvons faire confiance à la sottise de nombreux collectionneurs. Il est douteux, en revanche, que certains experts se soient laissé prendre : les œuvres de Campalans, reproduites à la fin du livre, n'auraient dû tromper personne. Mais s'agit-il d'une farce ? C'est ici que le rire se coince.

Les morts mobilisés

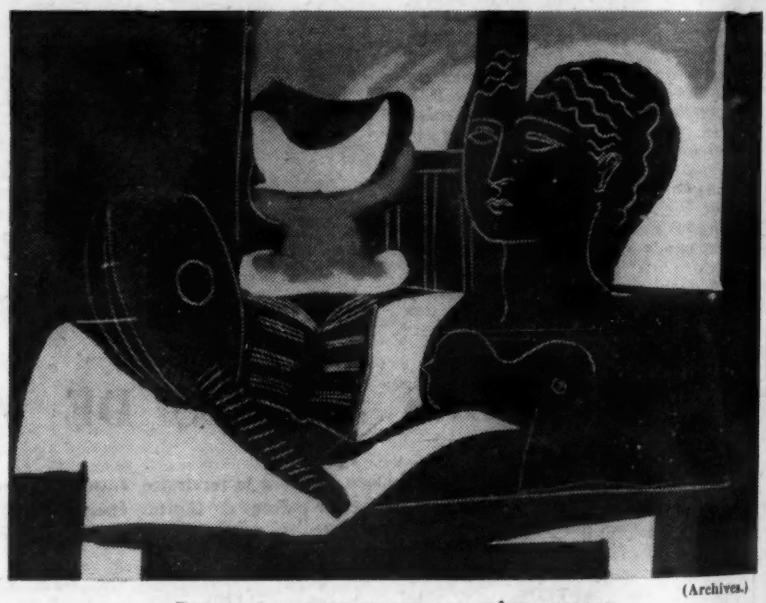
Reprenons les choses au début. M. Max Aub se trouve en 1955 dans une ville du Sud mexicain, à Tuxtla Gutiérrez, où il doit prononcer une conférence sur Don Quichotte. Il rencontre un certain Don Jusepe, lequel vit parmi les Indiens Chammulas. Ce Don Jusepe n'est autre que le peintre Jusep Torres Campalans. Les deux hommes ont ensemble des entretiens sur l'art et quelques autres sujets d'importance : le sens de la vie, la nature, le monde moderne, le temps, Dieu, j'en passe. Pourquoi Campalans s'est-il retiré dans la sierra, où il se livre à la seule occupation de ne rien faire ? Pourquoi vit-il à l'écart, lui qui vécut longtemps à Paris, avec pour seule compagnie des Indiens taciturnes, ses femmes, ses enfants et, ses trente petits-enfants ? Pourquoi a-t-il cessé de peindre, quarante ans plus tôt ?

Le roman commence, qui est l'invention d'un personnage, Campalans. Invention ? Mais, voyons, le peintre Campalans a existé ! M. Jean Cassou, qui n'ignore rien de la peinture, ne possède-t-il pas de nombreuses notes sur Campalans, et le catalogue même de son œuvre sauvé de la destruction ? Il transmet volontiers ces « documents » à M. Aub. L'auteur mène son enquête. Témoignages, extraits de presse, déclarations, souvenirs sont réunis par lui avec un soin, une ferveur, une minutie incomparables. La biographie de Campalans s'établit, rigoureusement, depuis sa naissance jusqu'à son départ pour le Mexique, en 1914 — jusqu'à son abdication, si l'on préfère. Voici Campalans à Gérone, puis à Barcelone : il y rencontre un certain Pablo Ruiz, mieux connu depuis sous le nom de Picasso. Les amours de Campalans sont malheureuses, il quitte la Catalogne, et il arrive à Paris, en 1908. Là, il fréquente Braque, Juan Gris, Apollinaire, Rilke, Max Jacob, Marquet, Derain... M. Max Aub remercie tous ceux qui ont pu le renseigner ou le guider : Jean Cassou, Alfonso Reyes, Jaime Torres Bodet, D.H. Kahnweiler, André Malraux — et d'autres encore, dont les noms sont obscurs. En bref, le procédé est clair : Max Aub demande pour son personnage imaginaire l'aval de tous ceux qui, de près ou de loin, sont mêlés à l'histoire de l'art contemporain. Les morts sont mobilisés. Les vivants jouent, volontairement ou non, le rôle de compères. Puisque tous ceux-là sont ou furent, Campalans ne peut pas ne pas être.

Au pays des « chistes »

Ce pastiche d'une biographie sérieuse — (rien ne manque : ni les notes, ni les références, l'appareil critique est complet) — se double d'une étude de l'art de Campalans. Après ses premières œuvres, on le voit tenté par le Fauvisme, puis il cède au Cubisme et même à l'Abstrait. La satire est parfois des plus réussies : on ne lit pas certaines pages sans se distraire aux dépens des monographies habituelles. Un seul exemple : « *L'obsession de la verticalité, si évidente dans l'œuvre de Campalans, eut sans doute pour cause l'image quotidienne des rues tristes et solitaires de Gérone, dont les façades servaient déjà de cadre à ses rêves* (*de jeunesse*). »

Cet humour distant, glacé, est servi par l'excellente traduction de Pierre et Alice Gascar. Nous sommes au pays des « *chistes* », ces plaisanteries sans lesquelles certains aspects de l'œuvre d'un Picasso ne se comprendraient pas.



(Archives.)

PICASSO : NATURE MORTE A LA TÊTE ANTIQUE.
« Ne rien copier ».

L'humour espagnol peut-il se libérer d'un certain tragique ? La farce montée par M. Max Aub est assez pathétique. Ce Campalans, qui est-il, au demeurant ? Un médiocre. Il le sait, et il le dit : « *Je dois donc me résigner, parce que je suis médiocre.* » Lorsqu'il arrive à Paris, il écrit, dans son cahier de notes, cette devise : « *Ne rien copier* ». Au vrai, le peintre ne parvient pas à trouver sa voie personnelle, il suit les courants de son temps. Intelligent, certes, il l'est, mais créateur, non, il ne parvient pas à l'être : « *Ce n'est pas que je sois un mauvais peintre. Pire : je suis un peintre médiocre. Alors, me demandera-t-on, pourquoi peignez-vous ? Pour ajouter au barbouillage universel ? C'est vrai...* » Et plus loin : « *Inventer ! Comme Pablo* ».

Las d'être complice

Voilà le drame. Picasso est le seul peintre (avec Mondrian) qu'il respecte. Lorsqu'il aura renoncé à tout, c'est du seul Picasso que Campalans s'enquerra, dans son exil, auprès de Max Aub. Pour les autres, il n'a que mépris, ce sont des copieurs — et particulièrement Juan Gris, pour lequel il nourrit une haine tout ibérique. En bref, l'histoire de Campalans est celle d'un homme qui aurait voulu être Picasso : « *Je n'étais pas Picasso. Alors, rien ne valait la peine.* »

A cela s'ajoute une autre déception. Campalans est anarchiste. Il croit en Dieu, parce qu'il le tient pour « *le Grand Anarchiste* ». Il fréquente les anarchistes de Paris. En 1914, lorsque la guerre éclate, le peintre ne doute pas que les ouvriers allemands et français se refuseront à obéir, malgré l'ordre des stratèges, et fraterniseront... Or, il assiste au reniement de ses amis, à l'effondrement de ses espérances. « *Las d'être complice de l'imbécillité des hommes* », convaincu de son impuissance, que lui reste-t-il ? On lui demande ce qu'il compte faire. « *Rien*, dit-il. *La même chose que Dieu, en somme* », réplique son interlocuteur. Et Campalans ajoute : « *Il doit avoir de bonnes raisons* ».

Singulier livre que celui de M. Max Aub. Farce, si l'on veut. Fable, plus encore. Essai à peine camouflé sur l'art de ce temps, c'est certain. Tragédie, peut-être... Jusep Torres Campalans n'est pas un mythe. Détrompez-vous. Il existe. Nous l'avons rencontré. Un peu partout. Le dernier tour de M. Max Aub serait de nous faire croire qu'il n'existe pas.

MAX-POL FOUCHET.

(1) « Jusep Torres Campalans », Gallimard, 288 p., 25 NF.

(2) Précisons que Max Aub n'a tenu un pinceau que pour peindre les œuvres de Campalans. Il collabora avec André Malraux à la version filmée de « L'Espoir » et avec Luis Bunuel à « Los Olvidados ». Ecrivain, il dirigea le service de presse de l'ambassade de la République espagnole à Paris.

SURRÉALISME
FANTASTIQUE
CINÉMA
HUMOUR
catalogue franco sur demande
LE TERRAIN VAGUE
23-25, rue du Cherche-Midi - Paris 6e

Vient de paraître
JEAN GUÉHENNO
Changer la vie
Mon enfance et ma jeunesse
"Les Cahiers verts"
9 NF
« Le plus beau livre de Guéhenno. »
FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie française
"Livre de ferveur et de tristesse dont le poids humain est sans égal"
YVES BERGER
GRASSET

(Archives.)

CLARK GABLE ET MARILYN MONROE DANS « LES MISFITS ».
« Lorsque tu souris, le soleil se lève ».

CINÉMA

« Les Misfits »

● ***Derrière le film, une confession : la fin d'un amour. Et la mort d'un homme.***

LES MISFITS sont peut-être le premier film autobiographique jamais tourné. (Von Stroheim, parfois, par instants...). On nous dit que Louis Malle prépare une vie de B.B. jouée par elle-même, mais parlera-t-il par la même occasion de celle de Louis Malle ? Tandis que « Les Misfits » c'est, à peine transposée, l'aventure géante et impossible entre Miller et Marilyn, c'est aussi le portrait de Gable, ce Don Quichotte malheureux dans une société rapetissée qui ne le mérite plus, c'est Montgomery Clift, gueule cassée depuis son accident de voiture, amoureux des femmes trop belles (on connaît sa vaine passion pour Liz), mystique, tendre risque-tout...

« Les Misfits » c'est à peine une fiction. Revu, taillé, grossi par un écrivain peut-être un peu élémentaire mais d'autant plus convaincu, et convaincant, c'est l'aveu public et poussé au mythe de tout ce qu'on a pu lire en transparence dans les journaux.

Un temple vide

D'abord, il y a Reno. « *La capitale du divorce,* déclara une fois Miller, *et la plus grande usine de désillusion et de séparation qui ait jamais existé.* » Lorsque Arthur Miller connut Marilyn, en 1955, il se rendit peu après à Reno pour divorcer de la femme dont il avait deux enfants. Il vécut quelque temps dans le Nevada, fréquenta les « cow-boys », ces derniers représentants de la « virilité totale » sur lesquels se jettent avec un mépris heureux les nouvelles divorcées, ivres d'une liberté toute neuve et provisoire. Il adora le pays, cet Etat immense où « *tout vient et dont rien ne repart* », il assista aux rodéos, à la chasse aux chevaux sauvages, les mustangs, à tous ces jeux qui, dans un pays aussi moderne que les Etats-Unis, ont désormais l'aspect touchant et légèrement navrant de ceux qu'imaginent les enfants dans le fond mal entretenu du parc.

Miller n'oublia pas Reno. Il écrivit une nouvelle sur les cow-boys et il épousa Marilyn. Un monde. Une idole. Un Rubens qui serait aussi un ange. Une petite fille qui a tant souffert de son enfance abandonnée et malmenée qu'elle ne supporte plus qu'on fasse du mal à une bête, à un mustang, un chien, une mouche — que la vue du sang rend hystérique. « Don't kill anything » est le titre d'une autre nouvelle qu'écrivit alors Miller sur la phobie de sa femme, l'innocente exaspérée, exaspérante. Et tous les premiers temps de leur mariage, Arthur, l'écrivain, cessa d'écrire. Il fallait qu'il soit là, au studio, qu'il assiste à chacune des prises de vues, consulté à chaque instant, adoré, adorant lui-même, à genoux. Pas tué, non — la vue du sang ! — mais esclave. Un jour, il se remit à son travail, tout doucement, et ce fut la cassure. Le début de la séparation. Les idoles ne supportent pas que le temple reste vide, fût-ce une minute. On peut imaginer ce qui se passait, ce qui s'est passé. Miller l'a compris tout de suite et mieux que nous, il a écrit — il lui fallut quatre ans — le scénario des « Misfits ».

« Les Misfits », c'est d'abord un hymne d'amour à Marilyn, le plus bel hommage à une femme : « *Chérie, lorsque tu souris, le soleil se lève... Tu as le don de la vie...* ». Dans ce film, Marilyn — « Roselyn » — ne joue pas un rôle, ne représente pas un personnage, elle est elle-même : ce monstre de féminité qui exige que les hommes soient tout le temps là, près d'elle, en elle. « *Tu m'as regardée comme un étranger* », se plaint-elle à son amant. « Etranger », le mot revient plusieurs fois et c'est l'injure suprême. Si on aime Marilyn on doit l'aimer jusqu'au bout, à toutes les secondes, et ce ne sera jamais assez. A propos du premier mari, dont elle divorce au début du film, elle fait cette déclaration sans doute réelle : « *Ce n'était pas qu'il n'était pas là, non, son corps était là, mais pas son esprit...* » Et elle dit à Guido qui prétend qu'il ne dansait pas avec sa femme, aujourd'hui morte, sous prétexte qu'elle ne savait pas : « *Pourquoi ne lui as-tu pas « appris »* ? Voilà ce que Marilyn attend d'un homme, Miller est payé pour le savoir : la proximité constante, l'éducation. Quant à ce qu'elle lui donne : aucune actrice, aucune femme peut-être, n'a cette présence violente et déroutante, ce don — ce « génie » disait Miller — pour le bonheur, si excessif qu'il tourne au drame...

A lui seul le portrait de Marilyn aurait fait le film. Mais Miller, qui se souvenait des « cow-boys » de Reno, qui avait vécu à Hollywood, ce zoo pour animaux préhistoriques, a introduit Gable. Dès la première image, on devine que ce Dieu pesant, au sourire d'un autre âge, était près de sa mort.

Un éléphant captif

D'ailleurs, sur le mot « cow-boy » entendons-nous bien : il ne s'agit pas en l'occurrence de ces gracieux jeunes gens qui font tourner un morceau de ficelle comme d'autres un hula-hoop, il s'agit d'hommes. Gable est un homme, c'est-à-dire quelqu'un qui, n'entre pas dans l'engrenage. Pour qui l'Amérique, telle qu'il l'aimait était un pays où on était libre non seulement en tant que citoyen, mais en tant qu'individu. Généralement ce sont les intellectuels, et rien qu'eux, qui ne s'ajustent pas au système social, dans les cris aigus et les sueurs d'angoisse. La qualité de Gable, c'est qu'il n'est pas un intellectuel, il a les épaules larges, le sourire plein, et s'il dit « non » c'est avec une noblesse qui ignore le ressentiment et l'impuissance — qui est charnelle. Il écarte les obligations et les petitesses comme un éléphant les mouches. Et il meurt, bien sûr, comme les éléphants en captivité, sans se défendre et faute d'espace. Du cœur.

Elle est déchirante, dans « Les Misfits », la façon dont il appelle ses enfants qui l'ont fui dans la foule : Miller aussi, en divorçant, a quitté ses enfants : « *Répondez-moi,* crie Gable, *je sais que vous m'entendez, revenez* ». Tout au long du film il y a, rapides comme un coup de rasoir, ces traits autobiographiques, d'une ironie cruelle et cachée. Marilyn qui, dans les circonstances dramatiques que l'on sait, malgré son désir, n'a jamais pu avoir d'enfants, dit soudain : « *Je n'en ai pas voulu...* »

→

(Archives.)

LA CAPTURE D'UN MUSTANG.
Pitié des animaux traqués, pitié d'eux-mêmes.

→

Puis il y a Montgomery Clift, récemment défiguré, refait tant bien que mal par la chirurgie esthétique, et qui parle d'un accident qu'il aurait eu au cours d'un rodéo, « *cela ne se voit presque pas...* », avant de se recasser à nouveau la figure. On lui enturbanne la tête dans un bandage, dont il se fâche follement, jouant en parodie ce qui, dans la réalité, fut tragique : « *Qui m'a mis cela ? C'est pour me rendre ridicule ?* »

Film bouleversant, dont certainement mille allusions, mille traits plus intimes encore nous échappent. Mais dont l'ensemble nous touche comme une histoire qui nous concerne : Marilyn, Gable, Miller, ce sont nos amis. Nous avons avec eux ces rapports qu'une marraine de guerre peut avoir avec un soldat qu'elle n'a jamais vu, mais qui lui envoie des photos, des lettres, des confidences... Souvent, à propos d'eux, cela prend l'allure de ragots, de chuchotements scandalisés.

Marilyn dans le désert

Or, Arthur Miller, l'homme qui a refusé de révéler à la commission des activités anti-américaines le nom de ses amis communistes, a horreur des chuchotements. Ou il se tait, ou il dit tout : « Les Misfits », c'est la confession ouverte de la fin d'un amour. C'est aussi, comme le dit Morvan Lebesque dans son analyse critique du film, une attaque violente de l'Amérique actuelle. On n'oubliera pas Marilyn, perdue dans le désert, et criant aux trois hommes gênés et sidérés : « *You're three sweet dead men. But you know nothing about living. You know just about killing...* » (1).

« Misfit », on a traduit le mot par « désaxé » : c'est inexact, personne n'a plus d'axe, n'est plus droit que ces grands personnages. Seulement ils ne sont plus à leur place, ils ne trouvent plus leur place, ni ensemble, ni ici, ni ailleurs. Ils ressemblent à ces chefs-d'œuvre pour rien, ces prototypes inutiles que les artistes du moyen âge créaient pour s'exercer, et qu'ils baptisaient des « merveilles ». Pauvres « merveilleux », tant pis pour eux s'ils existent : le film de Miller est un drame ; tant pis pour nous s'ils nous dérangent : cette œuvre est une satire qui nous vise, nous aussi Européens. Mais Marilyn est si belle : non, « Les Misfits », ce n'est pas une accusation, c'est d'abord un film d'amour.

MADELEINE CHAPSAL.

TROIS EXPRESSIONS...
« *J'ai trop poussé...*

● *La critique de Morvan Lebesque : « Prenons la distance ».*

AVANT tout, prenons la distance. Par l'ampleur de son sujet et la beauté de sa réalisation, « Les Misfits » (2) sont un film hors série qui relève la production américaine de ces derniers mois. S'il fallait donner un ordre de grandeur, je le rapprocherais de « La Dolce Vita » : deux œuvres de moralistes, deux réquisitoires contre une civilisation. Le décor même, au début du moins, diffère-t-il tellement ? Ce que la Rome de Cinecitta était pour Fellini, Reno, capitale du divorce, l'est d'abord pour Huston-Miller : un lieu futile et maléfique où se désagrègent les âmes. Puis l'horizon s'élargit et le film, parti pour une satire de mœurs, s'ouvre soudain en pleine nature, à l'envergure d'un étonnant western. Mais cet élargissement est tout le contraire d'une évasion : *une quête de la lucidité.*

Quatre personnages. Quatre « désaxés » : Roselyn, divorcée de la veille, Gay, cow-boy vieillissant, Perce, casse-cou de rodéos, Guido, ex-bombardier. Tous quatre se rencontrent donc à Reno et, instinctivement, unissent leurs solitudes. Ne sont-ils pas pareils ? Quatre enfants perdus, hantés par des fantômes : la mère que Roselyn ne voyait jamais, les enfants de Gay qui ne se soucient pas de lui, le père de Perce tué dans un accident, la femme que Guido a laissée mourir. Mais s'unir n'est rien, que devenir, que *faire ?* A point nommé, un but s'offre à eux : la chasse aux chevaux sauvages dans les déserts du Nevada. Enfin une entreprise qui en vaut la peine, enfin une vie large, saine, digne d'être vécue ! Hélas ! les quatre compagnons ont oublié que leur siècle a corrompu jusqu'à l'Aventure. La magnifique chevauchée dont rêvait Roselyn se réduit sous ses yeux à une cruelle expédition motorisée, mécanisée, taylorisée. Stupeur, dégoût. Au dernier moment, seule la pitié sauvera Gay et Roselyn : pitié des bêtes traquées, pitié d'eux-mêmes. Ils délieront les mustangs, ils les laisseront s'enfuir vers une liberté édénique qu'ils ne connaissent plus et, dans ce désert lunaire, s'en iront, enlacés — vers quel destin ?

On le voit, « Les Misfits » sont l'histoire d'une dégradation, mais aussi d'une nostalgie : celle d'un impossible retour aux sources. Cette nostalgie, les quatre pitoyables héros la rapportent naturellement à leurs vagues ambitions : un toit, un foyer, des enfants, un être que l'on puisse aimer au-delà du désir furtif et de la possession d'un soir. Ainsi Roselyn rêve d'un mari attentif et fidèle, Gay plante un jardin, Guido construit sa maison... Le mari ne vient pas, le jardin est abandonné, la maison reste inachevée, mais ce n'est pas le pire. Le pire est que le pays, le siècle sont aussi vieux et désaxés que les « misfits ». Le pire est cette Amérique si jeune et si belle — hier ! c'était hier ! — aujourd'hui divorcée d'elle-même, en quête de son passé.

De la viande pour les chiens

Qu'as-tu fait de ta merveilleuse enfance, Amérique des pionniers, Amérique de Thoreau et de Whitman ? Les mustangs que l'on capturait jadis après de loyales chevauchées sont aujourd'hui rabattus par avion, traqués en camions ; on les vendait pour montures aux caravanes de l'Ouest, et aujourd'hui, que deviennent-ils ? de la viande en conserve pour les chiens. Il n'est pas jusqu'au pittoresque rodéo des cow-boys qui ne repose sur d'odieuses supercheries : ces beaux étalons, on comprime leurs testicules avec des sangles pour les fais se dresser sur leurs pattes, aux acclamations du public. Le reste ? Juke-boxes, gadgets, saouleries de vieilles femmes hantise du sexe — « Sex and death and damnation » disait déjà Faulkner. Et complexes : le tendre Guido s'apitoie à chaudes larmes sur les villes européennes qu'il a bombardées. Mais c'est sur lui-même qu'il pleure, et Roselyn, ivre de lucidité, le voit soudain tel qu'il est, lui et ses pareils : « *Maudits, maudits ! Vous pouvez nous jeter des dollars à poignées, nous vous haïssons, maudits !* »

Ces accents prophétiques, cette voix rauque hurlant dans le désert du Nevada, ces êtres à la recherche d'une paix impossible qui traversent l'œuvre à chaque instant, on conçoit que les critiques américains ne les aient pas entendus sans colère : le film, aux Etats-Unis, a reçu un accueil glacial. Et pourtant, une telle fureur accusatrice, d'où vient-elle — jusque dans ses excès — sinon d'un immense amour ! Pour en être persuadé, il suffit de voir sans parti-pris ce film où la caméra de John Huston épouse miraculeusement le texte de Miller. Un exemple, la seconde partie, le « western » : dans le même temps, les auteurs nous content l'horreur de la chasse aux chevaux et nous en donnent d'inoubliables images ; dans le même temps, ils stigmatisent la cruauté machinale et inutile, et célèbrent l'énergie des chasseurs. D'un bout à l'autre des « Misfits », s'offre ainsi à nous une Amérique double, à la fois dénoncée et exaltée. Non, ce n'est pas une œuvre de dégoût et de refus, mais d'espoir. Elle appelle à une fraternité retrouvée, à la nécessité, pour tout être, de s'appuyer sur un autre être, à l'amour, enfin. Tout peut être remis en ordre, tout peut être sauvé. Et l'étoile dont la lumière lointaine baigne Gay et Roselyn, rien ne nous assure qu'elle n'est qu'un reflet attardé, et qu'elle est morte, depuis des millions d'années, comme ils le supposent...

Trois grands acteurs : Clark Gable (Gay, son dernier rôle, et l'un de ses meilleurs), Montgomery Clift (Perce). Eli Wallach (Guido). Et une très grande actrice : Marilyn Monroe. Cela, on s'en doutait, il est vrai, mais le film en apporte la preuve. Un film important ? Beaucoup mieux ; un film qu'il est important d'aller voir.

P.-S. — *Sont aussi à l'affiche :* « Qui êtes-vous, monsieur Sorge ? » (3) d'Yves Ciampi : sans génie, mais honnête, pour ceux qui aiment les films d'espionnage; « Pleins feux sur l'assassin » (4), navrant ; intrigue grossière, mise en scène et direction d'acteurs inexistantes. Qui êtes-vous, monsieur Franju ?

MORVAN LEBESQUE.

(1) « Vous, trois chers hommes morts. Vous ne connaissez rien à la vie. Vous ne vous y connaissez qu'en assassinat... »

(2) Mercury, George V, Marbeuf, à partir du 7 avril.

(3) Balzac, Helder, Scala, Vivienne.

(4) Marignan, Français.

DISQUES

La Callas

● *Un beau match : Maria Callas met k.-o. sa mauvaise réputation.*

14 h. 33, rue de Montenotte (!) : les grilles fermées, des agents en uniforme, des policiers en civil. Que se passe-t-il à l'entrée des « artistes » de la salle Wagram ? Qui attend-on ? Un boxeur ? un catcheur ? L'Ange Blanc ? Battling Jim ? Non, Maria Callas.

Maria la scandaleuse, Maria la panthère, la femme qui ose quitter Meneghini, aimer Aristote, qui ose visiter le château de Pouillon et à qui on pardonne difficilement d'avoir les moyens de l'acheter.

Que vient-elle faire ? Se battre avec les journalistes ? Non ; elle vient travailler. Avec les 90 musiciens de l'Orchestre National, elle enregistre à huis clos son premier disque entièrement en français : Gluck, Bizet, Massenet, Saint-Saëns, les vieux maîtres de notre opéra ; Carmen, Eurydice, Dalila, Manon, les grandes héroïnes du bel canto.

14 h. 42 : une jaguar blanche immatriculée en « TT » s'arrête devant les grilles, Maria, sylphide brune, en descend suivie d'un ami.

Cet ami, c'est Luchino Visconti, qui l'a dirigée il y a quelques années à Milan dans « La Traviata ». Petit embouteillage ; la marchande de couleurs voisine fait des commentaires :

GALERIE DINA VIERNY
36, rue Jacob - PARIS (VI°)
PEINTURES ET GOUACHES :
DOUCET - GERMAIN
DESSINS :
MATISSE-DUFY-VALADON-MAILLOL

DENISE RENÉ
124, rue La Boétie
MORTENSEN
« RES et SIGNA »
NOUVELLE PRÉSENTATION

...DE MARIA CALLAS ENREGISTRANT ...*sur le médium.* »

(J. Verroust.)

« *Pour être mince, elle est mince, elle a l'air de bonne humeur, ça ne va pas durer, enfin pour une belle voix, elle a une belle voix* ». Les automobilistes, derrière, s'impatientent, ils ne l'ont pas reconnue : « *Alors, ma belle, tu te dépêches ! Si c'était moi, j'aurais déjà une contredanse !* ». La Jaguar se range. Maria entre. Il ne me reste plus qu'à tenter de la suivre.

J'ai pensé, un moment, me déguiser en instrumentiste, louer une boite à violon, ou un triangle... me munir de n'importe quoi, sauf d'un bloc et un crayon, panoplie maudite des journalistes maudits.

Le lieu saint

Dieu merci, quelqu'un de « sa maison » (de disques) m'a promis de m'aider à pénétrer dans le lieu saint. Il faut sortir des cartes (de visite), discuter longuement avec un policier incorruptible qui brandit sa plaque, nous parle d'ordres émanant du cabinet du préfet... Me voici dans la place.

Tout est prêt ; la Callas est sur un podium, hiératique et simple : twinset de soie noire, collier de perles, lunettes d'écolière. Au-dessus d'elle le carré de lampes qui illumine en général le ring. Le match commence.

Elle attaque le grand air du « Cid » de Massenet : « Pleurez mes yeux »... On ne peut pas dire de ce morceau qu'il s'apparente à un chef-d'œuvre. Aucune importance. La voix est là, superbe, somptueuse. Autour de moi, la cour de la prima donna frémit de plaisir : « *Merveilleux, unique !* ».

C'est vrai. Mains aux hanches, la Callas chante. Lorsque l'orchestre lui répond, elle hoche la tête, mécontente — d'elle-même, pas des autres. A la fin, les 90 musiciens applaudiront, pas du bout de l'archet, poliment, mais à pleines mains, pour de vrai.

« *Maestro*, dit Maria au chef d'orchestre, *je voudrais recommencer* ». Alors, du plafond descend une voix forte, grave, ronde et anglo-saxonne : « *Come on, Maria* ». De la cabine d'enregistrement, Walter Legge, son directeur artistique, l'appelle. Pour Maria, c'est Dieu le père ; il a dirigé tous ses enregistrements (c'est le 23ᵉ aujourm'hui). Walter Legge est aussi le mari d'une belle rivale, Elisabeth Schwartzkopf et le directeur des plus grands : Karajan, Klemperer, autrefois Dinu Lipatti.

Maria Callas obéit, monte s'écouter, redescend, recommence. Patience, discipline, féminité, douceur, talent...

Pas le moindre nuage n'est donc venu troubler cet idyllique tableau ? Décevant, non ? Rassurez-vous ; vers 17 heures l'humeur de la Diva s'est passagèrement assombrie. Elle venait d'attaquer un air de « Samson » (Saint-Saëns), elle était de moins en moins contente d'elle. La voix rassurante de Walter Legge est de nouveau descendue du ciel : « *Well, Maria, what would you like to do ? — Get rid of that ; I pushed too much on the medium... — Come along, Maria, it will be all right* » (1).

Ele est repartie docile et sage, sérieuse, domptée ; elle est repartie demander des conseils, les accepter.

Elle est revenue chanter. Tout allait bien.

(1) « *Alors Maria, qu'aimerais-tu faire ? — Me débarrasser de ça. J'ai trop poussé sur le médium. — Allez, Maria, viens ici, tout va se passer très bien.* »

Trois heures, un beau match. L'autre jour, salle Wagram, j'ai vu Maria Callas, l'ange noir, mette k.-o. sa (mauvaise) réputation.

DANIELE HEYMANN.

DANSE

« West Side Story »

● ***Roméo et Juliette chez les Anges aux figures sales : un chef-d'œuvre de Jerome Robbins.***

« WEST SIDE STORY ». Enfin ! Enfin Paris crie au miracle et découvre que dans l'univers du spectacle, Jerome Robbins est un roi. Comme si depuis plus de dix ans — très exactement depuis le 17 novembre 1950, date à laquelle l'American Ballet Theatre débarqua dans les grottes de Chaillot — oui, comme si depuis « Fancy Free », « Interplay » et « Fac Simile », perles de cette première saison, nous ne le savions pas. Bien sûr, mieux vaut tard que jamais et personne n'a envie de tirer une longue tête à l'heure de la vérité, mais, quand même, lorsqu'on lit, comme l'autre jour, sous la signature d'un charmant ingénu, une phrase de ce genre : « *West Side Story révèle un aspect du talent de Robbins que les rares ballets dansés de lui en France laissaient* ignorer », alors, là, on a envie de trépigner. Rares ? Ignorés ? De qui ?

Presque tout le répertoire de Robbins a été représenté à Paris. En 1952, nous avons reçu — sur la scène de l'Opéra, puis aux Champs-Elysées — le coup de poing de « La Cage », celui de « L'Age d'angoisse » ; nous avons laissé courir sur nos échines ravies le frisson jazzique et délicat du « Joueur de Flûte ». En 1955, toujours aux Champs-Elysées, nous avons eu droit à « Fanfare », spirituel divertissement sur une musique de Britten, à un nouvel « Après-midi d'un faune » qui était, à la lettre, un petit chef-d'œuvre de grâce insolite. En 1959, enfin, dans le cadre du Théâtre des Nations, les ballets U.S.A., que Robbins avait fondés pour le Festival de Spolète, nous offraient « Moves », ballet sans musique ; « Le Concert », cocasse mise en boîte de Chopin, et « New York Export Op. Jazz », c'est-à-dire de l'invention, de l'humour, de l'audace, du rythme comme s'il en pleuvait.

Sur une échelle d'incendie

Or, « West Side Story », c'est précisément cela : le panorama de tout ce que Robbins, en dix ans, nous a apporté, la somme de nos émotions, la preuve par neuf de la fécondité de son talent, la démonstration éclatante qu'il est, des deux côtés de l'Atlantique, le premier, le grand premier.

« West Side Story » n'est pas une comédie musicale type. Robbins l'a clamé à tous les échos. « *J'ai essayé de faire autre chose.* » Drame, danse, musique, cette œuvre a plus d'ambitions que n'en avait par exemple « Annie du Far West » ou « Oklahoma ». « *Nous savions surtout ce que nous ne voulions pas*, ajoute encore son créateur. *Ni poésie formelle, ni reportage superficiel, ni opéra, ni pièce découpée en numéros de chansons, ni ballet. Au fond, ce que nous voulions d'abord, c'est créer l'illusion théâtrale de la réalité...* »

Le scénario, tout le monde le connait. Roméo et Juliette dans le bain de jouvence des rues sans issue et des Anges aux figures sales. D'un côté, le gang des vrais New-Yorkais, les Jets, Polonais d'origine — Pollack — qui parlent dans l'argot des héros de Salinger.

De l'autre, les Sharks, les Requins, Portoricains, qui ont la peau brune et l'accent des personnages de « Tortilla Flat ». Le balcon de Juliette est une échelle d'incendie, sa nourrice s'est métamorphosée en reine du mambo, le père Laurent tient un drug-store et tous les garçons, plus une fille, portent des blue-jeans.

Mais ce ne sont pas ces seules singularités qui font de « West Side Story » une œuvre à part. Au-delà des détails de mise en scène, des astuces, des trouvailles théâtrales, il y a l'âme de Robbins, inséparable de son art et que ses ballets nous avaient déjà livrée. Il y a toutes les obsessions du petit Rabinovitz, que ne cessent de tourmenter les monstres de son époque, de l'injustice raciale à la jeunesse délinquante, en passant par la violence, la peur, les malentendus. Il y a aussi le sourire en coin de l'ami de Steinberg, Till l'Espiègle à ses heures.

Un tyran

On retrouve dans « West Side Story » l'inspiration du créateur de « L'Age d'angoisse » (je pense à la scène du rêve de Roméo et Juliette, avec ces mouvements flottants, ces ralentis étranges, ces balancements, ces mains qui se donnent et la fin cauchemar). Toutes les bagarres portant la marque de l'impitoyable chorégraphe de « La Cage », et toutes les scènes gaies, l'humour de celui qui inventa « Le Joueur de Flûte », « Fanfare », « Le Concert ». A ce →

NICE : Du 26 au 30 avril
Journées Internationales de la Publicité
sous le haut patronage de M. Michel DEBRE
La Fédération Française de la Publicité qui organise ces journées, convie tous les publicitaires français et étrangers aux études des problèmes actuels et à l'assemblée générale de la Communauté européenne des organisations publicitaires groupant les associations professionnelles des six pays du Marché commun, présidée par M. MERY, président de la Fédération française.
M. Joseph Fontanet, secrétaire d'Etat au Commerce intérieur présidera effectivement la journée du 27 avril.
Communiqué.

STUDIO SAINT-GERMAIN
ODE. 42-72
Une leçon d'amour
D'INGMAR BERGMAN

FOLIES-BERGÈRE
Tous les soirs 20 h. 45 - Dim. matinée 14 h. 30
M. Paul DERVAL présente le nouveau spectacle de Michel GYARMATHY
FOLIES CHÉRIES

Offre unique de Superhermit:
"Faites-les poser maintenant... vous paierez plus tard !"
En faisant poser tout de suite sur vos fenêtres et portes les véritables joints métalliques Superhermit, vous êtes "paré" dès le début du froid et votre home est définitivement à l'abri des courants d'air et des infiltrations de poussières.
Pose par nos soins dans toute la France.
Installation garantie effectivement 20 ans.
Superhermit
JOINTS MÉTALLIQUES BREVETÉS
Demandez notre documentation S. 63
S. à r. l. 200.000 NF fondée en 1933
79-81, Fg. Poissonnière-Paris 9ᵉ-PRO.80-89
Offre valable du 1ᵉʳ Avril au 30 Août seulement.

La « ballade des voyous » de West Side Story

Après avoir échappé au sergent de police Krupke qui voulait les emmener au poste, les membres du gang des « Jets » jouent entre eux, par dérision, la comédie de leurs rapports avec la société — policiers, juges, psychiatres, assistantes sociales. Ils n'en épargnent aucun.

LE JET
Dear kindly Sergeant Krupke
Cher sergent Krupke,

You gotta understand
Il faut nous comprendre

It's just our bringing'upke
C'est la façon dont on nous a élevés

That gets us out of hand
Qui nous rend si rétifs

Our mothers all are junkies
Nos mères sont toutes des droguées

Our fathers all are drunks..,
Nos pères tous des poivrots...

Golly Moses ! Natcherly we're punks
Forcément, nous sommes des salauds.

TOUS
Gee, officer Krupke, we're very upset
Sergent Krupke, nous sommes très
[troublés

We never had the love that every
[child ought to get
Nous n'avons pas eu l'amour auquel
[tout enfant a droit

We ain't no delinquents, we're misun-
[derstood
Nous ne sommes pas des délinquants,
[nous sommes des incompris

Deep down inside us there is good.
Tout au fond de nous, il y a du bon.

There is good, there is good,
Il y a du bon, il y a du bon,

There is untapped good
Il y a du bon à exploiter

Like inside, the worst of us is good.
Ce qu'il y a de pire en nous est bon.

« KRUPKE »
That's a touching good story !
C'est une histoire très touchante !

LE JET
Lemme tell it to the world !
Je veux la raconter au monde !

« KRUPKE »
Just tell it to the judge !
Raconte-la seulement au juge !

LE JET
Dear kindly judge, Your Honour,
Cher juge, Votre Honneur,

My parents treat me rough
Mes parents sont durs avec moi

With all their marihuana
Ils ont plein de marihuana

They won't give me a puff
Et m'en refusent même une bouffée

They didn't wanta have me
Ils ne voulaient pas m'avoir

But somehow I was had
Mais ils m'ont quand même eu

Leapin' lizards, that's why I'm so bad !
C'est pour ça que je ne vaux rien du
[tout

LE « JUGE »
Officer Krupke, you're really a square
Sergent Krupke, vous êtes vraiment
[un âne

This boy don't need a judge, he needs
[a analyst's care !
Ce garçon n'a pas besoin d'un juge
mais d'un psychanalyste.

It's just his neurosis that ought to
[be curbed
C'est seulement sa névrose qu'il fau-
[drait soigner

He's psychologically disturbed
Il est psychiquement détraqué.

TOUS
We're disturbed, we're disturbed,
Détraqués, détraqués,

We're the most disturbed,
Terriblement détraqués,

Like we're psychologically disturbed !
Nous sommes psychiquement détra-
[qués !

LE « JUGE »
Hear ye, Hear ye ! In the opinion of this court, this child is depraved on account he ain't had a normal home.
Oyez, Oyez ! La Cour juge que cet enfant est dépravé parce qu'il a été privé d'un foyer normal.

LE JET
Hey ! I'm depraved on account I'm
[deprived !
Hé ! Je suis dépravé parce que je suis
[privé !

LE « JUGE »
So take him to a headshrinker !
Qu'on l'emmène chez un rafistoleur
[de têtes !

LE JET
My father is a bastard
Mon père est une ordure

My ma's an S.O.B.
Ma mère une enfant de putain

My grandpa's always plastered
Mon grand-père est toujours bourré

My grandma pushes tea
Ma grand-mere vend de la drogue

My sister wears a mustache
Ma sœur porte une moustache

My brother wears a dress
Mon frère porte une jupe

Goodness gracious, that's why I'm a
[mess !
C'est pour ça que je suis tordu !

LE « PSYCHANALYSTE »
Officer Krupke, you're really a slob
Sergent Krupke, vous n'êtes qu'un
[ballot

This boy don't need a doctor, just a
[good honest job.
Ce garçon n'a pas besoin d'un doc-
[teur mais d'un travail honnête.

Society's played him a terrible trick
La société lui a joué un très vilain
[tour

And sociologically he's sick
Et il est sociologiquement malade

TOUS
We are sick, we are sick,
Nous sommes malades, malades

We are sick, sick, sick,
Malades à crever,

Like we're sociologically sick.
Nous sommes sociologiquement ma-
[lades.

LE « PSYCHANALYSTE »
In my opinion, this child don't need to have his head shrunk at all. Juvenile delinquency is purely a social disease.
A mon avis, cet enfant n'a pas du tout besoin qu'on lui rafistole la tête. La délinquance juvénile n'est qu'une maladie sociale.

LE JET
Hey, I got a social disease !
Hé ! J'ai une maladie sociale !

LE « PSYCHANALYSTE »
So take him to a social worker !
Emmenez-le chez une assistante so-
[ciale !

LE JET
Dear kindly social worker
Chère assistante sociale

They say go earn a buck
On veut que je gagne ma vie

Like be a soda jerker
Comme vendeur de limonade

Which means like be a schmuck.
C'est un métier d'abruti.

It's not I'm anti-social
Ce n'est pas que je sois antisocial.

I'm only anti-work
C'est que je suis contre le travail

Glory Osky, that's why I'm a jerk !
C'est pour ça que je suis un pauvre
[type.

L' « ASSISTANTE SOCIALE »
Officer Krupke, you've done it again
Sergent Krupke, voilà que vous re-
[commences

This boy don't need a job, he needs
[a year in a pen.
Ce garçon n'a pas besoin d'un travail
[mais d'un an de prison.

It ain't just a question of misunder-
[stood
Ce n'est pas du tout qu'il soit incom-
[pris

Deep down inside him he's no good.
Tout au fond de lui-même, il est
[pourri.

TOUS
We're no good, we're no good
Nous sommes pourris, pourris,

We're no earthly good
Complètement pourris

Like the best of us is no damn good.
Ce qu'il y a de meilleur en nous est
[pourri.

LE « JUGE »
The trouble is he's crazy
Le malheur, c'est qu'il est cinglé

LE « PSYCHANALYSTE »
The trouble is he drinks
Le malheur, c'est qu'il boit.

L' « ASSISTANTE SOCIALE »
The trouble is he's lazy
Le malheur c'est qu'il est paresseux

LE « JUGE »
The trouble is he stinks
Le malheur, c'est que c'est un fumier

LE « PSYCHANALYSTE »
The trouble is he's growing
Le malheur, c'est qu'il grandit

L' « ASSISTANTE SOCIALE »
The trouble is he's grown
Le malheur, c'est qu'il est déjà grand.

TOUS
Krupke, we got troubles of our own !
Krupke, nous avons nos malheurs à
[nous !

Gee, officer Krupke, we're down on
[our knees
Sergent Krupke, nous sommes à ge-
[noux

'Cause no one wants' a fella with a
[social disease.
Car personne ne veut d'un malade
[social

Gee, officer Krupke, what are we to
[do ?
Sergent Krupke, qu'est-ce qu'on peut
[faire ?

Gee, officer Krupke... Krup you !
Sergent Krupke... on vous emm...

→

sujet, signalons que l'un des meilleurs moments de « West Side Story » est la chanson (voir ci-dessus) « Gee, officer Krupke ». Les gros clichés sont réduits en confetti, et c'est à mourir de rire. Rien n'échappe au regard de Robbins, des misères et des joies de la mythologie moderne, de ses rites, de son rythme. C'est pour cela sans doute qu'il est beaucoup plus qu'un metteur en scène et que sa comédie musicale n'en est pas une. Professionnel et des plus rigoureux dans l'exécution d'une œuvre (ses danseurs prétendent qu'il est un vrai tyran), il n'a aucun des soucis de l'homme de théâtre exclusif, aucune de ses recettes de succès. Il se moque des conventions, des lois, des vedettes. Il n'a pas créé « West Side Story » parce que c'était une bonne idée ou un rôle en or pour un artiste. Il l'a créé parce que c'était sa façon de traduire sa vision du quotidien et de la vie, parce que, pour lui, l'art commence dans la rue et sur les visages des gens.

Inutile donc de tresser telle ou telle louange à tel ou tel interprète. La troupe de Paris, comme celle de New York, est dans l'esprit de Robbins, dans son rythme. Quant à la musique de Bernstein, son ami et compositeur favori, elle est ce qu'il a voulu, stridente ou cocasse, barbare ou allègre, parfois aussi — dans les duos d'amour — proche de la sérénade à deux sous. Mais de ça non plus, certainement, Robbins n'a pas eu peur. La sérénade fait partie de la rue, de la vie, de ce qu'il appelle la réalité. Et le Roméo des juke-boxes ne saurait s'en passer.

CHRISTINE DE RIVOYRE.

THÉATRE

« Dommage qu'elle soit une p... »

● ***Soixante comédiens, soixante millions d'anciens francs, une délicieuse divette : le Casino de Paris n'est pas loin.***

GRANDE soirée l'autre semaine au théâtre Réjane. Je sais bien que la salle de la rue Blanche ne s'appelle plus comme cela depuis belle lurette, mais M. Luchino Visconti a voulu y reconstituer une grande mise en scène, comme à l'époque de Victorien Sardou. On sait que le maître italien fait projeter actuellement au cinématographe, sous le titre « Rocco et ses Frères », une version transalpine du roman de M. Maurice Barrès, « Les Déracinés ».

Pour la scène, il a choisi un maître de la décadence élisabéthaine, John Ford, dont M. Maurice Maeterlinck nous avait donné une adaptation, mais dans un texte spécialement embaumé, comme dirait malicieusement M. Willy, pour la circonstance. Et quelle circonstance ! Soixante comédiens, danseurs et jongleurs, soixante millions d'anciens francs de toiles peintes, de superbes étoffes et d'accessoires, les jeux de la fée électricité et ceux de la délicieuse divette Romy Schneider. Pour les tableaux vivants, aux femmes nues près, Théâtre de Paris et Casino de Paris semblent communiquer derrière l'église de la Trinité. Et tout cela fait un gros spectacle, qui pourrait bien avoir un grand succès, et mérité, auprès du gros public.

Les droits de la passion

La pièce de John Ford, « It's a pity she is a whore », est superbe comme peut l'être un mélodrame flamboyant. Il n'y a pas grand intérêt à y voir une critique de l'hypocrisie de l'Eglise et des mœurs corrompues des grands seigneurs de la Renaissance : se moquer du nonce du pape devant le public anglais après Henry VIII et Elisabeth, c'est le comble du conformisme. Le caractère moderne, révolutionnaire, païen, de la pièce est ailleurs : c'est, avec « Le Démon Blanc », de Webster, la plus frénétique peinture des droits de la passion et des puissances de la luxure. L'apologie implicite de la passion la plus charnelle va ici jusqu'au défi des lois civiles et religieuses puisque l'amour dont brûlent les deux tendres héros est un amour incestueux. Giovanni et Annabella, le frère et la sœur, s'aiment avec une fière, une joyeuse insolence. Quand Annabella est enceinte, on la marie rapidement à un jeune seigneur, peu sympathique d'ailleurs et qui de son côté s'est conduit très mal avec une femme. Il est furieux quand il s'aperçoit qu'il a été trompé à son tour et il veut se venger. Mais Giovanni, qui a accepté le mariage à contrecœur, préfère, en tuant sa sœur et en s'offrant aux coups des tueurs à gages, accomplir son amour noir dans la mort.

Le texte français de M. Georges Beaume m'a paru fidèle ; il se flatte de conserver les ruptures de ton et de ne pas reculer devant les verdeurs de langage. Mais la véritable audace, dans le texte comme dans le spectacle de M. Visconti, eût été de rendre présente jusqu'à l'incandescence la chaleur d'un amour maudit, d'une passion contre la nature. Là était à la fois la fidélité à l'esprit élisabéthain et le défi permanent au public conformiste. On ne peut pas accuser M. Alain Delon et Mlle Romy Schneider, dont les débuts sont fort sympathiques, qui ont beaucoup à apprendre, mais qui sont frêles, beaux, sincères, parfois émouvants (j'ai entendu des reniflements et des toux, j'ai vu sortir des mouchoirs même le soir de la générale). Il était sans doute impossible de demander à de jeunes acteurs sans expérience de la scène de supporter à la fois la grande machine de John Ford et les kilos de tissus de M. Visconti.

Trois dimensions

Entre « Rocco et ses Frères » et « Dommage qu'elle soit une p... » (1), on peut relever deux ressemblances superficielles, le goût secret du mélodrame et la longueur excessive (trois heures de film, plus de trois heures de théâtre) qui tient à une certaine incapacité de choisir le détail significatif. Mais on peut se demander en même temps si le néoréalisme n'est pas très près du néopompiérisme. J'en suis sûr, il n'y a pas un gilet de corps dans « Rocco » qui ne vienne d'un monoprix de Milan, pas une robe dans « Dommage » qui ne sorte d'un docu-

(1) Théâtre de Paris.

ment de la Renaissance italienne, pas un détail qui ne soit inspiré par le souci de retrouver le réalisme élisabéthain. Mais ce sens de la mesure, cet esthétisme délicieux et modéré que nous aimions dans « Senso » et dans les mises en scène de Goldoni au Théâtre des Nations, tout cela est écrasé ici par le faste et une complaisance qui se traduit par une désespérante lenteur. S'il y a influence du cinéma, elle est désastreuse : les monologues et les *a parte* au public se voudraient élisabéthains, mais ils sont traités comme des gros plans indiscrets, quand ce n'est pas comme des mines avantageuses de « bel canto ».

La musique de scène devient musique de film, et ce n'est pas faire injure à M. Frescobaldi ou à M. Palestrina de dire qu'ils réussissent moins bien dans ce genre que M. Dimitri Tiomkin. Même la direction d'acteurs, excellente dans « Rocco » pour Annie Girardot, Renato Salvatori ou Katina Paxinou, par exemple, semble beaucoup moins sûre ici pour Valentine Tessier, Silvia Monfort ou Lucien Baroux, qui font bien ce qu'ils font, mais avec une certaine nonchalance. M. Jean Roquelle a de la discrétion dans le comique, M. Daniel Emilfork du ridicule, M. Jean-François Calvé de l'élégance superficielle, M. Daniel Sorano de l'entrain et plus d'aisance qu'aucun autre.

Mais ce ne sont pas eux qu'on viendra voir. Quand les exigences du métro auront amené M. Visconti à couper beaucoup de ronds de jambes et à rythmer sa superproduction, on viendra voir deux comédiens jeunes et beaux, sortis de l'écran pour jouer à trois dimensions (mais à trois dimensions seulement) le meilleur et en tout cas le plus cher mélodrame de l'année. Versons une larme.

(Dalmas.)

ALAIN DELON DANS « DOMMAGE QU'ELLE SOIT UNE P... ».
Jusqu'à l'incandescence.

« La Buanderie »

● *Un minotaure chez les blanchisseurs.*

MI-RÉALISTE, mi-fabuleuse, la première pièce de M. David Guerdon n'est pas indifférente (2). Elle raconte l'aventure d'un minotaure né inopinément de nos jours dans une famille de blanchisseurs. Elle exploite peut-être sans assez de vergogne des thèmes qui doivent autant à Freud qu'à la religion de Mithra, celui du monstre expiateur de la faute, celui du sang purificateur qui doit couler dans les buanderies de la conscience. Mais certaines scènes ne manquent pas de force, d'autres d'humour. Mise en scène de M. Nicolas Bataille, bon dispositif scénique de M. Jean Pommier, interprétation honorable de MM. Pommier et Négro Verdié et de Mme Sapritch.

(2) Théâtre de la Huchette, tous les mardis.

ROBERT KANTERS.

(Bernand.)

ROMY SCHNEIDER ET SILVIA MONFORT.
Jusqu'au dernier métro.

Théâtre des Nations, an VIII

● *Cette saison, plus de champagne australien, mais des spécialités du pays.*

LA huitième saison du Théâtre des Nations s'ouvre cette semaine à Paris.

En 1954 (cela s'appelait alors le Festival de Paris) douze troupes de douzes pays différents donnèrent 47 représentations au théâtre Sarah-Bernhardt. L'an dernier, 26 troupes de 19 pays différents ont donné 105 représentations devant 100.000 spectateurs. Quarante-sept spectacles sont annoncés pour cette saison. Au total, au cours des sept saisons écoulées, 145 troupes ont donné 632 représentations de 191 spectacles devant 526.274 spectateurs.

Le Théâtre des Nations est une institution subventionnée par l'Etat, par le conseil municipal de Paris et par le conseil général de la Seine (1). Ces subventions permettent d'offrir gratuitement aux troupes le théâtre en ordre de marche, avec ses techniciens et sa publicité. La totalité des recettes détaxées est abandonnée aux troupes participantes. Mais elles doivent prendre à leur charge les frais de voyage, de séjour, les cachets de leurs artistes et de leurs techniciens propres. Si l'on songe qu'en avril dernier, par exemple, pour la Troupe Nationale d'Iran, la recette moyenne a été inférieure à 1.000 NF, on comprendra que la participation aux représentations du Théâtre des Nations pour une troupe indépendante et non subventionnée par son propre gouvernement, est une aventure financière pleine de risque.

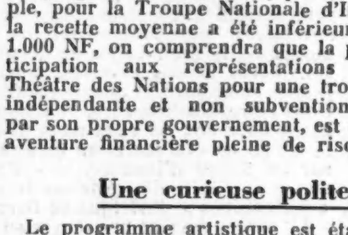
(1) La subvention s'élève cette année à 80 millions d'anciens francs répartis de la façon suivante : conseil municipal : 30 ; conseil général de la Seine : 10 ; Arts et lettres : 40. Cette somme n'a subi aucune augmentation depuis plusieurs années.

Une curieuse politesse

Le programme artistique est établi par la direction (A.-M. Julien et Claude Planson) avec l'approbation d'un commissariat artistique, administratif et financier où sont représentés les organismes qui versent les subventions. Pour des raisons matérielles évidentes, ce programme ne peut pas être un inventaire méthodique ou systématique de tous les théâtres du monde. Les troupes sont choisies en raison de leur valeur représentative ou de la qualité de leurs spectacles, mais il est clair que tel pays ou tel organisme peut faciliter le voyage de telle ou telle troupe. L'établissement du calendrier est une prouesse dans laquelle il entre une forte part d'empirisme, et d'ailleurs le résultat d'ensemble, malgré d'inévitables défaillances, n'est pas mauvais. Les spectateurs fidèles ont pu apprécier un échantillonnage du théâtre de toutes les parties du monde, et c'est cela qui est la justification de l'entreprise. La tendance, depuis deux ou trois ans, semble être de faire la part plus large aux spectacles lyriques et chorégraphiques, les amateurs de ces deux langues internationales, la mu-

→

JOHN FORD
DOMMAGE QU'ELLE SOIT UNE P...
(traduction de G. Pillement)
Le chef-d'œuvre du Théâtre Elizabéthain
Un vol. : 4,80 NF
GUY LE PRAT, Editeur
5, rue des Grands-Augustins - Paris-6e



sique et la danse, venant grossir le petit bataillon des amateurs de théâtre polyglotte. Par une curieuse forme de politesse, certaines troupes tenaient aussi à venir jouer à Paris des œuvres françaises traduites, ce qui, en dehors de la performance de tel ou tel acteur, ne présentait guère d'intérêt. Le programme de la saison qui s'ouvre semble avoir éliminé ce genre de spectacles : plus de champagne australien, ni de bourgogne de Californie, mais des spécialités du pays, ou presque.

Mieux qu'un film

Ces spectateurs fidèles, qui sont-ils ? 25.000 en 1954, 75.000 en 1956, 100.000 environ en 1958, 1959 et 1960 : en moyenne depuis l'origine, 830 spectateurs par représentation, c'est-à-dire, le Théâtre Sarah-Bernhardt ayant 1.384 places, une salle remplie aux 6/10. Ce public comprend, bien sûr, le Tout-Paris des invités, officiels et professionnels, plus une forte délégation de la colonie anglaise, ou allemande, ou italienne, etc., selon les cas. Plus un vrai public dont il est difficile d'évaluer le nombre (mais on voit bien qu'il ne doit pas être très élevé) d'amateurs de théâtre pour lequel l'immense machine des Nations remplit pleinement son rôle culturel. L'effort, il faut bien le dire, est parfois pénible, malgré les écouteurs individuels qui, depuis l'an dernier, permettent une sorte de doublage : suivre sans défaillance pendant plusieurs heures un texte dont on ne comprend pas un traître mot et dont l'animation scénique est parfois fort réduite (un Strindberg par exemple), c'est une victoire de la volonté avant d'être une conquête de l'intelligence. Mais c'est un effort payant, enrichissant, et il faut encourager des entreprises comme le club du Théâtre des Nations (2), par exemple, qui met chaque soir un certain nombre de places à la disposition du public à des prix très réduits.

Par sa nature même, par sa présence vivante, le théâtre, mieux qu'un disque, mieux qu'un film, peut nous mettre au contact d'une nation, si nous avons les moyens d'entrer dans son jeu.

Même lorsque la communication des textes est difficile, celle des formes et des techniques présente le plus vif intérêt. Que l'on songe que les spectacles du Berliner Ensemble, du Théâtre de Moscou ou de l'Opéra de Pékin font désormais partie de la culture du spectateur parisien moyen — du moins s'il le désire. Que de découvertes, pièces jamais montées, musiques jamais entendues, et que de confrontations entre Shakespeare, Tchekhov ou Ibsen chez eux ou chez nous, Ingmar Bergman au cinéma et au théâtre, ou, sur un thème d'Ionesco, le « Rhinocéros » d'Asie des Allemands et le « Rhinocéros » d'Afrique de Barrault.

L'univers devient une œuvre en cent comédies diverses et dont la scène est celle de Sarah-Bernhardt. Il ne reste qu'à formuler deux vœux, qui n'en font peut-être qu'un. On voudrait voir un public toujours plus large aux Nations — un public universitaire en particulier. Et on voudrait que ce public soit préparé, mis à même de saisir aussi profondément que possible ce qu'il va voir. C'est souhaiter que l'expérience de culture en extension réalisée par le Théâtre des Nations soit aussi une occasion de culture en compréhension. Mais cela, c'est toucher déjà aux conditions de réalisation d'un humanisme planétaire...

R. K.

(2) 7.000 adhérents environ.

Cabarets Dancings
THE DANSANT T.l.j à 17h. CLARIDGE
MIMI PINSON 79, Champs-Elysées, 79 T. les j. (sauf mercredi) Matinées 15 h., soirées 21 h. Jusqu'à 2 h. du matin.
Restaurants
EL DJAZAÏR 27 r. LA HUCHETTE ODE 96-97 DÉJEUNERS-DINERS-SPECTACLE-2 ORCHESTRES
LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.L. GUERIN et R. FRADAY 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne ELY. 11-61

(S. Enkelmann.)

UNE SCÈNE DE « MOISE ET AARON ». *« Arrière, image de l'Impuissance ! »*

MUSIQUE

Arnold Schönberg

Pour la présentation, à Paris, de « Moïse et Aaron », Robert Siohan présente le père du dodécaphonisme.

GRACE au Théâtre des Nations, les Français vont découvrir un opéra de Schönberg : « Moïse et Aaron ».

Le compositeur a consacré vingt ans de sa vie au livret et à la partition de cette œuvre gigantesque sans croire à sa représentation possible sur scène. L'Opéra de Berlin s'est pourtant lancé dans cette entreprise audacieuse.

Celui qui devait mettre à bas l'édifice plusieurs fois séculaire de la technique musicale était — ou peu s'en faut — un autodidacte. Né le 13 septembre 1874 de parents appartenant à la petite bourgeoisie viennoise, le jeune Arnold de quinze ans possédait à peine quelques rudiments de solfège et de violon lorsque sa mère, devenue veuve, dut faire face à une situation difficile. Donc, plus de leçons de musique. L'adolescent, qui depuis l'âge de huit ans, griffonnait sur du papier réglé, fut amené à composer sonates et quatuors sans autre guide que son instinct.

Il ne manquait — il est vrai — ni de modèles ni d'émulation ; la vie musicale de Vienne, à la fin du siècle dernier, était intense, des discussions violentes opposaient aux admirateurs de Brahms ceux de Wagner, les premiers faisant figure d'académistes aux yeux des seconds qui passaient, eux, pour de farouches révolutionnaires.

Richard Strauss, auteur déjà célèbre de « Mort et transfiguration », qui s'était d'abord rangé du côté de Brahms, se rallia brusquement à la cause du maître de Bayreuth. La dispute était si enflammée, qu'elle atteignit jusqu'aux cercles littéraires, philosophiques, et même politiques.

Wagner représentait alors — surtout avec son « Tristan » — le point culminant du romantisme musical. D'enthousiasme, le jeune Schönberg, de dix-huit ans, embrassa sa cause. Désormais, son destin était arrêté. Il sera compositeur, sans cesse avide de découvrir de nouveaux horizons musicaux.

Mais cela n'était pas pour faciliter les choses sur le plan matériel. De même que Wagner, Schönberg connaîtra des années pénibles ; comme lui, il devra, pour subsister, accepter des besognes indignes d'un artiste de sa classe : instrumentation de morceaux à succès et d'opérettes, travaux serviles, qui retardaient d'autant l'éclosion de son œuvre personnelle.

Aussi fut-il bien heureux, en 1901, de décrocher un engagement de « chef d'orchestre » — titre bien pompeux ! — au cabaret Wolzogen de Berlin. Car il venait d'épouser la sœur de son ami Zemlinsky, et il ne devait pas tarder à être père.

Un silence de sept ans

Son œuvre s'édifie pourtant ; et, grâce à l'amitié de Richard Strauss, il obtient bientôt un poste de professeur de composition dans un conservatoire privé. C'en est enfin fini de la « musiquette » du cabaret Wolzogen ! Composer de la musique, s'entourer de disciples dont plusieurs seront promis à la notoriété, telle est désormais la voie qui s'ouvre devant Arnold Schönberg.

En 1903, il rentre à Vienne, emportant dans ses cartons le poème symphonique de « Pelléas et Mélisande » qu'il vient d'écrire en s'inspirant du drame de Maurice Maeterlinck, 1903 : un an après la première représentation du « Pelléas » de Claude Debussy qui venait de soulever à Paris de furieuses polémiques.

Il suffit de comparer les deux partitions pour réaliser l'opposition irréductible entre les deux conceptions musicales. Rejetant toute exaltation romantique, qui lui apparaissait comme un défaut de pudeur, le jeune maître français, dont l'art s'était nourri, tant du symbolisme d'un Mallarmé que des notations picturales des impressionnistes, avait réalisé autour des personnages de Maeterlinck un décor orchestral, tout en demi-teintes, d'un raffinement et d'une nouveauté de facture extraordinaires.

Schönberg, lui, s'était arrêté à la forme du poème symphonique, celle-là même que Berlioz, avant Liszt et Richard Strauss, avait mise en honneur. Toute différente de la polyphonie transparente, immatérielle de Debussy, celle du « Pelléas » schönbergien se tisse en un contrepoint touffu.

« Pelléas et Mélisande » est d'inspiration romantique. C'est avec « Pierrot lunaire », en 1912, que Schönberg marque son passage à l'expressionnisme : ce mouvement pictural, littéraire et musical, spécifiquement germanique, apparut comme une forme exacerbée de l'exaltation romantique ; tournée vers la satire, la caricature, se complaisant dans une crudité, une rudesse d'accent que notre tempérament latin supporte mal.

La comparaison de la musique de « Pierrot lunaire » avec l'expression-

"Entre les quilles...
DÉJEUNERS D'AFFAIRES 20 NF
BOWLING DE PARIS
PAUL PACINI
Jardin d'Acclimatation - Route de Madrid - Bois de Boulogne
Parking illimité - Téléphone pour réservations : SAB. 07-07
...et les petits oiseaux"

nisme pictural s'impose d'autant plus que Schönberg fut lui-même un peintre de talent, qui participa dès 1911 à la première exposition du « Blaue Reiter », école de peintres expressionnistes. A voir ses toiles, surtout certaines figures fantastiques, on réalise aussitôt la parenté entre sa peinture et sa musique.

« Pierrot lunaire » avait apporté un tel renouvellement technique que son auteur éprouva le besoin de codifier ce nouvel univers des sons. En 1915, il écrira encore un scherzo intitulé : « Danse macabre des principes ». Puis, durant près de sept ans, ce sera le silence ; un silence consacré à la médifation, au terme duquel Schönberg pourra dire à l'un de ses élèves : *« J'ai fait une découverte susceptible d'assurer la suprématie de la musique allemande dans le monde et pour une centaine d'années. »*

La menace nazie

Cette découverte, c'était celle de la série dodécaphonique, dont le principe consacre la ruine des dogmes classiques, et sur les vertus de laquelle on discute âprement à l'heure actuelle.

Novateur à l'égal de Wagner, au point qu'on a pu, en une certaine manière, le tenir pour son continuateur ; consumé, comme lui, par une

(Man Ray.)

ARNOLD SCHONBERG.
La danse macabre des principes.

flamme intérieure intense, Schönberg ne connut pas la vie désordonnée qui fit de Wagner le type du romantique tumultueux, dont les amours scandaleuses ne cessèrent de défrayer la chronique de l'époque.

Les deux hommes ne se ressemblaient pas. Méthodique, profondément attaché à son foyer, conscient jusqu'au scrupule, inquiet de ses responsabilités pédagogiques, le père du dodécaphonisme ne connut qu'une passion : l'art.

Schönberg était d'une indéfectible fidélité dans ses affections, et d'une intransigeance irréductible dans ses inimitiés. Le dissentiment qui le sépara de Stravinsky ne fit que se creuser avec le temps ; et ce ne fut qu'à son lit de mort qu'il pardonna à Thomas Mann d'avoir fait de lui, dans son « Doktor Faustus », un illuminé, envoûté par les sortilèges maléfiques de ses propres découvertes.

Schönberg fut indubitablement un mystique. Elevé dans la religon catholique, il fut toute sa vie préoccupé par les questions religieuses. C'est ainsi que nous voyons sa pensée — empreinte de sentiment chrétien avec « Paix sur la Terre », en 1907 — subir en 1915, alors qu'il travaillait à « L'Echelle de Jacob », oratorio demeuré inachevé, l'influence des idées théosophiques de Swedenborg à travers la « Séraphita » de Balzac.

La composition de « Moïse et Aaron » coïncide avec l'étape ultime de cette évolution mystique. En 1933, fuyant la menace nazie qui commence à peser sur sa race, le musicien cherche d'abord asile en France. N'ayant pu y trouver de situation, il accepte la chaire de professeur que lui offre une institution secondaire de Boston. Néanmoins, pressentant les plus grands malheurs pour ses frères, il décide, avant de quitter notre pays, de réintégrer la religion de ses ancêtres. La cérémonie consacrant ce geste, et dont nous pouvons aujourd'hui mesurer toute la signification morale et spirituelle, eut lieu à la synagogue de Paris, le 24 juillet 1933.

« Moïse et Aaron » n'est cependant pas une œuvre de prosélytisme. Le propos de Schönberg est d'une portée infiniment plus générale.

« Arrière ! toi, image de l'Impuissance, qui prétends enfermer l'Infini dans une idole ! »

L'opposition de Moïse et Aaron, c'est la lutte entre deux conceptions de la divinité. Messager de l'esprit pur, tout-puissant, éternel, infini, immatériel, Moïse ne peut admettre qu'Aaron, son frère aîné et aussi son légat spirituel, ait cédé au peuple ignorant qui, à grands cris, réclamait une représentation matérielle de Dieu.

Le Veau d'Or, offert par Aaron à l'adoration fanatique de la masse, a été le prétexte à des rites sanglants et à des débordements orgiastiques. Ainsi, le peuple juif, revenant aux pratiques de cultes païens exécrés, est retombé dans la souillure du péché, dans le crime, dans la barbarie.

Une colonne de feu

Mais Aaron, plus réaliste que son frère, est aussi un habile dialecticien. *« Le peuple ne peut croire que ce qu'il perçoit par les sens. »* Et d'ailleurs, ces Tables, que Moïse présente comme l'expression de la parole divine, ne sont-elles pas, elles aussi, une image ? Et une image encore, cette colonne de feu apparaissant dans le ciel fort opportunément, et qu'Aaron interprète aussitôt comme un signe en sa faveur. Moïse se prend alors à douter, non de la toute-puissance de Dieu, mais de l'idée si pure qu'il s'en est faite.

Sur ce point d'interrogation posé devant l'avenir, s'achève, avec le deuxième acte, le manuscrit musical de Schönberg. Le fond sonore accompagnant l'épisode terminal de la mort d'Aaron est fait d'éléments empruntés à une partition dont nul ne saura jamais quelle fin son auteur comptait lui donner.

Le drame est omniprésent, dans les pensées, dans les instincts, dans les cœurs, dans les méandres de l'action, tout comme Dieu lui-même. Et c'est ce qui confère sa haute valeur à cette partition, dont seuls les techniciens auront à connaître qu'elle est conçue dans le système dodécaphonique.

Une première exécution fragmentaire — la Danse autour du Veau d'or — avait eu lieu au concert dirigé à Darmstadt par Hermann Scherchen, le 2 juillet 1951. L'accueil chaleureux qu'elle reçut alors fut une des dernières joies d'Arnold Schönberg qui, le 13 du même mois, devait fermer les yeux pour toujours.

Le succès remporté à la scène depuis les premières représentations de « Moïse et Aaron » à Zurich en 1957, précédant de deux ans celles de l'Opéra de Berlin, ne s'est jamais démenti. C'est donc que Schönberg, s'il a détruit, a su reconstruire. Et c'est en cela qu'il fit œuvre de maître.

ROBERT SIOHAN.

THÉATRE DES NATIONS
INAUGURATION DE LA Vme SAISON
OPÉRA DE BERLIN
(Städtische Oper. - Intendant : Carl Ebert)

THÉATRE DES CHAMPS-ELYSÉES
Les 7, 8 et 10 Avril à 21 heures — MOISE & AARON d'Arnold Schoenberg. Direction Musicale : Hermann Scherchen

THÉATRE SARAH-BERNHARDT
Le 9 Avril à 15 heures & le 12 Avril à 21 heures — REPRÉSENTATIONS DE L'OPÉRA-STUDIO au programme : "Socrate" de Satie. — "Le Journal d'un Fou" de Searle. — "Opéra Abstrait n° 1" de Blacher. — "Aller et retour" d'Hindemith
Les 9 et 11 Avril à 21 heures — SOIRÉES DE BALLETS au programme : "Paean" de Gassmann et Sala· "Hamlet" de Blacher. — "Roméo & Juliette" de Prokofiev.
Location ouverte

PETITES ANNONCES
29, rue de Marignan - PARIS (8e) - Tél. : BAL. 19-68
42 lettres, signes ou espaces par ligne (payable d'avance)

OFFRES D'EMPLOI

Recherche DAME ou JEUNE FILLE pour visites relations publiques auprès industriels. Gains en rapport avec capacité. Sécurité sociale. Possibilité d'avenir après essai. Se présenter de 14 à 16 h. ou écr. 91, r. Fg-St-Denis, bureau 125.

Revue d'art recherche COURTIERS EN PUBLICITE Non spécialisés s'abstenir. Ecr. à NEOPUBLICITE, serv. O, en donnant C.V. 71, rue des Saints-Pères - PARIS

SECRETAIRE soit ès lettres ou sc. PO ou philo. Ay. qual. init. organ. Pouv. s'occup. secrét. polit. Le Mouvement Evolutionniste, 52, r. Crozatier (12e) NAT.: 66-24.

J. F. [redacted]
20-25 ans pour emploi rédactionnel. Connaissance parfaite de l'anglais, dipl. études supérieures, Lettres ou Sciences politiques, libre immédiatement, débutante ou expérience journalistique. Envoyer C. V. détaillé et prétentions n° 7908 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

CAPITAUX (Offres)

Un placement hypothécaire en premier rang se négocie par la
SOCIÉTÉ DE BANQUE ET D'INVESTISSEMENTS
26, bd d'Italie, MONTE-CARLO (Principauté)
Rendement net : 8 à 10 % - Paiement des intérêts et remboursement du capital assurés par notre Banque. Placement par tranches de 5.000 NF
Documentation sur demande

BONNES ADRESSES

BERYL 115 bis, av. Général-Leclerc GOB. 55-66 à 200 m. de la pte Orléans
UN CHOIX CONSIDERABLE D'
IMPERMEABLES ET DE VETEMENTS DE PEAUX

TRAVAUX A FAÇON (Demandes)

VOS VETEMENTS retouchés, rectifiés par tailleur
SIMON - 31 bis, Faub.-Montmartre - TAI. 57-85

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS ET DE STYLE POUR L'EXPORTATION
73, rue des Vignes - JAS. 25-65

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles WAG. 04-89

DIVERS

ON RECHERCHE JEUX D'ECHECS
DESIRE ACHETER
JEUX D'ECHECS
datant de 25 ans et plus, soit modèle courant, soit tout autre modèle exclusif, en toutes matières comme bois, marbre, pierre, ivoire, etc. Ecrire en donnant tous renseign. sur ce que vous pouvez offrir à n° 7871 L'Express, 29, r. Marignan (8e)

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Henri ROUSSEAU

GALERIE MADY BONNARD
16, pl. Vendôme et 23, pl. du Marché-St-Honoré
Abel
BERTRAM
Jusqu'au 20 avril 1961

VILLAND ET GALANIS
ESTÈVE
127, boulevard Haussmann

GALERIE SAINT-PLACIDE
41, rue Saint-Placide
KEROUEDAN
Du 8 au 21 avril

GALERIE ANDRE WEIL
26, avenue Matignon
MALCOLM
Du 12 au 25 avril

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —
Sans calomel — et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".
Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !
Les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Toutes Pharmacies : 1,05 NF. V.30 P. 1492.

CEINTURES POUR HOMMES

BELLARD-THILLIEZ
24, Fg-Montmartre - PARIS (9e)
Spécialiste agréé Sécurité Sociale

MAISON DE LA PENSÉE FRANÇAISE
2, RUE DE L'ELYSEE
ANDRÉ LHOTE
PEINTURES
TOUS LES JOURS DE 10 H. à 18 H.
JUSQU'AU 23 AVRIL

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

MERCREDI SAINT

Ce que j'ai écrit ici du Père Teilhard de Chardin a affligé plusieurs lecteurs. Je croyais avoir bien marqué l'importance que je lui reconnais : de mon poste d'écoute, comment pourrais-je ne pas avoir mesuré la place qu'il occupe aujourd'hui ? Je sais à quelle exigence du monde moderne répond ce Jésuite. Mais je ressemble au vieux paysan qui était seul à ne pas pleurer à un sermon sur la Passion et qui s'excusait : « Je ne suis pas de la paroisse. »

Le Père Teilhard de Chardin répond à des objections que je ne me pose pas et au contraire il tourne l'obstacle contre lequel je n'ai jamais cessé de buter et qui est le problème du mal. Je ne le lui reproche certes pas : d'une manière ou d'une autre, le chrétien ne va de l'avant que grâce à ce survol. Mais j'ai peine à entrer dans l'idée d'une assomption glorieuse de l'homme, telle que le Père Teilhard de Chardin la voit. Je ne me résigne pas à ce fleuve de sang indéfiniment répandu. Comment Caïn avancerait-il, avec ce corps d'Abel sur les bras ? « La lumière est venue en ce monde » : le Père Teilhard de Chardin le croyait comme je le crois ; mais il est écrit aussi que « les hommes l'ont refusée parce que leurs œuvres étaient mauvaises ». Le spiritualisme dialectique du Père Teilhard de Chardin contredit l'Histoire humaine telle qu'elle est ; il ne répond pas non plus à ma propre histoire.

Je me rends compte que dans les premières années de ce siècle, c'était la critique historique de l'Abbé Loisy qui troublait surtout un jeune chrétien de mon espèce, possédé de Pascal depuis le collège, et qui ne trouva le salut que dans une fuite vers le dedans, vers le Royaume de Dieu au-dedans de lui, vers le « moi et mon Créateur » de Newman, — c'est-à-dire à l'extrême opposé du point oméga que le Père Teilhard de Chardin assigne à l'évolution humaine.

Je ne me donne ni tort ni raison : chacun de ceux qui ont gardé la foi n'a pu recourir qu'aux réponses qui lui étaient données à l'époque où il a commencé de raisonner. Un vieil homme a beau paraître mêlé à la vie comme je le suis aujourd'hui, rien ne peut faire qu'il n'appartienne à un autre temps, surtout s'il est aussi fermé que je le suis aux techniques modernes et insensible à leurs merveilles.

Le Père Teilhard de Chardin a, si j'ose dire, l'évolution dionysiaque. Ce mouvement universel vers le point oméga qui est le Christ, une seule phrase de Renan accrochée dans un coin de ma mémoire suffit à en dissiper pour moi l'enchantement (je crains de l'estropier) : « Un immense fleuve d'oubli nous entraîne vers l'abîme sans nom. O abîme, c'est toi le dieu... ».

JEUDI SAINT

Dans « Arts », quelques-uns de mes cadets s'érigent en juges pour condamner ou pour acquitter Montherlant, comme jadis les surréalistes firent comparaître Barrès. Ces sortes de procès sont toujours des affaires Dreyfus, — je veux dire que des pièces secrètes, dont il n'est pas fait état en public, sont discutées dans la chambre du conseil. Le vrai procès n'est jamais plaidé.

Sur le chef d'imposture, quel écrivain pourrait être acquitté ? Il se trouve une part d'imposture dans toute œuvre et dans toute vie. Le style en est la pierre de touche. Dans le cas de Montherlant, comme de tout autre, la vraie question est donc celle-ci : « Est-il ou non un écrivain authentique ? » Et comme Montherlant en est un, que cela est aussi évident que le soleil, c'est donc qu'une part de vérité humaine existe en lui, que la source jaillit réellement d'un cœur ouvert — par quelle lance ? Et qu'est-ce donc qui a fait barrage ? Voilà ce qu'il faudrait montrer, qui serait sa véritable histoire, et qui est celle de chacun de nous.

Si Montherlant s'attriste ou s'irrite, je recopie à son intention ce souvenir de voyage que nous confie Simone de Beauvoir dans son dernier livre : « Le tombeau de Chateaubriand nous sembla si ridiculement pompeux dans sa fausse simplicité que pour marquer son mépris, Sartre pissa dessus. » Cette miction sartrienne est aussi importante pour moi, dans l'histoire littéraire, que pour Goethe le canon de Valmy : c'est une ère nouvelle qui commence, celle du crachat ou du pipi sur les tombes illustres. Et nous, nous bercions dans leurs tombeaux ces morts bien-aimés...

VENDREDI SAINT

L'assassinat d'Evian, la dérobade du F.L.N., j'en suis moins accablé que si ce jour était un jour comme les autres. Mais durant cette semaine, nous prenons nos distances avec la vie : ces distances qu'à chaque instant le chrétien a le pouvoir de se ménager. Non qu'il s'éloigne réellement, ni qu'il se rende étranger à l'histoire des hommes. Simplement, en ces jours-là, il s'écarte un peu et rejoint un groupe sombre, toujours le même depuis l'enfance, des femmes en larmes, quelques disciples, des scribes qui se moquent et qui insultent, des soldats indifférents qui font ce qu'on leur dit de faire : le seul événement de l'Histoire qui, ayant eu lieu une seule fois, dure toujours. Et pas même un événement : l'exécution d'un guérisseur galiléen dans ce coin de l'Empire, c'était un fait divers entre des milliers d'autres. Pourtant ce qui s'est passé ce jour-là n'a pas passé. Ne serions-nous plus qu'une poignée à comprendre ce que Pascal a voulu dire : « Le Christ sera en agonie jusqu'à la fin du monde, il ne faut pas dormir pendant ce temps-là... » que le mystère demeurerait et qu'à chaque vendredi saint retentirait ce grand cri mystérieux qui fit que le centurion comprit tout à coup qui était cet homme.

Tout le reste est passé. Hier soir, à la télévision, au cours d'une émission sur Jean Jaurès, un journaliste arrêtait les passants sous nos yeux et les interrogeait, à l'endroit même où Jaurès fut abattu. La plupart de ces hommes et de ces femmes, des humbles, de ceux et de celles pour qui Jaurès a tant lutté, ignoraient tout de lui, son nom ne leur rappelait rien. A peine si deux ou trois ont pu répondre : « C'était un socialiste qu'un ultra de ce temps-là a assassiné. » Ce peuple ne se souvient pas de ceux qui sont morts pour lui : c'est sans doute qu'il a assez de peine à vivre au plus épais des vivants et qu'il n'a rien à faire des martyrs. Pourtant, comme l'a dit Lacordaire : « Il y a un homme dont l'amour garde la tombe. » Le vendredi saint est le jour où cet amour en larmes s'agenouille, à tous les endroits de la terre où il subsiste un peu de foi.

J'ai appris hier la mort inattendue de mon traducteur anglais Gerard Hopkins, à qui je dois plus que je ne saurais dire. Il s'était converti au catholicisme peu de temps avant de mourir. Je le connaissais à peine, mais qui aura vécu plus que lui en profonde union avec ce que j'ai cru, espéré, souffert, et qui l'a peut-être orienté vers la lumière ? (un de ses amis le croit). Il m'est doux de penser qu'il aura entendu sur ces confins dont nous approchons tous, le cri d'espérance et de joie qui change l'agonie d'un homme en aurore : « Quittez ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu le Père tout-puissant qui vous a créée... » et toute l'admirable suite.

F. M.

néo

MOSHE PEARLMAN

ancien directeur de l'information d'Israël

un vol. 9,90 NF

LA LONGUE CHASSE

le récit de l'inexorable poursuite de quinze années à travers le monde qui devait aboutir à la capture par un commando des services secrets israéliens d'Adolf Eichmann

ÉDITIONS FRANCE-EMPIRE

L'EXPRESS

DIRECTION

Jean-Jacques Servan-Schreiber

RÉDACTION

Rédacteur en Chef : Philippe Grumbach

Dir. de « Mme Express » : Christiane Collange

91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-02

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau

Dir. de la Publicité : Marie-Claire de Fleurieu

29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 68-20 (angle Champs-Elysées)

Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS :

France et Communauté : 50 NF.
Etudiants, militaires : 40 NF.
Etranger : 60 NF. (Etudiants : 50 NF.)

Belgique : 1 an : 625 francs belges
Souscription chez M. Henry STEVENART
35, avenue Wolvendael - BRUXELLES
C.C.P. 7141-66 Bruxelles

Etats-Unis : 1 an : 12 dollars.
Souscription chez HOWARD PUBLICATIONS
1.475 Broadway, New York (U.S.A.)
Tél. : Longacre 502-60

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)